This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

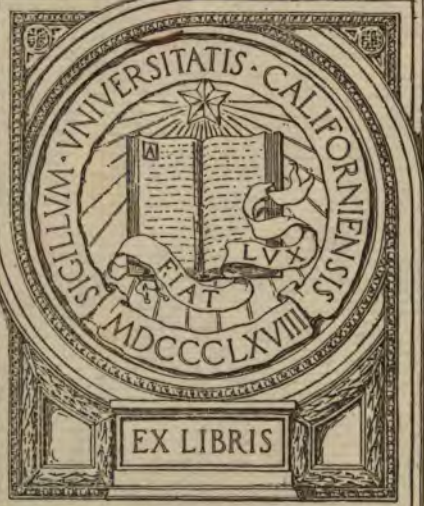
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
$B 109 567

GIFT OF
HORACE W. CARPENTIER



EX LIBRIS

ÉTUDES D'HISTOIRE ORIENTALE

LE

MAHOMÉTISME

LE GÉNIE SÉMITIQUE

ET

LE GÉNIE ARYEN DANS L'ISLAM

PAR

CARRA DE VAUX

Membre du Conseil de la Société asiatique.

PARIS
HONORÉ CHAMPION, LIBRAIRE
9, QUAI VOLTAIRE 9.

1898

UNIV. OF
CALIFORNIA

Beck 31247
8

LE MAHOMÉTISME

LE GÉNIE SÉMITIQUE ET LE GÉNIE ARYEN

DANS L'ISLAM

UNIV. OF
CALIFORNIA

ÉTUDES D'HISTOIRE ORIENTALE

LE MAHOMÉTISME

LE GÉNIE SÉMITIQUE

ET

LE GÉNIE ARYEN DANS L'ISLAM

PAR

LE BARON CARRA DE VAUX

PARIS
LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION
9, QUAI VOLTAIRE 9,
1897

UNIV. OF CALIFORNIA
BP161
C3

PÉRONNE — IMPRIMERIE EUG. QUENTIN

33, Grande Place, 33.

Carpentier.

PRÉFACE

Il nous arrive souvent en cette vie d'avoir à juger de plus de choses que nous n'en pouvons connaître. C'est un mal commun ; et chacun de nous doit s'efforcer d'y remédier en fournissant aux autres des opinions sur les points où il a le moyen de se les former justes. Tous aujourd'hui nous devons en avoir quelqu'une des peuples de l'Orient, si nous ne voulons nous désintéresser d'événements qui importent à la France autant qu'à l'humanité. A ce besoin général, les spécialistes seuls peuvent répondre ; c'est ce que nous avons tenté de faire en publiant sur l'Orient cette étude facile à lire, que d'autres suivront, s'il plaît à Dieu.

583110

Nous y montrons le Mahométisme formé dans le milieu sémitique, puis soumis aux influences grecques, indiennes, persanes ; et nous faisons voir comment, malgré ses efforts pour rester fidèle à son génie originel, ces influences sont parvenues à détacher de lui des hérésies nombreuses et à altérer presque son orthodoxie.

Il faudrait dire, pour conclure, si l'islam sera jamais susceptible d'être modifié par nos idées modernes, ou s'il leur est impénétrable. Mais nous laissons au lecteur le soin d'en décider, au moyen de la connaissance qu'il a du présent, jointe à celle que nous lui donnons du passé. C'est assez pour nous d'établir la vérité historique d'où la vérité politique découle.

Le sujet de cette étude étant très vaste, a été traité avec un parti pris, non excessif, croyons-nous, de simplification. Nous avons tâché de l'enfermer dans un nombre restreint de lignes et de le colorer de teintes peu modelées. Ce procédé, analogue à celui que le paysagiste emploie pour exprimer la nature tranquille, doit pouvoir servir à l'historien pour représenter l'humanité mouvante,

L'histoire simplifiée, peut encore être vraie ; elle est plus intelligible qu'un amas de documents ; quelques détails jetés çà et là, doivent suffire pour la rendre vivante.

Afin de ne pas troubler cette ordonnance, nous avons rejeté dans les notes quelques renseignements accessoires et des indications bibliographiques. Le lecteur trouvera là un aperçu des ressources dont disposent aujourd'hui les orientalistes arabisants et il pourra s'y rendre compte de l'état de leur science, s'il est assez bon pour s'y intéresser.

Paris, 3 Mai 1897.

Bon C. de VAUX.

UNIV. OF
CALIFORNIA

PREMIÈRE PARTIE

LES ORIGINES SÉMITIQUES

Dieu dit à Moïse : Je suis celui qui est. Voici ce que vous direz aux enfants d'Israël : Celui qui est m'a envoyé vers vous.

EXODE, III, 14.

En ces jours là, le Seigneur fit alliance avec Abraham, en lui disant : Je donnerai ce pays à votre race, depuis le fleuve d'Egypte jusqu'au grand fleuve d'Euphrate.

GENÈSE, XV, 18.

UNIV. OF
CALIFORNIA

UNIV. OF CALIFORNIA

PREMIÈRE PARTIE

LES ORIGINES SÉMITIQUES

L'Arabie antéislamique. — Mahomet à la Mecque. — Mahomet à Médine. — Le Khalifat orthodoxe. — Le Coran, la tradition et les rites. — Le dogme et la philosophie. — La mystique et les ordres.

I

La terre natale de l'islam est la péninsule Arabique. C'est aussi en Arabie que depuis douze siècles l'islam a son sanctuaire et son domaine réservé. Il importe donc tout d'abord de connaître cette terre, afin de se rendre compte des circonstances de milieu dans lesquelles cette religion est née et s'est formée.

L'aspect de l'Arabie n'a pas pu changer beaucoup depuis l'époque des origines musul-

manes ; ce pays est resté trop vierge des atteintes de la civilisation. Autour de la Mecque des déserts tristes s'étendent, en ce temps-là comme de nos jours, bordés par des montagnes nues aux nuances jaune sale, brun pâle ou bleu terne. En avançant vers le nord, du côté de Médine, ces montagnes se revêtent d'une végétation clairsemée de petits arbres de tall dont les Arabes pauvres mangent les feuilles. Puis ce sont des régions volcaniques ou le désert prend des aspects de lave noire ou de pouzzolane rouge. Les montagnes tachées par le bleu des basaltes, le blanc des grès, l'argent du talc, le pourpre du porphyre, ont de longs profils cassés et martelés et élèvent dans les airs des cratères noircis. L'eau, dans des siècles lointains, a coulé à leur pied et évidé la base des collines de grès. Mais depuis lors l'eau a fui de ce sol. On ne la trouve plus que dans les rares sources qu'abritent les palmiers, au fond des puits ouverts sur le chemin des caravanes, ou dans des citernes naturelles que forment des roches imperméables. Le désert arrosé seulement par les pluies rares, porte de maigres pâturages ; des moutons s'y nourrissent

d'herbes jaunes aux fleurs violacées. Les chameaux y broutent les feuilles des arbres nains, et l'on y voit passer, rapides, les autruches et les antilopes [1].

[1] Le principal ouvrage contenant une étude de l'Arabie avant Mahomet a été longtemps celui de Caussin de Perceval : *Essai sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme*, Paris, 1847. L'auteur de cet ouvrage avait pris surtout pour source le célèbre recueil arabe intitulé *Kitab el-agani* ou *Livre des Chansons*, sorte de biographie des chanteurs arabes qui, contenant beaucoup de vers anciens, fournissait des données sur l'état intellectuel, religieux et politique de l'Arabie un demi siècle avant l'islam. Depuis Caussin de Perceval d'autres sources d'informations se sont ouvertes. Des inscriptions ont été trouvées et recueillies dans le Nord et dans le Sud de l'Arabie ; beaucoup de ces inscriptions étaient de plusieurs siècles antérieures à l'apparition de l'islam, et provenaient de peuples ayant eu des civilisations distinctes de la civilisation arabe. On donna à l'épigraphie constituée par cet ensemble d'inscriptions le nom d'épigraphie *proto-arabique*. Dans l'Yémen, au sud de l'Arabie, les anglais Coghlan et Playfair, le français Halévy, l'autrichien Glaser, et d'autres recueillirent les inscriptions himyarites, étudiées par J. H. Mordtmann, D. H. Müller, Halévy, Prätorius, Osiander, etc. et dont M. J. H. Derenbourg publie à Paris le Corpus (*Corpus inscriptionum semiticarum, pars quarta*, à partir de 1889). Au nord de l'Arabie, MM. Doughty, Euting et le français Ch. Huber,

Ces régions ont été autrefois habitées par des peuples dont l'histoire, au temps de Mahomet, est à peu près oubliée. Il reste d'eux des traces : des murs ruinés, des fortins éventrés, construits autour des sources par des tribus qui ont voulu en interdire l'accès à des tribus voisines, des graffiti sur les rochers le long des routes, des chambres sépulcrales groupées en nécropoles, dont les parois portent des inscriptions. Nous

recueillirent les inscriptions thamoudéennes ou lihjanites, avec des inscriptions nabatéennes. Ch. Huber fut assassiné non loin de la Mecque, au terme de son voyage ; son journal de route a été publié (*Journal d'un voyage en Arabie*, Paris, 1891). Les inscriptions non nabatéennes du nord de l'Arabie sont très difficiles à lire et d'ailleurs fort courtes ; nous avons donné un essai très imparfait de déchiffrement de quelques-unes d'entre elles dans la *Revue Sémitique*. (*Notes pour servir à l'étude des inscriptions lihjanites*, Revue Sémitique, 1894).

On sait que, depuis l'islam, l'accès de la Mecque est interdit aux chrétiens ; quelques européens ont cependant réussi à se joindre aux pèlerins musulmans allant à la Mecque. Snouck Hurgronje, et tout récemment Courtellemont, ont rapporté des photographies de la ville. On peut voir dans toutes les mosquées de petits plans des villes saintes, la Mecque et Médine, généralement placés dans le *mihrab*, c'est-à-dire au fond de l'abside de la mosquée, qui est orientée vers la Mecque.

savons aujourd'hui que là vécurent des Nabatéens et d'autres peuples plus obscurs. Mais les Arabes du VIIe siècle ne peuvent pas lire ces écritures, et ils imaginent que ces châteaux et ces chambres ont été les demeures de races géantes disparues dans des cataclysmes ; légende au reste bien puérile, car ces tombes dont la tradition arabe et coranique a fait des palais de géants, sont si basses que, nous autres, nous nous y écraserions le front.

A l'époque de Mahomet, des tribus arabes sédentaires ou nomades habitent ces contrées. Les nomades campent près des eaux dans les pâturages. Les sédentaires ont des villages aux maisons de boue recouvertes avec les dalles naturelles que forme la lave. Parmi ces tribus quelques-unes sont chrétiennes. Les Juifs sont nombreux à Médine [1] même et dans les bourgs

[1] Médine s'appelait, avant Mahomet, Yatrib. Le nom de Médine signifie ville et n'est que l'abrégé du titre de « ville du Prophète » qui fut donné à Yatrib après que Mahomet s'y fût réfugié. Le christianisme était principalement professé à Médine par la tribu d'Iyad, très importante tribu arabe, qui avait été autrefois en guerre avec

et les campagnes qui l'environnent ; ils ont des maisons fortes, d'assez grandes richesses, et leur influence est considérable.

Au sud de la Mecque, s'étend la région de l'Yémen, l'Arabie Heureuse, la terre du baume et des parfums. C'est de là que la reine de Saba envoya des présents à Salomon dont la gloire avait traversé les déserts, de là aussi que, dans un autre âge, lady Macbeth tira tous ces parfums qui ne purent pas laver sa petite main. Mais, à côté de ses légendes, cette terre a son histoire. Les Sabéens et les Minéens y ont eu des royaumes riches, florissants, en relation avec l'Egypte. Ils ont laissé des inscriptions que nous lisons maintenant, mais que les Arabes ne lisaient pas. Quelques siècles avant Mahomet les habitants de cette région avaient été convertis au christianisme. Ils avaient été gouvernés par une dynastie chrétienne de princes abyssins,

la Perse et qui avait eu à la Mecque la garde de la Kabah. La résistance des Chrétiens d'Arabie à l'islam fut faible ; il faut aller jusqu'en Mésopotamie pour rencontrer dans les Taglibites une tribu arabe chrétienne, dont la résistance à l'islamisation fit honneur à sa foi.

puis conquis par les Perses qui étaient encore les maîtres de la contrée au temps de la naissance de l'islam. Les officiers perses suivaient la religion de Zoroastre ; mais leur influence morale était faible, et les religions dominantes dans l'Yémen étaient encore le paganisme et le christianisme.

A la Mecque le paganisme était dans son plein épanouissement. Le peuple mecquois était un peuple bien doué, laborieux, guerrier et commerçant. Ses caravanes allaient jusqu'en Syrie vendre les produits de l'Arabie, les laines, les gommes, les dattes, les palmes, les herbes aromatiques, et elles rapportaient à la Mecque les farines, les tissus et les vins de Syrie. Les populations des campagnes vivaient sous la tente ou dans des maisons en pisé, fixant leurs demeures près des eaux. Elles s'occupaient à paître les moutons, à soigner les chevaux, à traire les chamelles, à faire fermenter le jus des dattes. De temps en temps elles se donnaient le plaisir des batailles; c'était pour le butin ou c'était pour la gloire. Peut-être on avait faim ou soif : l'eau avait tari, la récolte avait manqué,

une épidémie avait décimé les troupeaux ; il fallait alors prendre l'eau des voisins, faire une razzia sur leurs bestiaux. Peut-être aussi la tribu avait été outragée dans la personne d'un de ses chefs ou d'un de ses clients ou d'une de ses matrones ; ou bien un poète avait lancé contre elle un distique satirique que les caravanes allaient colporter dans tout le désert, et elle allait être marquée d'un stigmate de honte qu'il était nécessaire de laver dans le sang. De là naissaient des vendetta sans fin ; et entre ces tribus et entre ces clans, des alliances se nouaient et se rompaient, des divisions et des fusions s'opéraient continûment. Des clans changeaient de demeures ; l'un s'établissait sur les pâturages de l'autre ; les tentes étaient levées, et le sable apporté par le vent recouvrait les traces des campements abandonnés. Les jeunes chameaux passaient aux mains de nouveaux maîtres et leur poil recevait une autre marque. Les coursiers ardents et toujours sellés, piaffaient autour des tentes et hennisaient au moindre bruit des armes, prêts à courir à de nouveaux combats. Quand enfin un choc décisif ou quand la lassitude rendait

un peu de calme aux âmes, les guerriers rentraient dans la paix des demeures familiales, pour y boire l'eau de miel, le nébid et le lait des chamelles, pour y manger la bosse des dromadaires et le foie des ânesses rôti entre les dattes ; ou bien ils s'en allaient dans les tavernes des villes s'enivrer de boissons fermentées, en la compagnie des hommes d'esprit et des poètes, écoutant ceux-ci évoquer dans leurs chants l'image de quelque belle rencontrée un jour au désert, au moment où le vent entrouvrant sa litière, faisait tomber sur sa face un rayon ardent de soleil.

II

Mahomet naquit à la Mecque le 29 Août 570. [1] Il était fils postume d'Abd Allah et de la famille

[1] Les vies de Mahomet sont fort nombreuses. Les Arabes ont recueilli sur le prophète une énorme quantité de traditions consignées dans différents ouvrages. Ils ont aussi écrit plusieurs fois son histoire. Les plus célèbres de ces vies sont celle d'Ibn Ishâk éditée par Wüstenfeld (1858-60) et celle de Wâkidi : *Mahomet à Médine*, éditée par Wellhausen (1882). En outre la plupart des historiens arabes ont eu à parler de Mahomet. Maçoudi a donné un résumé succint et complet des expéditions du prophète dans le *Kitab et-tanbih*, *Livre de l'Avertissement et de la Revision*, traduit par nous, (Paris, 1897).

Mahomet a été pendant longtemps très mal connu en Occident ; il n'est pas de fable ou de grossièreté qu'on n'ait débitée à son endroit. M. le Cte H. de Castries a réuni à ce sujet de curieux extraits des auteurs occidentaux du moyen âge dans son livre l'*Islam* (Paris, 1896). Parmi les travaux de l'érudition moderne sur la vie de Mahomet citons ceux de Sprenger, (*Das Leben und die Lehre des Mohammad*, 2eme éd., 1869), de Muir

de Koréïch qui tenait dès lors le premier rang dans la cité. Il fut mis en nourrice dans une tribu nomade qui, assez pauvre, avait coutume de venir chaque année à la ville chercher des nour-

(*The life of Mahomet*, 1858), de L. Krehl (*Das Leben und die Lehre des Muhammed*, 1884). Nöldeke a écrit à l'usage du public non spécialiste une vie du prophète (*Das Leben Muhammed's*, nach den Quellen populär dargestellt, 1863) ; il a aussi donné une histoire du Coran (*Geschichte des Qorâns*, 1860), qui permet de suivre le développement de la pensée de Mahomet dans la composition du Coran, et qui constitue par là une étude psychologique d'un très grand intérêt.

Le prophète remontait par l'intermédiaire de vingt ancêtres, tous nommés, à un personnage du nom de Adnân que les Arabes prétendaient descendre d'Ismaël le fils d'Abraham ; le prophète, sans songer à nier cette descendance, conseillait de ne pas rechercher les généalogies au-dessus de Adnân, ne croyant qu'il fût possible de retrouver la filiation qui reliait Adnân à Ismaël. Les Arabes sont grands amateurs de généalogies. Wüstenfel a dressé le tableau de la généalogie des familles arabes (*Genealogische Tabellen der Arabischen Stämme*, 1852 ; et : *Register zu den genealogischen Tabellen*, 1853),

Abd el-Mottalib, l'aïeul de Mahomet, a sa légende chez les Arabes. C'était, au reste, à n'en pas douter, un très grand personnage. Maçoudi (*Les Prairies d'Or*, texte et traduction par C. Barbier de Meynard, III, 258), dit de

rissons. A l'âge de quatre ans il fut rendu à sa mère. Il la perdit lorsqu'il avait six ans. Peu de temps après il perdit son aïeul Abd el-Mottalib qui avait été pendant de longues années le véritable chef de la Mecque. Il tomba aux mains d'un oncle qui le traita bien et qui l'emmena avec lui, lorsqu'il avait treize ans, dans un voyage commercial en Syrie. Il acheva de grandir dans le calme, ayant la réputation d'un jeune homme

lui : « C'est lui qui avait rouvert le puits de Zemzem (le puits sacré de La Mecque creusé par un ange pour Agar) dont les parois étaient garnies de maçonnerie... il en avait retiré deux gazelles d'or qui étaient ornées de perles, de pierres précieuses et d'autres bijoux ; plus sept sabres de Kalâh et cinq cuirasses de grande dimension. Avec les sabres il fabriqua pour la Kabah, une porte dont les plaques d'or furent faites de l'une des deux gazelles. Il plaça l'autre dans la Kabah elle-même .. Abd el-Mottalib fut le premier qui fournit de l'eau douce aux habitants de La Mecque... Il avait fait le vœu que si Dieu lui accordait dix enfants mâles, il lui en offrirait un en sacrifice. On raconte que, lorsque Dieu lui eut accordé ce qu'il demandait, et qu'il fallut lui sacrifier celui de ses fils qu'il chérissait le plus, c'est-à-dire Abd Allah, le père du prophète, il consulta le sort à son sujet au moyen de flèches sans pointe, et racheta la vie de son fils au prix de cent chameaux. »

intelligent, doux et loyal. A vingt ans il apprit la guerre en prenant part aux combats que se livrèrent dix grandes tribus de la région mecquoise, groupées cinq par cinq en deux partis adverses. A vingt-cinq ans il fit le commerce pour le compte d'une riche veuve nommée Khadidjah, qui l'envoya conduire sa caravane en Syrie. Ce voyage eut pour lui deux résultats importants : il y vit un moine chrétien de Syrie, probablement un carme, avec lequel il put s'entretenir de pensées religieuses ; et à son retour il retrouva Khadidjah satisfaite de la manière dont il avait conduit ses affaires, qui se montra pleine d'affection pour lui et exprima le désir de l'épouser. Il rencontra ainsi presque en même temps sa première épouse et le premier germe de ses futures révélations.

Mahomet vécut paisible de vingt-cinq à quarante ans. Il était doux et pieux, d'un commerce agréable. On ne sait précisément qui il fréquenta. Mais il paraît bien que la question religieuse était dès lors agitée chez les Arabes par quelques esprits. Un homme surtout put avoir à ce moment sur la pensée de Mahomet une influence

presque décisive. C'était un philosophe du nom de Zéïd, fils d'Amrou, qui prêchait contre l'idolâtrie et rêvait de restaurer la religion d'Abraham. Devenu l'objet des anathèmes des Mecquois, il dut s'exiler de la Mecque. Il se retira d'abord dans une grotte voisine de la Mecque, ouverte dans le Mont Hirah ; puis il alla en Syrie. Mahomet prit l'habitude de passer chaque année le mois de ramadan en retraite dans la même grotte. Son esprit s'y enfonça, sur les traces de celui du philosophe, dans la recherche de l'essence divine et de la vérité religieuse. Elaborant les idées qu'il avait recueillies de la bouche des moines chrétiens de Syrie ou des rabbins juifs de Médine, sans livre, car il n'était pas un lettré, sans méthode fixe, car il n'était pas philosophe, mais par la force d'une intuition patiente et progressive, il arriva à dégager une sorte de doctrine, dont il ne vit pas tout d'abord l'opposition avec les croyances judaïque et chrétienne, mais qui lui apparut dès le premier instant comme étant nettement opposée aux croyances du paganisme.

Ce fut vers l'âge de quarante ans, après de lon-

gues années d'une méditation lente qu'il se trouva en possession de ce système. Il était aussi à ce moment maître d'un talent qui, le plus souvent, se développe tard, l'éloquence. Conscient de sa pensée propre et du pouvoir qu'il avait de l'exprimer, il dut commencer à être agité d'un grand trouble. Ce Dieu à la connaissance duquel il était parvenu, ne s'était sans doute pas révélé à lui pour qu'il le tînt célé dans son cœur ; si Dieu s'était montré à Mahomet, c'était pour que Mahomet montrât Dieu aux hommes. Et l'idée du prophétisme qu'il avait apprise des Juifs semblait se retourner vers lui et retomber sur lui. Le poids d'une telle pensée dut lui paraître lourd ; il la repoussa d'abord, il eut des angoisses, des craintes et des hésitations. Un accident soudain y mit un terme.

Une nuit de ramadan, comme Mahomet était depuis quelque temps retiré dans la solitude du mont Hirah, il s'endormit et eut une crise. L'esprit de Dieu fondit sur lui avec force, et lui cria : « Prêche. — Je ne peux pas prêcher, » répondit Mahomet. « Prêche, » reprit l'esprit avec plus de force, et, Mahomet résistant encore,

l'esprit dans une dernière violence, lui appliqua au cœur des versets dont le sens était : « Dieu est Dieu unique, et tu es son prophète. » Mahomet se releva saisi d'effroi, tous les détails de cette lutte restant présents à sa mémoire. Il s'enfuit de ce lieu et alla déposer ses terreurs dans le sein de Khadidjah.

Crut-il dès lors à sa mission? On en peut douter. Il lutta encore, il passa par d'amères détresses. Il désira se tuer en se jetant du haut des rocs de la montagne. Mais l'esprit le tenait ; il n'était plus libre. Les atteintes de l'esprit se multipliaient. Chaque jour, en un lieu quelconque, dans sa maison ou sur les montagnes, cette puissance étrange le terrassait, le forçait à parler, lui donnait des paroles. Dans ces crises Mahomet tombait comme pris de vertige épileptique, la tête renversée, les yeux enflammés, l'écume à la bouche et baigné de sueur. Il avait déjà eu, étant tout enfant, un accident semblable; il était tombé des bras de sa nourrice, et il faut croire que ce petit fait avait laissé quelques souvenirs, car il éprouva plus tard le besoin de l'expliquer par une légende qu'on dirait empruntée

à l'une de nos mystiques : il raconta qu'en ce moment, tandis que les convulsions le tordaient dans l'herbe, deux anges blancs s'étaient approchés de lui, lui avaient extrait le cœur de la poitrine et l'y avaient remis, après l'avoir lavé. Quelque soit le diagnostic que l'on puisse tirer de ces traditions, il demeure certain que Mahomet reçut ses premières révélations dans les accès d'une névrose plus ou moins voisine de l'épilepsie.

Il commença à les réciter dans les maisons, dans des cercles d'amis ; puis, poussé par l'esprit, il alla prêcher dans les marchés. Sa doctrine alors était simple, son enthousiasme était véhément. Dans de petits morceaux, coupés en versets très courts, où la vigueur du style s'alliait à la splendeur de l'expression, il prêchait l'unité de Dieu et sa toute puissance, la nécessité d'y croire, le devoir de la bienfaisance, la beauté des demeures célestes, les terreurs du jugement, les horreurs de l'enfer. Il jurait de la vérité de sa mission. Il jurait par le ciel et les étoiles des nuits, par le soleil et l'éclat du jour, le matin et le poméridien, les aurores et les crépuscules,

par le mont du Sina et la terre de la Mecque, par les coursiers haletants qui font jaillir le feu sous leurs fers et voler la terre sous leurs pieds, par le figuier, la vigne et l'olivier, que Dieu avait créé l'homme d'une belle manière et que l'homme était ingrat envers Dieu. Il disait : l'autre vie vaut mieux que la vie présente ; Dieu t'y donnera des biens et tu seras heureux. N'use pas de violence envers ton prochain, ne repousse pas le mendiant, mais raconte plutôt les bienfaits du Seigneur. Il prêchait : L'homme devient rebelle sitôt qu'il se voit riche ; vous ne pensez qu'à accroître vos richesses jusqu'au moment où vous descendez dans le tom' eau. En vérité l'homme est ingrat envers son Seigneur. Ignore t-il donc, ajoutait-il, que Dieu le voit ? Ignore-t-il que, dans ce jour où les tombeaux seront bouleversés, où les secrets des cœurs seront à découvert, Dieu saura toutes ses actions ? Et insistant sur ces images sombres : Certes, criait-il, vous apprendrez, encore une fois vous apprendrez, et vous saurez de science certaine ce qu'est l'enfer. Je vous ai déjà averti de ce feu qui flamboie. Le misérable qui a foi en ses richesses, et traite de

mensonge les paroles révélées, nous le saisirons par les cheveux de son front, de son front menteur et coupable, et nous le jetterons jusqu'au bas de l'échelle dans la fosse de l'enfer. N'as-tu jamais entendu parler de ce jour qui enveloppera tout, où le soleil sera ployé, où les étoiles tomberont, où les montagnes s'ébranleront, où les étalons abandonneront les chamelles, où les bêtes fauves s'assembleront en troupes, où les mers bouillonneront, alors que les âmes rentreront dans leurs corps, que le livre de leurs actions sera déroulé, que le firmament sera mis de côté et que l'on attisera le feu de la géhenne? Mais en ce jour-là aussi, reprenait-il dans un puissant contraste, ceux qui auront cru et pratiqué le bien recevront leur récompense. Placés dans le paradis exempt de chaleur brûlante et de froid excessif, parés de vêtement de soie, de satin vert et de brocart, ils s'asseoiront sur des sièges sous des arbres chargés de fruits, dont les rameaux se pencheront vers eux et les couvriront de leur ombre ; ils s'étendront sur des tapis au bord des eaux courantes, dans des jardins et dans des vignes ; des enfants éternellement jeunes feront circuler

parmi eux les coupes et les aiguières d'argent remplies d'eau claire et de gingembre, et ils auront pour compagnes les nymphes à la poitrine ronde, aux grands yeux noirs.

Voilà toute la substance de la prédication coranique à ses débuts. Il y avait là de quoi émouvoir un peu les cœurs. Mais les Mecquois, positifs et sceptiques, accueillirent ces discours par des railleries. Un petit nombre d'entre eux, seulement, se convertirent : Khadidjah tout d'abord, puis des gens du bas peuple et quelques esprits d'élite, parmi lesquels le futur khalife Abou Bekr. C'était un homme dont la situation était considérable à la Mecque ; il avait une nature droite et sensible ; les paroles du Coran le touchaient jusqu'aux larmes.

L'indifférence de ses compatriotes ne découragea pas Mahomet. Pendant de longues années il répéta les mêmes exhortations. Sa prédication, peu à peu, perdit de sa véhémence, s'emplit de redites et se chargea de légendes. Pour vaincre l'obstination des Koréïchites il rappelait que dans d'autres nations il s'était levé des prophètes, qu'ils avaient été, comme lui, méconnus, et que

la colère de Dieu avait anéanti ces races. C'étaient d'abord les vieux prophètes bibliques : Noë qui n'avait pu soustraire le monde au châtiment du déluge, Loth qui n'avait pu amener au repentir les habitants de la Pentapole, menacés par le feu du ciel. Puis ces données bibliques étaient adaptées aux légendes arabes, et Mahomet imaginait que ces races disparues, dont on voyait les demeures dans la région de Médine, avaient été aussi des races frappées de Dieu, parce qu'elles avaient abandonné son culte et méprisé la voix de ses prophètes. Houd avait paru chez les Adites, et les Adites l'ayant méconnu, avaient été broyés dans leurs maisons ou contre les roches par un ouragan de sept jours. Salih avait parlé aux Thémoudites, et les Thémoudites avaient dit : « Pour te croire nous voulons un miracle ; » et Salih avait fait sortir d'un rocher une chamelle avec son petit. Cette chamelle merveilleuse donnait du lait pour toute la tribu, mais elle mangeait toute l'herbe des pâturages et buvait toute l'eau des citernes. Las d'elle, les Thémoudites la tuèrent. Alors Dieu envoya contre eux une peste : leurs faces en devinrent jaunes le

premier jour, vertes le second, le troisième noires, et ils moururent.

Il ne paraît pas que tous ces contes aient produit beaucoup d'impression sur l'esprit des Mecquois. Ils avaient autre chose à faire que de les entendre, et au point de vue littéraire, ils préféraient sans doute le charme fin de leurs poètes à l'appareil un peu pesant de l'éloquence coranique. D'ailleurs, s'ils désiraient avoir sur la doctrine de Mahomet un avis motivé, ils trouvaient autour d'eux pour le leur donner des juges compétents : c'étaient les Juifs et les Chrétiens auxquels Mahomet avait toujours voulu se rattacher. Mahomet regardait comme livres révélés la Bible et l'Evangile. Selon lui, les révélations qu'il avait reçues venaient du même Dieu qui avait inspiré Moïse et Jésus, et il ne pouvait y avoir aucune contradiction entre ces révélations anciennes et les révélations récentes. Tel étant le point de vue du prophète mecquois nul doute que des Juifs et des Chrétiens ne soient venus, spontanément ou à l'instigation des Koréïchites, disputer avec lui ; mais il était mauvais dialecticien, et rarement

ces controverses durent tourner à son avantage. Des rabbins lui posaient des questions difficiles ; ils lui demandaient par exemple qui était un personnage légendaire appelé « l'homme aux deux cornes », ou de quelle manière il expliquait l'histoire des Sept Dormants et entendait le mystère de la résurrection. Le prophète, après avoir reçu les lumières de l'esprit, donnait des réponses obscures et dilatoires. La trace de ces disputes se retrouve dans le Coran qui s'allongeait de considérations vagues et s'enrichissait de légendes. Quelques points pourtant de sa doctrine, se précisaient, et de nouveaux détails venaient compliquer sa mythologie. Mahomet admettait les anges et les démons, pris sans doute aux chrétiens, et des êtres invisibles appelés *djinn* ou génies, qu'il empruntait aux persans [1]. Il décrivait les étages du ciel et ceux

[1] Les génies ou *djinn* de l'islamisme étaient autre chose que les anges et les démons. C'était une espèce particulière d'êtres invisibles, mais d'ailleurs semblables aux hommes ; ils avaient eu des rois et des révolutions, et toute une histoire ; ils habitaient dans les déserts d'Arabie ou d'Egypte, et possédaient des villes, généralement des villes ruinées ayant appartenu à des peuples

de l'enfer, donnait des fonctions aux anges, soit auprès de Dieu, soit auprès des hommes, définissait en s'inspirant surtout du judaïsme certains états de l'âme après la mort, recommandait, après hésitation, la prière pour les défunts, et, conformément encore à l'esprit judaïque, se refusait à admettre l'éternité des peines.

Mais le résultat le plus sérieux qu'eurent ces controverses fut de retirer à Mahomet les appuis sur lesquels il comptait, et de le laisser isolé

disparus, qu'ils pouvaient rendre invisibles à volonté. On dit que lorsque Mahomet, las de l'obstination des Mecquois, tenta de venir prêcher l'islamisme dans la petite ville de Taïf, proche de la Mecque, une troupe de djinn vint l'aborder aux portes de la ville et reçut son Coran; ce fut, au reste, le seul succès qu'il obtint en ce lieu.

La cosmographie zoroastrienne est extrêmement chargée d'êtres mythiques : dieux, principes éternels, demi-dieux, démons, génies. Il y a des génies des vertus, de la richesse, de l'obéissance, de la piété, et des génies d'autres choses moins abstraites, tels que ceux des cinq parties du jour, de la terre, de l'air, du vent, du fourrage et des métaux. C'est une population analogue à celle-là que Mahomet a fait entrer dans l'islam.

Les légendes sur la constitution du ciel et de l'enfer auxquelles il est fait allusion dans le Coran, paraissent dériver surtout de certaines traditions du judaïsme talmu-

avec sa propre pensée. Cet isolement, qui eût pu le tuer, le grandit : ne pouvant plus se considérer comme un prophète local chargé de rappeler à un peuple égaré des vérités connues, il se regarda comme étant envoyé par Dieu au monde pour y apporter une révélation supérieure aux révélations anciennes et plus complète. Il se trouva dès lors placé plus haut que Moïse et que Jésus, et il domina à la fois le judaïsme et le christianisme. Sans rompre tout à

dique. Nous avons étudié cette cosmographie bizarre dans un mémoire du Congrès scientifique international des Catholiques à Bruxelles (*Fragments d'eschatologie musulmane*, 1894), et nous avons joint à ce mémoire deux figures représentant le plan du ciel et de l'enfer et le dispositif du jugement dernier. On trouvera d'autres données sur ce sujet dans un ouvrage arabe d'Al-Gazali édité et traduit par L. Gautier : *Al-Dourra al-Fakhira, la Perle précieuse*, 1878.

Une tradition du même ordre fort connue des Musulmans et citée dans le Coran (chapitre XVII) est le voyage nocturne de Mahomet au ciel. Une nuit, peu de temps avant sa fuite à Médine, Mahomet fut enlevé par une sorte de chimère nommée Borak, qui le conduisit à Jérusalem, le fit monter à travers les sept cieux jusqu'au trône de Dieu et le ramena à la Mecque. Le tout n'avait duré que le temps d'un clin d'œil.

fait avec les Juifs, auxquels l'unissait une grande affinité de génie, il se tint plus éloigné d'eux ; mais il brisa avec les Chrétiens qu'il ne parvenait point à comprendre : « Non, en vérité, s'écriait-il un jour en parlant de Jésus, Dieu ne peut pas avoir de fils ; Dieu ne peut pas engendrer. Lorsqu'il veut qu'une chose soit, il dit seulement : sois ! et elle est. » L'opinion que la Trinité est un dogme polythéiste a persisté jusqu'à nos jours dans l'islam. Elle est un indice très remarquable de cette disposition d'esprit que l'on a appelé le simplisme et, en allemand *die Einseitigkeit*, des races sémitiques.

Mahomet perdit Khadidjah dans la dixième année de sa mission. Il perdit vers le même temps son oncle Abou Talib qui l'avait protégé. Il se trouva à partir de ce moment en butte à une hostilité croissante de la part des Mecquois. A Médine au contraire il recueillait des sympathies. Les Médinois travaillés par les influences juives, étaient mieux préparés que les Mecquois à le comprendre. La doctrine qu'il leur offrait, était un moyen terme entre le paganisme, dont ils commençaient à sentir l'insuffisance, et le

judaïsme ou le christianisme jusqu'auxquels ils ne s'élevaient point. Quelques habitants de Médine vinrent le trouver secrètement et lui jurèrent fidélité jusqu'à la mort. Les Koréïchites ayant eu connaissance de la chose, en furent violemment irrités. Ils formèrent le projet de se saisir de sa personne. Mahomet résolut alors de quitter la Mecque, et avec tous ses partisans, il émigra à Médine. Il avait en ce temps-là cinquante-trois ans. C'est de ce jour que date vraiment l'essor de sa fortune et celui de l'islam. Aussi les Musulmans le choisirent-ils eux-mêmes, quelques années plus tard, pour origine de leur ère qu'ils appelèrent l'ère de l'hégire, c'est-à-dire de l'émigration.

La petite communauté musulmane, en s'installant à Médine, prenait l'apparence d'un embryon d'état. Il restait à l'organiser, à compléter sa doctrine, à lui donner des lois. Mais aussi, pour qu'elle pût se défendre et s'accroître, il faudrait lui donner des armes. La guerre se présentait comme devant être désormais l'une de ses fonctions vitales ; l'islamisme allait devenir une religion armée : il allait enfin être lui-même.

III

Les guerres de l'islamisme commencèrent quelques jours après l'arrivée de Mahomet à Médine. Il ne faut pas se représenter ces premiers engagements qui suivirent l'hégire autrement que comme des escarmouches entre tribus. L'objectif des Musulmans était de couper la route de la Syrie aux caravanes des Koréïchites, et en même temps de s'emparer de leurs marchandises. Mahomet formait un escadron de trente ou cinquante hommes, attachait son étendard à la lance du chef, et l'envoyait attendre auprès d'un puits, à quelques jours de marche de Médine, le passage de la caravane. L'escadron s'embusquait aux abords de l'eau, tandis que quelques hommes allaient en éclaireurs chercher des informations sur la marche du convoi. Quelquefois on apprenait qu'il était déjà passé. D'autres fois

on le voyait, mais, le trouvant bien défendu, on ne l'attaquait pas. Mahomet commandait en personne les expéditions les plus importantes. Dans celles-là même, le nombre des hommes qu'il mit en ligne dans les quatre premières années de l'hégire, ne dépassa pas un millier. Deux combats de cette période restèrent fameux à l'égal des grandes batailles, dans l'histoire de l'islamisme : ce sont ceux de Bedr et d'Ohod.

L'affaire de Bedr qui eut lieu dans la seconde année de l'hégire, n'eut point d'autre prétexte que toutes les petites expéditions antérieures. Il s'agissait d'arrêter une caravane des Koréïchites, revenant de Syrie, que l'on avait manquée à son départ. 314 Musulmans combattirent autour des puits de Bedr contre 950 Koréïchites ; ils les mirent en déroute, leur ayant tué 70 hommes. Cette défaite humilia les Koréïchites et leur laissa au cœur une grande rage. Ils s'allièrent à d'autres tribus et revinrent, l'année suivante, offrir le combat aux Musulmans sur le champ de bataille d'Ohod. Ils étaient trois mille hommes et 700 d'entre eux étaient revêtus de cuirasses. Abou Sofian les commandait. Ils avaient amené avec

eux leur principale idole que portait un chameau, et ils avaient placé derrière leurs lignes et devant leurs bagages, quinze de leurs femmes qui les excitaient par leurs cris. Mahomet était parti de Médine pour cette bataille avec des forces bien inférieures à celles des Koréïchites. Il avait eu, dit-on, de grandes appréhensions, et ce n'était que pour répondre aux vœux des plus braves musulmans qu'il avait décidé d'accepter le combat. La bravoure chez ces hommes était fort inégale. Il y avait parmi eux d'admirables héros tels, chez les Musulmans, que Ali, le futur khalife et Sad, le futur vainqueur des Perses, tels encore que Khalid, fils de Wélid, qui combattait dans cette journée avec les Khoréïchites, mais qui, bientôt après converti à l'islam, allait devenir l'un des principaux agents de ses conquêtes ; par contre, plusieurs autres redoutaient les grandes batailles, et, s'ils y assistaient, c'était en s'abritant derrière les roches et les ravins. Les plus riches étaient montés et portaient la cuirasse. Mahomet revêtait pour la guerre une double cuirasse très lourde. Les armes étaient la lance pour les cavaliers, les flèches pour les fantas-

sins, le glaive pour tous. Ali tranchait de son glaive les cavaliers et les chevaux comme les héros de nos Gestes, et Sad tirait de l'arc comme les archers de Crête.

Mahomet vint donc à Ohod à la tête d'une troupe d'un millier d'hommes, dont le tiers, conduit par un chef médinois ami des Juifs, fit tout d'abord défection. L'élan de la petite troupe musulmane fut cependant irrésistible ; les Koréïchites virent leur idole tomber à terre. Ils se retranchèrent derrière leurs bagages, et leurs femmes allèrent s'asseoir sur les collines, attendant qu'on les fît prisonnières. Mais les Musulmans ayant imprudemment attaqué les Koréïchites dans leur camp, ceux-ci les chargèrent avec vigueur et les repoussèrent jusqu'au centre du champ de bataille. Beaucoup de musulmans, effrayés, s'abritèrent. Mahomet resta au milieu des plus braves, priant et les exhortant, leur promettant le paradis. Plusieurs tombèrent. Lui-même fut atteint de plusieurs coups, renversé de cheval et blessé à la bouche. Les Koréïchites devinrent maîtres de tout le champ de bataille. Leurs femmes y descendirent pour voir les Musul-

mans morts. La farouche Hind, la femme d'Abou Sofian, leur trancha de sa main le nez et les oreilles. Elle fit ouvrir le corps de l'un d'eux qui avait été le meurtrier de son père à la journée de Bedr, et elle lui mâcha le foie. Les deux partis passèrent la nuit dans leurs camps. Le lendemain, ils pensèrent à recommencer le combat; mais, se sentant las, ils convinrent de se rencontrer l'année suivante auprès des puits de Bedr, et ils se séparèrent.

La rencontre projetée pour l'année qui suivit la journée d'Ohod, n'eut pas lieu. Mais deux ans après cette bataille, une ligue se forma contre les Musulmans dont le prestige et la force s'étaient beaucoup accrus, et qui devenaient menaçants pour toute la région de Médine. Cette coalition comprenait les Koréïchites, des tribus juives qui, après l'affaire de Bedr, s'étaient déclarées hostiles aux Musulmans, et diverses tribus arabes, païennes ou chrétiennes. L'armée des coalisés s'avança contre Médine. Mahomet n'avait pas d'assez grandes forces à lui opposer, et la communauté musulmane fut dans une extrême angoisse. L ingéniosité d'un persan la

sauva. Cet homme conseilla à Mahomet de creuser devant Médine un long fossé contre lequel se briserait l'élan des assaillants. Son plan fut exécuté. Les coalisés arrêtés par le fossé, demeurèrent en ligne devant, n'osant prononcer d'attaque ; les Musulmans restèrent derrière, n'osant risquer de sortie. Après que cette expectative eut duré quatre ou cinq semaines, plusieurs des tribus coalisées retournèrent dans leurs pâturages. Les autres attaquèrent les Musulmans et furent battues.

Après les grandes affaires de Bedr, d'Ohod et du Fossé, l'activité guerrière des Musulmans ne fit que croître. Elle se dépensa en une quantité de petites expéditions que Mahomet dirigea en personne ou envoya sous le commandement de ses lieutenants, contre diverses tribus arabes ou juives. Ayant été constamment vainqueur dans tous ces combats, il vit enfin sa suprématie établie sur toute la région de Médine.

Pendant que l'islamisme devenait ainsi une puissance militaire, il continuait à se développer en tant que religion. Chaque circonstance nouvelle où se trouvait la communauté déterminait

une intervention de l'esprit et la révélation de quelques versets ou d'un chapitre entier du Coran. Il y a lieu de croire que Mahomet n'était plus sujet alors aux accidents nerveux qui avaient été si violents dans les débuts de sa vie prophétique ; la plupart de ses révélations devaient maintenant être fictives. Néanmoins il tenait à demeurer toujours, au moins en apparence, sous l'action de cette force mystérieuse que, à la Mecque, il avait appelée l'esprit saint, et qu'il appelait à Médine, l'ange *Djibrîl* ou Gabriel. Ce même esprit continuait à être l'auteur de tous les préceptes religieux et législatifs qui venaient s'ajouter au Coran.

Avant de mettre le pied dans Médine, Mahomet avait construit la première mosquée, dans la petite localité de Koba. Le *mihrab*, c'est-à-dire le fond de l'abside, en était tourné vers le temple de Jérusalem. Après l'affaire de Bedr, l'inimitié des Juifs contre les Musulmans étant devenue manifeste, Mahomet avait voulu effacer de sa liturgie ce qui paraissait être une flatterie à l'égard du judaïsme, et un jour qu'il présidait la prière, il s'était retourné entre deux génu-

flexions, de la direction de Jérusalem vers celle de la Mecque. C'est depuis cet instant que tous les Musulmans se tournent pour prier vers la sainte Kabah de la Mecque. Vers le même temps Mahomet achevait de fixer le rituel de la prière quotidienne, divisée en cinq offices répartis de l'aurore à la nuit ; il donnait les règles des ablutions qui doivent précéder ces offices ; il établissait les lois du jeûne dans le mois de ramadan ; et il instituait l'appel à la prière d'après un songe, dit-on, qu'avait eu l'un de ses compagnons. Ce rite singulier qui substituait les minarets aux clochers et la voix grêle, mais pénétrante de l'homme, au tintement et au fracas du bronze, est l'un de ceux qui expriment le mieux la poétique grandeur et la simplicité du dogme musulman.

Les diverses parties de la législation musulmane s'élaboraient, selon que le réclamaient les circonstances. Après avoir été vainqueurs dans tant de combats, les Musulmans se trouvèrent possesseurs en butin et en terre, de richesses considérables. Mahomet fixa sous l'inspiration de l'esprit, les règles du partage du butin. Il en

retint pour lui le cinquième, dont il fit, d'ailleurs un assez noble usage. Il décréta que le butin obtenu sans coup férir serait soustrait à cette loi de partage et demeurerait bien indivis de la communauté musulmane. A ces règles il ajouta celle de l'aumône légale. Il posait ainsi les premières assises du code de la propriété.

Parmi les expéditions qu'il envoyait, quelques-unes avaient pour but de châtier un crime commis contre sa personne ou contre la communauté. On atteignait les auteurs du délit, et on leur infligeait un châtiment qui était presque toujours la mort, bien que sous diverses formes. Des Arabes ayant tué l'un des bergers du prophète eurent les yeux crevés, les mains et les pieds coupés, et furent abandonnés, mourant de soif, sur le sable du désert. Un renégat de l'islamisme qui se plaisait à composer des satires contre Mahomet et à les faire chanter par deux esclaves, fut mis à mort avec les deux jeunes filles. De semblables précédents fondaient le code pénal.

De nombreux musulmans étaient tombés sur les champs de batailles. On n'avait point partagé

leurs successions sans avoir consulté le prophète. Celui-ci, selon les conseils de l'ange, avait donné quelques lois de partage très courtes, qui, développées par les arithméticiens, constituent dans l'islam le code des successions.

Quant au code matrimonial, les circonstances permettant de l'élaborer n'avaient point fait défaut. Depuis que Mahomet avait perdu Khadidjah, il avait épousé d'année en année plusieurs autres femmes, dont le nombre se monta finalement à quatorze [1]. La mieux aimée fut Ayéchah fille d'Abou Bekr. Elle était entrée dans la maison de Mahomet à l'âge de sept ans, peu de temps après la mort de Khadidjah ; lorsque le

[1] Les femmes du prophète les plus connues après Khadidjah et Ayéchah, sont : Hafsah, la fille du Khalife Omar ; — Oumm-Habîbah, la fille du chef Koréïchite Abou-Sofian ; — Zéïnab, fille de Khozéïmah, que sa charité fit surnommer la Mère des pauvres, Oumm el-Masakin, et qui ne vécut après son mariage que deux mois ; — Marie la Copte, esclave envoyée en présent par le gouverneur de l'Egypte ; — Safiah, fille de Hoyay fils d'Akhtab, captive juive de la race d'Aaron, tombée aux mains des Musulmans dans la prise du château juif de Khaïbar. Mahomet fit trancher la tête à son mari Kinanah. — Toutes les femmes que Mahomet épousa, sauf Ayéchah,

prophète mourut âgé de 63 ans, Ayéchah en avait dix-huit. Les femmes paraissant souvent alors sur les champs de bataille, tombaient aux mains du vainqueur comme les bagages et étaient partagées comme le butin. Tous ces exemples fournis par les campagnes de l'islamisme primitif, sont entrés dans le Coran ou dans la tradition, et ont force de loi dans l'islam.

Enfin le prophète ébauchait une sorte de code de la guerre ou de théorie du droit des gens. Il fut parfois cruel, il ne le fut point toujours. Une tribu juive s'étant rendue à discrétion, on massacra, dans un esprit de vengeance, tous les hommes en état de porter les armes au nombre de sept cents, et on emmena en captivité les femmes et les enfants. Par contre d'autres tribus juives sortirent de leur château avec les hon-

avaient eu des maris avant lui. Il eut de Marie la Copte, un fils nommé Ibrahim qu'il perdit. En dehors de ce fils il n'eut d'enfant que de Khadidjah ; elle lui donna quatre garçons qui moururent en bas âge et quatre filles : la célèbre Fatimah mariée au Khalife Ali, — Rokaya et Oumm Koltoum, mariées toutes deux au Khalife Otman, — et Zeïnab mariée à Aboul-As. — Le prophète donna à toutes ses femmes le rang d'épouses légitimes.

neurs de la guerre, emportant une partie de leurs biens. Le prophète blâma un de ses lieutenants qui avait mis le feu à des jungles où des infidèles s'étaient réfugiés. Il était considéré de même comme un acte peu louable de couper les palmiers d'une tribu ennemie. Un soldat musulman en expédition ne devait pas oublier qu'il pouvait être aussi un missionnaire. Sa méthode d'apostolat était celle que nous voyons encore pratiquée de nos jours dans certaines provinces de l'empire ottoman. Il menaçait l'infidèle de son glaive et lui disait : « Rends témoignage de l'unité de Dieu ou tu es mort. » Si l'infidèle donnait le témoignage qu'on requérait de lui, il était défendu de conserver aucun doute sur sa sincérité [1].

La puissance de Mahomet, six ans après l'hégire, était devenue considérable. Le prophète osa

[1] Aux préceptes que nous avons indiqués comme étant fondamentaux dans l'islam, il faut encore ajouter la circoncision et la prohibition du vin. La circoncision est d'origine judaïque. La défense de boire du vin et des liqueurs fermentées fut promulguée dans la quatrième année de l'hégire. Ce précepte est l'un de ceux qui durent paraître le plus pénibles aux Musulmans et l'on peut s'étonner que, en général et jusqu'à nos jours, ils l'aient

s'avancer jusqu'aux portes de la Mecque dans le désir de visiter la Kabah. On ne le lui permit point encore. Mais il passa un traité avec les Koreïchites d'après lequel il lui serait permis d'accomplir le pèlerinage l'année suivante, pacifiquement selon ses vœux. Il revint à Médine et il acheva de réduire les Juifs qui, depuis cinq ans, lui opposaient une résistance acharnée. Il les assiégea dans leurs derniers châteaux ; la plupart ne se rendirent qu'après une défense opiniâtre ; d'autres demandèrent la paix. Il laissa à ceux-ci leurs terres en exigeant d'eux un tribut. Il expulsa les autres de la Péninsule arabique. Ces vaincus firent preuve d'une grande force d'âme. Ils partirent pour l'exil comme pour une fête. Ils sortirent des châteaux en brillant appareil. Leurs vieillards devant eux portaient les écritures ; leurs femmes, parées de

si rigoureusement observé. Quelques poètes cependant se permirent, aux origines de l'islam, de se plaindre d'une abstinence qui refroidissait leur inspiration, et ils regrettèrent l'heureux temps de « l'ignorance » où ils buvaient le vin, parfumés et vêtus de manteaux riches, autour des tables des tavernes.

bijoux d'or, de voiles chamarrés et de robes au safran, marchaient et dansaient au son des tambourins. Ils passèrent devant les armées musulmanes, puis s'enfoncèrent dans le désert en de très longs exodes, pour remonter vers la Syrie [1].

Lorsque le prophète se vit souverain de Médine et traité comme tel à la Mecque, il détourna un instant ses regards de l'Arabie et les reporta

[1] Les Juifs auxquels Mahomet avait permis de rester sur leurs terres moyennant une redevance, en furent expulsés ultérieurement au temps du Khalife Omar. Ce Khalife prit cette décision pour obéir à la parole du prophète qui avait dit dans sa dernière maladie : « Il ne faut pas qu'il subsiste deux religions dans la péninsule d'Arabie. » Il faut croire cependant que le décret d'expulsion rendu par Omar ne fut pas complètement exécuté ou que les Juifs revinrent en Arabie, car les voyageurs aux diverses époques y ont signalé la présence de colonies juives dans les villes et de tribus juives dans les montagnes. Voyez à ce sujet l'*Arabie contemporaine* par le Bon d'Avril, p. 143 ; 1868.

On connaît la haine toujours persistante des Musulmans contre les Juifs ; cette haine peut avoir diverses causes ; mais sans doute elle est, au point de vue historique, l'expression continuée du dépit que causa à Mahomet l'opposition des rabbins juifs sur l'appui desquels il avait compté.

Omar, qui avait voulu expulser de l'Arabie tous les non

sur les contrées voisines. Ayant pris un sceau sur lequel il fit graver : « Mahomet, envoyé de Dieu, » il écrivit au roi de Perse, à l'empereur des Grecs, au gouverneur d'Egypte, au Négus d'Abyssinie et à d'autres princes, pour les inviter à embrasser sa foi. C'était une notification officielle de la naissance de l'islamisme ; elle fut accueillie avec mépris par ces puissances qui, presque toutes, bientôt, allaient s'effondrer sous ses armes.

L'époque vint, dans la septième année de l'hégire, où Mahomet devait accomplir le pèlerinage de la Mecque, selon le traité passé avec les Koréïchites. La ville sainte des Arabes lui ouvrit ses portes. Il y rentra une première fois en prophète, et y passa trois jours occupé seulement d'actes religieux. L'année suivante son prestige et sa force s'étant encore accrus, il

croyants, fut assassiné par le seul chrétien à qui il avait permis de vivre librement dans cette région. Cet homme, nommé Abou Loulouah, était un artisan habile dans divers métiers ; on lui avait imposé une taxe pour chacun de ces métiers ; et c'est pour se venger de cette capitation qu'il trouvait trop lourde, qu'il poignarda Omar.

revint devant la Mecque à la tête de dix mille musulmans. La ville ne fit point de résistance, Il y rentra pour la seconde fois, en conquérant, et après avoir satisfait à quelques vengeances, il y établit l'islam dans son centre.

Le sacré sanctuaire de la Kabah dans le mur duquel était encastrée la pierre noire, était vénéré par les Arabes de temps immémorial. Les polythéïstes y avaient placé des idoles et la pierre noire elle-même, bolide tombé jadis près de la Mecque, n'était autre chose qu'un fétiche. Mahomet n'avait jamais cherché à enlever à la Mecque sa fonction de centre politique et religieux. S'il avait pensé à orienter vers Jérusalem les aspirations pieuses de ses partisans, il avait été, comme nous l'avons vu, bientôt amené à changer ce dessin. Mais il avait fort habilement tissé autour de la Mecque et de son temple une série de légendes capables de justifier leur consécration comme ville sainte et comme sanctuaire de l'islam. La Mecque, ç'avait été à l'origine de l'humanité le lieu où s'étaient retrouvés Adam et Eve, égarés après la chute. Des anges y avaient apporté du ciel pour Adam

un pavillon qui avait été la première Kabah. Plus tard lorsqu'Agar, chassée par Abraham, s'était arrêtée dans le désert avec Ismaël torturé par la soif, c'était encore sur l'emplacement de la Mecque qu'elle était parvenue ; et l'ange qui lui était apparu avait ouvert pour Ismaël le puits sacré de Zemzem. Mais les polythéistes avaient profané ces lieux. Ils avaient introduit des idoles jusque dans le temple du Dieu unique. Il fallait effacer cette souillure. Et le Prophète ordonna d'abattre les idoles dressées dans la Mecque et autour de la Kabah ; mais on ne toucha point à la pierre noire ; et la superstition qui s'attachait à elle, comme un débris du paganisme, s'introduisit dans l'islam. Des expéditions furent envoyées dans toute la région pour abattre les idoles spéciales aux diverses tribus ; c'étaient des pierres, des arbres, des souches informes. Elles furent consumées ou brisées, et l'on vit sortir d'elles, disent les traditions, les esprits qui les habitaient, sous des formes fantasmatiques.

Mahomet ne fixa pas sa résidence à la Mecque ; d'ailleurs le mouvement de conquête était

commencé ; et après chaque succès qu'obtenait le prophète, on voyait sa pensée grandir. Tout en continuant à lancer sur divers points de l'Arabie des expéditions contre des tribus encore rebelles, il revint vers le Nord et s'avança en personne jusqu'aux confins de la Syrie afin d'entreprendre la lutte contre les armées grecques. On ne se battit pas cette fois. Mais le prophète entretint une correspondance avec Héraclius qui était alors en Syrie. Il redescendit vers Médine, échappa à un attentat, et rentra dans sa ville en triomphateur.

Il retourna à la Mecque, un an après la conquête et y présida lui-même le pèlerinage avec une très grande solennité. Il y amena toute sa maison et soixante-dix chameaux destinés au sacrifice. Il vint de toute l'Arabie une foule énorme pour le voir. Le prophète égorgea les victimes, accomplit le premier tous les rites du pèlerinage et en précisa les lois [1]. Il parla au

[1] Les règles et rites du pèlerinage ont été maintes fois exposées par les docteurs musulmans. Le voyageur hollandais Snouck-Hurgronje a décrit *de visu* les fêtes du pèlerinage dans son ouvrage intitulé : *Het mekkansche*

peuple sur le mont Arafat. « Les temps sont accomplis, dit-il, après lesquels les planètes et toutes les étoiles sont revenues au point d'où elles ont commencé à se mouvoir au jour de la

Fest, 1880. Le Bon d'Avril a traité le même sujet dans son livre sur l'*Arabie contemporaine* déjà cité. Un autre bon recueil des lois du pèlerinage est l'ouvrage de d'Ohsson : *Tableau général de l'empire othoman*, première partie, t. III, 1788.

Nous rappelons les préceptes essentiels du pèlerinage. L'époque consacrée à ce rite va du premier jour du mois de dou'l-kadeh jusqu'à la fête de Beyram ou fête des sacrifices qui commence le 10 de dou'l-hiddjeh et dure quatre jours. Le pèlerin prend d'abord le manteau d'*ihram* ; c'est un grand voile de laine blanche, symbole de pénitence. Il doit en être revêtu avant l'arrivée sur le territoire sacré. On entre dans le territoire sacré en chantant des cantiques ; les femmes ne doivent pas hausser le ton pour ne pas troubler les hommes. En arrivant à La Mecque on se rend droit à la Kabah ; on va à l'angle du sanctuaire où est encastrée la pierre noire et on la baise ; si la foule est trop compacte, on touche la pierre du bout de son bâton, que l'on baise ensuite. On tourne sept fois autour de la Kabah, en ayant le sanctuaire à sa gauche ; on visite certains points auxquels sont attachés des souvenirs du patriarche Abraham ; puis on va se loger.

L'approche de la fête des sacrifices est annoncée le 7 de dou'l-hiddjeh. Le 8, les pèlerins se rendent à la

création », indiquant par là, à la fois le terme de sa mission et le début d'une ère nouvelle [1]. Puis il parla de Dieu, il résuma tout son enseignement, il conjura les hommes de rester

vallée de Mina. Le 9, ils vont à la montagne d'Arafat où Abraham reçut l'ordre d'immoler Isaac Le 10, ils reviennent à Mina ; ils passent devant un lieu où ils jettent chacun sept pierres, en mémoire de celles qu'Abraham lança contre le démon qui lui conseillait de ne pas immoler Isaac. Puis ils sacrifient leurs bêtes dans Mina, moutons, bœufs ou chameaux Après le sacrifice ils se font raser la tête. Ils reviennent ensuite à la Mecque où ils répètent les mêmes cérémonies qu'au jour de leur arrivée. Ils boivent de l'eau de Zemzem ; et ils s'en vont après le quatrième jour de la fête, pour ne pas perdre, par un séjour trop prolongé, la dévotion et le respect des lieux saints.

Tout musulman doit faire le pèlerinage au moins une fois dans sa vie. Ceux qui l'ont fait reçoivent le titre de *Hadji*, pèlerin. Les femmes doivent y être accompagnées. Les souverains musulmans faisaient autrefois le pèlerinage en personne. Haroun Al-Rachid le fit huit fois ; les sultans, maintenant, ne le font plus que par des représentants.

[1] Ces paroles du Coran faisaient aussi allusion à une réforme du calendrier que Mahomet avait accomplie, en abolissant la coutume des Arabes de la Mecque d'intercaler des mois supplémentaires, pour mettre l'année lunaire d'accord avec l'année solaire. On sait en effet

attachés à la croyance au Dieu unique et à la parole de son prophète. Il leur recommanda d'être fidèles à la prière et de vivre les uns avec les autres comme des frères. Et il leur fit ses adieux. Il était arrivé, disait-il, au terme de sa vie, et il ne ferait plus d'autre pèlerinage avec eux. Il disait cela d'une voix très forte et ceux qui l'entendaient étaient émus. « Mais voici ce que je vous laisse, ajouta-t-il : je vous laisse des versets clairs et positifs, le Coran révélé d'en

que l'année musulmane est réglée sur le cours de la lune et qu'elle est plus courte que notre année réglée sur le cours du soleil. Cette intercalation pouvait donc être utile, et il ne paraît pas que cette réforme de Mahomet ait été fort heureuse.

Il existait chez les Arabes avant Mahomet une espèce de trêve de Dieu ; je veux dire qu'ils ne se battaient pas pendant certains mois qu'on appelait les mois sacrés. Le prophète consacra cette coutume. Les mois sacrés dans l'islam furent au nombre de quatre ainsi disposés : vingt jours de dou'l-kadeh, dou'l-hiddjeh, moharrem, safar et dix jours de rébi premier ; c'est-à-dire que les quatre mois s'étendaient sur le temps du pèlerinage et sur les mois suivants. Cette loi ne put malheureusement pas toujours être maintenue.

L'ère musulmane ou ère de l'hégire fut fixée 17 ans après l'hégire, sous le khalifat d'Omar.

haut ; » et, à la fin, comme s'il cherchait encore en sa mémoire quelque révélation oubliée : « O hommes ! demanda-t-il, ai-je bien accompli toute ma mission ? » et toute la foule répondit : « Oui tu l'as accomplie ! »

En effet l'islam était alors achevé. Les dogmes avaient été élaborés à la Mecque, les lois et les rites l'avaient été dans les dix années de lutte écoulées depuis l'hégire. L'Arabie était conquise. La ville sainte avait été donnée à l'islam. La religion du prophète était descendue de la spéculation dans la pratique ; des milliers d'hommes l'observaient ; des traditions et des exemples en expliquaient les lois. Une union profonde s'était établie entre les membres de la communauté musulmane. Leurs âmes s'étaient élevées. Le sentiment d'une force nouvelle née en eux avait grandi leurs cœurs, fortifié leur foi et suscité dans leurs esprits des ambitions naguère inconnues. Chacun de ces hommes qui autrefois enfermait ses aspirations dans les limites étroites de la vie de clans et consumait son activité dans le cadre restreint du désert, appartenait maintenant à une société plus vaste

que le clan et portait en lui une force dont l'action devait fatalement éclater bien au-delà des limites du désert. Chacun d'eux était auparavant le chevalier perdu de quelque obscure tribu, l'inutile croyant d une idole inconnue ; il était maintenant le soldat d'un grand peuple et l'apôtre d'une grande foi. Vraiment ces hommes à qui Mahomet adressait ses adieux sur les pentes de l'Arafat, avaient reçu de lui d'admirables dons et de sublimes révélations : le don d'une foi plus haute et d'une patrie plus large, la révélation de leur vertu comme croyants et de leur force comme nation. Et lorsque le prophète leur demandait : « Ai-je accompli toute ma mission ? » il était bien juste qu'ils répondissent : « Oui, tu l'as accomplie ! »

Le Prophète rentra à Médine et employa tous ses efforts à la préparation de la guerre contre l'empire grec. Au moyen des aumônes légales et volontaires, il organisa une armée et il en confia le commandement à un jeune homme de dix-huit ans, dont le père avait été tué dans un petit combat aux frontières de Syrie. La maladie le saisit tandis qu'il vaquait à ces prépara-

tifs. Se sentant atteint sans espoir de guérir, il accepta la mort avec simplicité. Il demanda à ses femmes la permission de passer le temps de sa maladie dans l'appartement d'Ayéchah, puis il chargea Abou Bekr de présider la prière à sa place. Il fut malade plusieurs semaines, pendant lesquelles on tint la foule à l'écart. Un jour, il se rendit à la mosquée voisine de l'appartement d'Ayéchah, où Abou Bekr faisait la prière avec les hommes. Il ordonna à Abou Bekr de rester sur la chaire, et lui-même, pâle, affaibli, le front enveloppé d'un bandeau, il s'assit sur le sol. Il parla. « La mort, dit-il, est une nécessité à laquelle nul ne peut se soustraire ; mais il viendra après la mort un jour de jugement et de réparation, dans lequel il n'y aura de faveur pour personne. Que si j'ai commis une injustice envers quelqu'un, il réclame contre moi maintenant, et je lui rendrai justice. Que si je dois quelque chose à quelqu'un, il redemande ce qui lui est dû ; que si j'ai frappé quelqu'un, il me frappe. »

Un homme éleva la voix et dit « : Tu m'as frappé de ton fouet dans telle marche, dans telle expé-

dition ; je veux te rendre un coup pour ce coup ». La foule fut émue de pitié. Mais l'homme prit un fouet, et, étant venu tout près du prophète, il se pencha sur sa poitrine et l'embrassa en fondant en larmes. Le prophète ne pouvant plus se soutenir assis, rentra dans l'appartement. Sa fièvre ayant ensuite augmenté il dicta les dispositions que l'on devrait prendre pour son ensevelissement. Le 13 de rébi au matin, il parut aller mieux ; il fit quelques pas jusqu'à la porte de la mosquée, mais n'y rentra point. Il revint dans sa chambre et s'assit auprès d'Ayéchah. Elle lui attira la tête sur son sein ; il sembla s'y endormir. Lorsqu'il fut resté quelque temps ainsi, — c'était avant l'heure de midi, — il fit un mouvement ; la sueur coula de son front ; il ouvrit la bouche, jeta un soupir et rendit l'âme.

IV

Mahomet avait fondé une théocratie. En s'étendant sur la surface du globe, son œuvre allait croître selon les deux sens qui sont inclus dans ce mot de théocratie : selon le sens temporel et selon le sens religieux. Il nous faut maintenant indiquer les principales phases de ce double développement.

Au point de vue temporel, Mahomet avait été chef absolu, souverain autocrate. Il était le prophète, le révélateur, le fondateur ; nul n'eût pu lui disputer la prééminence. Cependant il ne se regardait point comme étant un homme d'une autre essence ni d'une antre caste que le reste des Musulmans. Le sentiment d'égalité et de fraternité qu'il avait introduit entre les membres de la communauté musulmane s'appliquait

même au prophète. Au reste c'était là encore un sentiment d'origine judaïque. Jamais aux yeux des Juifs les rois et les prophètes n'ont été des hommes possédant sur leurs concitoyens une supériorité intrinsèque ; ils n'ont été que des chargés de pouvoir ou des chargés de mission. Les Juifs n'ont pas déifié leurs rois ni canonisé leurs prophètes. Ils n'ont point élevé de temple à Moïse ni d'autel à Ezéchiel.

La communauté musulmane était donc organisée comme une république régie par un seul chef. C'était ce que l'on pourrait appeler, d'après le sens étymologique des mots, une république monarchique. Ce n'était pas une république où le peuple se gouverne lui-même, ce que l'on nomme une république démocratique. Le monarque de cette république avait été pour la première fois élu par Dieu lui-même. L'élu de Dieu étant mort, qui serait-il à l'avenir ? Sans doute si Mahomet eût désigné son successeur, son choix, sans toutefois obliger le peuple, aurait du moins déterminé son acceptation. Mais Mahomet, malgré les intrigues, n'avait désigné personne, et n'avait même indiqué aucun

mode d'élection. Il avait seulement demandé que l'on laissât la présidence de la communauté à un Koréïchite. Il est probable, si l'on en croit certaines traditions, que dans sa pensée intime, Mahomet avait voulu remettre au sort des armes le soin de désigner son successeur. Il aurait admis ainsi la guerre civile comme un moyen légitime de fonder un gouvernement.

Cette pensée en effet se répandit dans l'islam. Elle commença à y agir au moment où le prophète venait de rendre le dernier soupir. Son corps n'étant pas encore lavé, tandis que la foule pénétrait pour le voir dans l'appartement d'Ayéchah, des groupes de musulmans qui n'étaient point Koréïchites se réunissaient sous le portique de la maison des Bénou Saadah, et tentaient d'élire l'un d'eux Sad fils d'Obadah. Abou Bekr, le père d'Ayéchah et le beau-père du prophète, fut appelé par les femmes pour ensevelir le corps ; mais, laissant à d'autres ce soin, il se hâta de se rendre parmi les Musulmans assemblés. Ali, le cousin germain et le gendre du prophète, resta auprès du mort. Il y eut grand tumulte dans la maison où se faisait l'élection ;

on fut sur le point d'en venir aux mains. A la fin, la candidature de Sad fut écartée et l'on proclama Abou Bekr. Lorsqu'Ali étant sorti de la chambre du prophète, vit occupée par Abou Bekr la place à laquelle il pensait lui-même avoir droit, comme le plus proche parent de Mahomet, il en eut un grand dépit. Il adressa à Abou Bekr de vives récriminations, auxquelles celui-ci se contenta de répondre : « Ce que tu dis est juste ; mais j'ai accepté le pouvoir pour détourner la guerre civile. »

Il est donc évident que la naissance, aux yeux des Musulmans, constituait bien un droit, mais non un droit absolu ni parfaitement réglé, et que ce droit était primé par celui qui naissait de l'élection.

Abou Bekr prit le titre de Khalife, c'est-à-dire successeur du prophète de Dieu. Il ne régna qu'un an et désigna lui-même par écrit son successeur. Ce fut Omar. Le droit né de cette désignation fut considéré comme réel ; mais le choix dut encore être soumis à la ratification de la communauté. Lorsque le khalife Omar fut frappé par ses assassins, il imagina un quatrième

moyen de transmission du pouvoir. Il nomma uu conseil de six électeurs qui devraient parmi eux choisir son successeur ; il leur imposa un règlement contenant cette clause ingénieuse bien qu'un peu barbare, que, après l'élection, les membres de ce conseil composant la majorité égorgeraient les membres de la minorité. Mais cet article ne fut pas appliqué. L'un des six offrit de renoncer à son droit d'éligibilité à condition que les cinq autres renonceraient à leur droit d'électeurs. Sa proposition ayant été acceptée, il désigna seul le khalife, qui fut Otman. Otman fut à son tour assassiné et après lui commença entre les partisans d'Ali et ceux de Moawiah, une lutte dont nous reparlerons dans la seconde partie de cette étude, au terme de laquelle Moawiah resté vainqueur fonda la dysnastie des Omeyades.

Pendant ce temps, l'empire musulman était devenu immense. Des révoltes qui s'étaient produites en Arabie à la mort du prophète avaient été comprimées [1]. Puis les armées musulmanes

[1] Il se leva au moment de la mort de Mahomet plusieurs faux prophètes qui séduisirent les Arabes et parti-

s'étaient lancées sur l'empire grec et avaient chassé Héraclius de la Syrie, s'étaient jetées sur la Perse et avaient détruit l'empire des Chosroës, s'étaient répandues sur l'Egypte et en avaient fait une province arabe. Ce prodigieux mouvement de conquêtes qui paraissait être la réalisation des paroles du prophète, qui, tel qu'un signe de Dieu, entretenait dans les âmes la foi et l'enthousiasme, qui satisfaisait en même temps le prosélytisme religieux des masses musulmanes et leurs ambitions guerrières, tout ce grand mouvement allait se continuer encore jusqu'au moment où l'immense marée musulmane, comme à bout d'élan, allait, à plusieurs siècles, d'intervalles se heurter aux grandes forces

culièrement les nomades, en leur proposant des doctrines licencieuses et en les invitant à ne plus payer l'aumône légale. Beaucoup de tribus furent sur le point à ce moment d'abandonner l'islam. Les lieutenants d'Abou Bekr les soumirent. Il s'éleva aussi une prophétesse du nom de Sadjah qui avait habité dans la tribu chrétienne de Taglib ; elle épousa Mosaïlimah, l'un de ces faux prophètes, après l'avoir vaincu dans la discussion ; elle resta trois jours avec lui, puis retourna chez les hommes de Taglib. On dit qu'elle mourut dans l'islam. Mosaïlimah fut vaincu et tué par les Musulmans.

chrétiennes, aux Francs de Charles Martel, aux Hongrois de Jean Huniade, aux Albanais de Scanderbeg, aux galères de Lépante, qui marqueraient enfin son terme et le moment de son reflux.

Il n'était plus possible que la main d'un seul homme régît ce colossal empire. L'insuffisante organisation qu'il tenait de son fondateur, les germes de discorde qui avaient été semés en lui dès l'origine, la diversité de génie et de tendances des multiples races dont il était formé, son immensité même hors de toute proportion avec la puissance administrative dont il disposait, toutes ces causes devaient tôt ou tard amener sa désagrégation. Les trois premiers Khalifes avaient été à peu près universellement reconnus. La doctrine musulmane leur adjoignit Ali, bien que son règne n'ait été qu'une longue guerre civile, à cause de l'importance de son rôle dans les premières années de l'islam, et elle donna à la période où régnèrent ces quatre Khalifes le nom de Khalifat parfait. Elle admit ensuite, s'autorisant d'une parole prêtée par la tradition au prophéte lui-même, qu'il n'y aurait plus après ce

temps que violence et usurpation ; mais elle reconnut néanmoins à plusieurs de ces pouvoirs fondés sur la force, une véritable légitimité. L'orthodoxie considéra comme étant les continuateurs des premiers Khalifes et les présidents légitimes de toute la communauté musulmane, les Omeyades puis les Abbassides qui leur succédèrent après un siècle, et enfin les Ottomans. Chacune de ces dynasties arriva au pouvoir par la violence, et non par l'élection du peuple ; mais elles s'entourèrent d'un grand prestige aux yeux des foules en se rendant maîtresses des villes saintes de Médine et de la Mecque et de toute la terre du Hedjaz. En définitive, la transmission des droits et de la qualité de Khalife s'est faite dans le cours de l'histoire musulmane, par la voie des armes, et la doctrine de l'islam s'est fixée à ce qui paraît avoir été la pensée de son prophète, à savoir que, en matière politique, la force fonde la légitimité.

V

Au point de vue religieux, l'islamisme se développa en trois sens : il parfit sa législation, il raisonna son dogme, il adopta une mystique.

La théocratie qu'était l'islam ne se scinda jamais au point que le pouvoir religieux y devînt distinct du pouvoir civil, ni la législation, indépendante du dogme. L'islam n'eut point un chef religieux à côté de son chef politique, il n'eut point de pape, il n'eut point de sacerdoce, point d'église enseignante et infaillible, point d'assemblée pour fixer sa doctrine, point de synode ni de concile. L'islam n'eut que son Coran. Mais un livre seul, c'est peu de chose. On peut en discuter le texte, on peut l'interpréter diversement. Quelle fut donc l'islam la garantie du livre ; quel fut le criterium de l'orthodoxie?

La manière dont l'islamisme assura l'intégrité

de son livre fut simple. A la mort de Mahomet le Coran n'existait qu'à l'état fragmentaire. On en avait des chapitres écrits sur des tablettes, des feuilles de palmier ou des pierres ; il y avait aussi certains musulmans que l'on appelait les porteurs du Coran : C'étaient ceux qui savaient par cœur d'assez longs morceaux de la prédication mahométane. Peu de temps après la mort du prophète, sous le Khalifat d'Abou Bekr, il périt dans une bataille beaucoup de ces porteurs de la révélation, et Omar, craignant qu'elle ne se perdît tout-à-fait, conseilla au Khalife d'en faire rassembler les fragments. On chargea de ce soin un jeune homme du nom de Yézid, fils de Tabit, qui avait été secrétaire du prophète. Sa rédaction, assez imparfaite, ne fut pas imposée comme officielle. D'autres fragments rédigés ou gardés de mémoire n'étaient pas conformes à la recension de Zéïd. Il y eut des contestations sur ces textes, et ces disputes exégétiques fussent devenues un danger sérieux pour l'islam si le troisième Khalife, Otman, n'y avait mis un terme. Ce Khalife fit réunir les principaux exemplaires du Coran. On en fit une recension, en prenant pour base

l'exemplaire de Zéïd, possédé alors par l'une des veuves du prophète, Hafsah. Ce travail fini, on détruisit tous les exemplaires à l'exception de celui de Hafsah ; mais ce dernier périt aussi quelque temps après à Médine. Le texte recensé sous les ordres d'Otman fut alors déclaré officiel, et l'on en envoya des copies dans toutes les provinces. Le Khalife avait ainsi, de sa propre autorité, tranché tous les problèmes de l'exégèse du Coran, et imposé du saint livre une rédaction déclarée canonique. Malgré l'impopularité qui s'attachait à la personne d'Otman, son œuvre ne souleva point de protestation vive et sa recension fut au bout de peu de temps unanimement acceptée dans l'islam.

Ainsi fut fixé le texte du livre. Quant à son interprétation elle se fonde surtout sur la tradition. La tradition est dans l'histoire et dans la religion musulmane un élément d'une importance considérable. Une multitude d'anecdotes, de paroles, de révélations, qui ne sont pas consignées dans le Coran, furent transmises aux Musulmans par les premiers compagnons du prophète, et elles formèrent la base de tous les commentaires

du livre révélé. Le nombre de ces traditions, il est permis de le penser, s'accrut avec le temps ; il y en eut des milliers bientôt, et tel grand docteur se vanta d'en savoir par cœur plus de dix mille. Mais on n'attacha pas à tous ces récits une égale autorité ; on en fit une sorte de critique qui, pour être moins rigoureuse que la nôtre, n'est pas cependant sans valeur. On les classa d'après la situation de leurs premiers auteurs ou d'après celles des hommes qui les avaient transmises, ou encore selon la sécurité plus ou moins grande qu'offrait leur mode de transmission. On se servait alors des traditions ainsi classées, dans les disputes théologiques ou juridiques, comme d'arguments d'inégale force.

Néanmoins on conçoit comment cette importance donnée à la tradition, en un temps où la critique historique était imparfaite et où la légende était prompte à naître, pouvait favoriser la diffusion d'interprétations divergentes et offrir aux hérésies des ressources inépuisables. En autorisant n'importe quel ambitieux ou n'importe quel rêveur à invoquer à l'appui de ses prétentions ou de son système des traditions

d'une authenticité douteuse, on ouvrait un vaste arsenal où tous les partis et toutes les sectes pourraient venir chercher des armes. Il était donc nécessaire que l'emploi de la tradition qui servait de règle pour l'interprétation du livre, eût lui-même sa règle et son criterium. En dernier ressort on se trouvait ramener à introduire dans l'islam, à côté du livre et à côté de la tradition, une autorité doctrinale.

En pratique on plaça le criterium de l'orthodoxie dans l'autorité des docteurs. Un grand nombre de savants docteurs qui parurent dans les premiers siècles de l'islamisme fixèrent l'interprétation du Coran quant aux points essentiels du dogme et de la législation. Ils différèrent entre eux sur les points accessoires et fondèrent des écoles. Ces écoles furent moins en fait des écoles philosophiques ou théologiques que des écoles de casuistique et de jurisprudence. Quatre d'entre elles acquirent dans l'islam une autorité prédominante. Ce furent celles des docteurs Abou Hanifah, Chafii, Malik et Ibn Hanbal qui vécurent dans les trois premiers siècles de l'hégire. On appela les doctrines de ces quatre

écoles, les quatre rites orthodoxes. Il fut admis dès lors que pour être orthodoxe, il fallait penser comme tous les principaux docteurs sur les points fondamentaux du dogme, et suivre l'un de ces quatre grands rites en matière de morale et de droit [1].

[1] Les Musulmans n'impriment pas le Coran. Ils l'écrivent en ne manquant pas d'y noter les voyelles et les tonalités. Depuis l'origine de l'Islam, les Musulmans ont mis tout leur art à calligraphier et à décorer leurs Corans. Nous pouvons en juger à Paris où les galeries de la Bibliothèque nationale conservent une magnifique collection d'anciens corans, qui proviennent pour la plupart de la campagne d'Egypte. En occident on a imprimé le texte du Coran. L'édition dont on se sert généralement est celle de Flügel, revue par Redsbold, Tauchnitz, 1881. Le Coran a été traduit de l'Arabe en latin au XVIe siècle (Bibliander, — Bâle, 1543). Au XVIIe siècle Du Ryer en donna une traduction française (1647). Aujourd'hui, tout le monde peut lire le Coran dans la traduction de Kasimirski (Bibliothèque Charpentier, 1891). Néanmoins une traduction définitive du Coran est encore à faire. Ce serait une œuvre difficile qui exigerait, outre un sens historique et littéraire très fin, une lecture approfondie des commentateurs arabes.

Voici un mot sur les quatre grands jurisconsultes orthodoxes : Abou Hanifah naquit l'an 80 de l'hégire. Il reçut la tradition de plusieurs disciples des compagnons du prophète, fut partisan des droits d'Ali au Khalifat, et

Aujourd'hui encore ces quatre rites se partagent le monde musulman orthodoxe. Sous le rapport législatif l'islam est resté tout à fait théocratique. Sa loi est toujours la loi du Coran ; elle est révélée au même titre que le dogme et la morale. De même que les Hébreux au pied du Sinaï, les Arabes autour de Médine ont reçu les principes de leur législation d'un prophète qui les tenait d'en haut. Ces hommes ont pour juges

mourut l'an 150 ; il fut enterré à Bagdad. — Chafi mourut en Egypte en l'an 204. — Mâlik mourut en 179 sous le règne de Ḥaroun Ar-Rachid ; il fut mis à la question parce qu'on l'avait accusé de ne pas considérer comme valable le serment de fidélité envers les Khalifes Abbassides. — Ibn Hanbal vécut sous le Khalifat de Moutaçem, fut fustigé par ce Khalife pour n'avoir pas voulu admettre le dogme de la création du Coran, mourut en 241, sous le règne de Moutewekkil et fut enterré à Bagdad, au milieu d'un énorme concours de peuple. — Outre ces quatre jurisconsultes, deux autres fondèrent encore des rites regardés comme orthodoxes : mais ces rites ne se répandirent point. C'est Sofian-et-Tauri mort à Bassorah en 161, et Dawoud et-Tayi mort à Koufah en 165. — Les quatre grands rites sont inégalement répandus. Celui d'Abou Hanifah est prédominant et reçu dans l'empire turc ; celui de Mâlik est reçu dans l'Afrique du Nord.

des docteurs et pour législateur Dieu lui même. C'est plus solennel sans doute que d'avoir un parlement.

VI

En même temps que sa législation, les docteurs de l'islam développèrent sa théologie. Dieu avait été surtout pour Mahomet le Dieu des Juifs, le Dieu un et puissant. Mahomet, esprit simpliste, avait sans s'en bien rendre compte, exagéré la puissance de Dieu, par rapport à ses autres attributs; il en était arrivé à lui sacrifier parfois le libre arbitre humain, et il était tombé dans le fatalisme. L'idée de la prédestination avait été surtout empreinte dans ses dernières prédications; et bien que plusieurs versets du Coran fussent opposés à cette idée, les premiers Musulmans, poussés peut-être aux opinions absolues par la violence de la vie guerrière, s'y étaient fortement attachés, et avaient fait du fatalisme presque un dogme de l'islam.

Cet excès de doctrine ne tarda pas, dès qu'un

peu de paix eut donné du loisir à la pensée, à être suivi d'une réaction. Mais il en coûta cher à ceux qui les premiers osèrent, allant à l'encontre de la foi commune, revendiquer les droits de la saine philosophie. Mabad qui, à la fin du premier siècle de l'hégire, affirma le libre arbitre de l'homme, fut attaché à la potence. Abou Merwan de Damas qui suivit sa doctrine, le suivit au gibet. L'école fondée par ces deux hommes se développa dans l'islam sous le nom de secte motazélite [1], et se ramifia en une multitude de

[1] Il existe une étude spéciale sur les Motazélites, par H. Steiner : *Die Mutaziliten oder die Freidenker in Islam*, 1865. On trouvera sur la philosophie arabe quelques bons articles de Munk dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*. Schmoelders a écrit sur le même sujet un livre (*Essai sur les écoles philosophiques chez les Arabes*, 1842), vieilli et qui n'est plus à recommander. Renan a touché dans sa thèse *Averroès et l'Averroïsme* (3e éd. 1867) à beaucoup de points de l'histoire de la philosophie dans le moyen âge musulman, et il a retracé la lutte que la philosophie eut à soutenir contre la théologie, dans l'islam en Orient et en Occident.

Diverses publications ont été faites sur le théologien et le mystique Al-Gazali, auquel nous donnons une très haute importance. L'un de ses traités intitulé *Mounkid* a été traduit par Barbier de Meynard dans le *Journal*

branches; mais par l'effet de ces persécutions et de l'inexpérience philosophique des Arabes, elle se forma d'abord lentement. Ce fut seulement lorsque les Khalifes abbassides, Al-Mamoun le premier, eurent eu la curiosité d'introduire dans le milieu musulman l'étude des sciences et de la philosophie grecque qui s'était continuée parmi les chrétiens, que l'essor fut donné aux doctrines de ces spéculateurs arabes qui proclamaient la liberté de l'homme et réclamaient celle de la pensée. L'esprit arabe, grandi et aiguisé au contact du péripatétisme, agita tous les principaux problèmes touchant aux dogmes essentiels posés par le Coran. Outre ces problèmes il s'en

Asiatique, 7e série, tome IX. Son curieux ouvrage intitulé *Tehâfut al-Falâsifah*, la réfutation des philosophes a été de la part de T. de Boer l'objet d'une analyse soignée (*Die Widersprüche der Philosophie, nach Al-Gazzali*, 1891,) dont nous avons donné un compte-rendu succint dans la *Revue Critique*, 1895. Mais la plus grande œuvre de Gazali, son traité de la *Rénovation des Sciences religieuses* (*Ihya ulum ed-Dîn*, imprimé à Boulak, 1872) devrait être étudiée à fond. Nous lui avons consacré un mémoire, où l'on voit Gazali métaphysicien et mystique, dans le *Congrès scientifique international des catholiques*, Paris, 1891.

éleva un, qui était en quelque sorte une question préjudicielle, celui de l'inspiration du Coran. Le dogme primitif, toujours simpliste, avait affirmé que le Coran était la parole même de Dieu, parole incréée et éternelle comme Dieu. L'école des Motazélites crut plus rationnel de dire que le Coran était l'expression d'une pensée divine éternelle, mais que, en tant que signe sensible de cette pensée, il était créé. L'intelligent Mamoun admit cette opinion et, malgré l'opposition des docteurs, il l'érigea sous son règne en dogme d'état. Deux de ses successeurs, les Khalifes Motaçem et Watik, reprirent les mêmes vues, et ils soumirent les docteurs musulmans à des examens et à des tortures pour imposer ce nouveau dogme. Mais on raconte qu'un vieillard qui subissait une telle épreuve devant Watik, sut toucher le prince et le ramener à l'orthodoxie. L'éternité du Coran redevint aussitôt dogme officiel, et des courriers furent dépêchés dans toutes les provinces pour ordonner aux docteurs de recommencer à croire comme auparavant, sous peine de mort.

L'influence d'Aristote, de Platon et des Néo-

Platoniciens fut bientôt immense dans l'islam. Elle contrebalança et menaça de ruiner l'influence judaïque qui avait présidé à la formation de la nouvelle foi. A partir du temps même de Mamoun et de siècle en siècle, elle suscita des savants et des penseurs assez grands pour que leur nom paraisse avec éclat dans l'histoire générale de la philosophie : Al-Kendi au IIIe siècle de l'hégire, Alfarabi au IVe, Avicenne au commencement du cinquième. Mais la pensée et la méthode de ces hommes jetèrent l'effroi dans les esprits soumis au dogme et respectueux de la tradition. Il est encore difficile de savoir au juste ce que les purs orthodoxes reprochaient à ceux qu'ils appelaient les philosophes, mot qui pour eux n'avaient pas un sens général, mais plutôt la valeur d'un nom de secte. Etait-ce de nourrir des hérésies définies, ou de favoriser toutes les hérésies? Apparemment ils leur reprochaient l'un et l'autre. L'éternité de la matière, par exemple, était l'une des opinions que les philosophes empruntaient à Aristote et qui épouvantaient les consiences religieuses.

Vers la fin du Ve siècle de l'hégire ou de

notre XIe siècle, les ravages que ces néo-grecs avaient produits dans l'islam étaient grands. Ce temps était d'ailleurs troublé et ténébreux. Le monde musulman se désagrégeait. Le Khalifat était sans force, la pratique religieuse elle-même se relâchait ; tout s'ébranlait à la fois : la doctrine, le pouvoir et les mœurs. Plusieurs grands hommes parurent qui sauvèrent l'islam de cette décadence. Dans l'ordre religieux, le plus grand fut le savant et mystique Al-Gazali. Nos scolastiques l'ont confondu parmi les philosophes qu'il ne cessa de combattre, et l'ont cité sous le nom euphonique d'Al-Gazel. Gazali accomplit une œuvre doctrinale et une œuvre mystique. Il restaura par un très grand nombre d'écrits la foi de l'ancien islamisme et il en remit en vigueur l'esprit et les préceptes. Mais, rompu lui-même aux méthodes du péripatétisme, il combattit les philosophes sur leur propre terrain ; il fit servir la métaphysique et la logique des grecs à la démonstration méthodique de l'orthodoxie musulmane. Il réalisa dans l'islam une œuvre comparable à celle que saint Thomas d'Aquin accomplit dans l'Eglise : il y porta la scolastique à son

apogée. Or, si l'on veut établir le rapport des temps, l'on constate qu'Albert-le-Grand, le maître de saint Thomas d'Aquin, naquit près d'un siècle après la mort d'Al-Gazali.

Après ce grand homme, la philosophie indépendante dans l'Orient Musulman demeura écrasée. Elle continua à fleurir dans l'Occident, en Espagne et au Maroc, et elle y eut son plus bel épanouissement avec le célèbre Averroës. Mais là encore la théologie se déclara contre elle. Les princes Almohades, hérétiques au reste, livrèrent au feu tous les écrits d'Averroës, et ne laissèrent plus subsister après lui d'école philosophique. Les Juifs seuls conservèrent ses ouvrages sous le couvert de leur écriture et les transmirent à l'Occident. La philosophie grecque expulsée de l'islam, traversa le judaïsme et se réfugia dans la chrétienté.

VII

En dernier lieu, l'islam adopta une mystique. L'islamisme, dernière venue des grandes religions, n'avait pas à inventer l'ascétisme. Il pouvait le voir pratiqué autour de son berceau par des Chrétiens et peut-être par des Juifs. Le monachisme ne répugnait pas à son génie, puisqu'il avait existé dans le judaïsme dont l'islam s'inspirait. Les Chrétiens eux-mêmes semblaient reconnaître l'origine judaïque de la vie monastique lorsque, par exemple, ils attribuaient la fondation d'un de leurs plus grands ordres, celui du Carmel au prophète juif Elie [1]. Mahomet

[1] Philon, dans son traité *de La Vie Contemplative* parle d'une association d'ascètes qui vivaient en Egypte sous le nom de Thérapeutes et qui étaient très probablement des Juifs. Les premiers pères du désert peuvent

d'ailleurs connaissait les moines et il les estimait. Il semble donc que l'islamisme aurait pu, en suivant son propre génie et en s'inspirant au besoin du judaïsme ou du christianisme, inau-

bien avoir été leurs imitateurs. Les Esséniens aussi constituaient dans le judaïsme une secte très portée à l'ascétisme et à la vie contemplative. Les écoles dans lesquelles on a dit que se formaient autrefois les prophètes juifs ne devaient guère être autre chose non plus que des sociétés de méditatifs et d'ascètes. Cependant il reste certain, comme nous le disons, que l'islam n'a pas su user ou se contenter de l'ascétisme judaïque, et que, en matière mystique, il n'a guère emprunté au judaïsme que des traditions, des fables, et des croyances populaires.

Les ordres religieux de l'islam ont été étudiés principalement par deux officiers français, MM. Rinn (*Marabouts et Khouan, étude sur l'islam en Algérie*, 1884) et Le Chatelier (*Les Confréries Musulmanes du Hedjaz*, 1887). Quel que soit le mérite très grand de ces deux œuvres, la matiére qui y est traitée est si délicate et si changeante, qu'elles devraient sans doute être refaites ou tout au moins remises au point. Ce mouvement des ordres religieux dans l'islam serait très important à connaître et devrait être suivi ; mais les documents à ce sujet sont difficiles à se procurer. — Le lecteur trouvera de curieux détails sur l'ordre des Meslévis ou derviches tourneurs dans un récent ouvrage de M. Cl. Huart, *Konia, la ville des derviches tourneurs*, 1897.

gurer chez lui la vie monacale et se donner ensuite une mystique.

Peut-être en effet l'islam commença-t-il cette œuvre. Nous en trouvons des traces au moins dans la légende. Nous savons par exemple, que la plupart des ordres religieux de l'islam se donnent pour protecteur un personnage mythique nommé el-Khidr qui est quelquefois identifié avec le prophète Elie. C'est un personnage étrange, un génie doux et bienfaisant, qui se montre aux voyageurs égarés dans le désert ou aux navigateurs perdus sur les flots ; il apparaît dans la verdure parmi les fleurs, dans des effluves de parfum ; c'est un vieillard, un cheïkh, le cheïkh des odeurs suaves. Quand il marche dans le désert, le sable aride se couvre sous ses pas d'une herbe verdoyante et les rochers enfantent des roses. Des marins ont dit l'avoir vu paraître au-dessus de la mer sortant du bouillonnement des vagues. Il avait une robe de soie verte, une longue barbe blanche et il se tenait couché sur les flots. Il parla à ces marins et fit souffler un vent qui les poussa vers des plages fortunées. Au siècle dernier encore, un pieux musulman du

Maroc fonda une congrégation religieuse d'après le commandement exprès de ce personnage, qui lui était apparu, raconta-t-il, assis sous un jujubier.

Cependant l'islamisme demeura incapable d'organiser chez lui le monachisme et de constituer seul sa mystique ; il dut, pour ce double but, s'adresser à la Perse. Je reparlerai dans la seconde partie du livre, de cette théorie mystique que la Perse transmit à l'islam. Elle est très éloignée de l'esprit de l'orthodoxie musulmane, et l'on pourrait soutenir que presque tous les grands religieux qui l'ont pratiquée dans le mahométisme et que cette religion vénère comme des saints, ont été de véritables hérétiques. Au reste les esprits orthodoxes se sont bien rendu compte des dangers qu'il y avait à introduire dans l'islam l'ascétisme persan. On courait le risque d'altérer la doctrine ; on semblait avouer l'insuffisance de la révélation coranique ; on admettait une conception de la sainteté bien différente de celle qui résultait de la vie du prophète et de ses compagnons ; on se laissait enfin conduire à autoriser le culte des saints. Le dogme musulman ensei-

gnait qu'aucun homme ne pouvait égaler en sainteté Mahomet et les quatre premiers khalifes. Or il était à craindre que si l'on mettait en regard de ces hautes mais rudes figures de l'islamisme primitif, des figures d'hommes enfoncés dans la vie ascétique, éloignés du tumulte du monde, voués aux œuvres pies, favorisés des dons de la contemplation et des miracles, le peuple ne perdît un peu de la vénération qu'il devait aux fondateurs de l'islamisme et ne donnât la préférence aux mystiques sur les conquérants. Il était à craindre aussi qu'il ne continuât à vénérer, morts, ceux qu'il s'était accoutumé à regarder vivants comme des amis de Dieu et des dispensateurs de ses bienfaits, et qu'il ne rendît aux saints un culte aussi contraire à l'esprit de l'islam qu'à l'esprit du judaïsme. Tel fut pourtant le besoin des âmes musulmanes de posséder une doctrine et des guides de la vie intérieure, que l'orthodoxie dut y satisfaire. Elle se laissa imposer une mystique et elle toléra des saints.

Dès le quatrième siècle de l'hégire, l'islamisme comptait une pléiade de saints et de

saintes dont le culte était en grande faveur parmi le peuple. Ç'avaient été principalement des ascètes isolés, des hommes menant la vie érémitique, ou des femmes exerçant la miséricorde envers les malades et les pauvres.

Mais c'est surtout vers le sixième siècle de l'hégire, soit à partir du douzième de notre ère, que l'on vit dans l'islam fleurir les grands ordres. Ce vaste mouvement mystique qui se prolongea jusqu'à nous, donna encore naissance à une foule de saints, et leurs tombeaux sont aujourd'hui vénérés dans les diverses contrées où règne l'islamisme. Les moindres de ces saints ont de petites tombes adossées aux murs des mosquées, dressées au bord des routes. Ce sont des oratoires aux fenêtres grillées ; ce sont des auges de pierre remplies de terre où, sous la pluie et la rosée, pousse du gazon. La nuit une lampe, attachée à un poteau, veille la sainte relique. Ces saints, comme les nôtres, ont leurs spécialités. L'un est meilleur pour les maux de dents, un autre pour les maux de ventre, celui-ci pour les plaideurs, celui-là pour les voyageurs. Les fidèles qui les ont priés et ont obtenu d'eux

quelques grâces, attachent autour de leurs tombes des ex-voto : une inscription dorée, un bouquet de fleurs, un petit ruban de couleur que le vent fait gaiment flotter sur les barreaux qui protègent la tombe ou sur les buissons qui l'ombragent, puis qui peu à peu se fane, noircit et se lacère sous les atteintes des pluies et du soleil.

Les plus grands saints ont des turbeh, des grandes chapelles dont les dômes dominent les terrasses des villes ou apparaissent sur les collines, surmontant les ogives des portes, dans l'encadrement des lauriers, des figuiers et des térébinthes. Ce sont là des lieux aimés où les hommes, dont les âmes ont autant de désirs que leurs vêtements ont de couleurs, viennent se reposer un instant, dans le cours des siècles, en de longues processions qui ne sont jamais closes. Aux jours glorieux des fêtes, les turbeh s'emplissent de foule plus compacte, les attouchements des doigts et les baisers des lèvres se multiplient sur les reliques ; les offrandes affluent aux mains des gardiens, et les ex-voto viennent témoigner que les peuples aiment à

croire et qu'ils se repentent rarement d'avoir su espérer. La foule étant partie, le silence se rétablit dans la demeure du mort. Le catafalque couvert de riches tentures, repose sur les tapis épais, sous les plis des étendards de soie. La lumière pénétrant sous la coupole à travers les vitraux peints des fenêtres étroites, tombe douce et égale sur le cercueil, fait vibrer les velours et luire les satins, rehausse les ors, dessine les ciselures des brûle-parfums où fume l'encens, colore les nacres des pupitres et les miniatures des Corans, remonte vers les voûtes en s'accrochant aux hautes boiseries et va s'amasser sur les fonds blancs ou bleus des murs d'émail sur lesquels courent les lettres enlacées et rampent les tiges chargées de fleurs. Le plus souvent, le mort n'est pas seul. Quelques disciples et imitateurs de ses vertus sont couchés près de lui dans des sarcophages plus bas. Ces saints personnages reposent ensemble dans cette paix, attendant le jugement ; et on les croirait engourdis de bien-être, en ce salon où plus rien ne s'entend que les baies de l'encens qui crépitent, les pas sourds des gardiens

qui marchent sur les tapis dans l'enveloppement des manteaux longs et le murmure rythmé de leurs voix qui récitent le saint Coran.

Il y eut dans l'islamisme des confréries d'hommes et de femmes, des cloîtres pour les femmes, des monastères pour les hommes. Mais en général il faut considérer les ordres musulmans comme étant moins semblables à nos ordres catholiques qu'à nos tiers-ordres. Les obligations n'y sont pas aussi strictes et n'étreignent pas l'existence d'une manière aussi étroite que dans nos familles religieuses. Certaines prières, certains rites, des assemblées périodiques et une méthode spirituelle, c'est là tout ce qui constitue la règle de ces confréries. Les membres chargés de ces obligations peuvent s'en acquitter en menant la vie commune, sans résider dans les monastères qu'habitent les chefs de l'ordre. Le nombre des religieux peut ainsi s'accroître indéfiniment, et ces confréries forment des sociétés intimement mêlées au monde, mais pourtant secrètes et bien disciplinées. De là vient leur puissance.

Il s'est fondé de très grands ordres dans les

différentes parties du monde musulman, chez les Africains, chez les Turcs, chez les Arabes, chez les Persans et les Indiens. Chacun de ces ordres a rendu de grands services à la défense et à la propagation de l'islam ; mais chacun aussi est tombé, au point de vue politique, doctrinal ou mystique, dans des excès variés avec les tendances de ces diverses races.

L'un de ceux dont l'inspiration est le plus pure est celui des Kadria. Il fut fondé au commencement du XIIe siècle, un demi-siècle après le temps de Gazali, par Abd-el-Kader el-Djilani, l'un des plus grands saints de l'islam. El-Djilani se distingua dans son enfance par sa franchise, dans son âge mûr par son extrême charité. Comme il était tout jeune, ayant été arrêté par des brigands sur la route de la Mecque, il fut relâché par le chef de la troupe qui lui dit : « Va-t-en, nous voyons bien que tu n'as rien ». Mais l'enfant avait sur lui dix écus. Il les tendit au voleur en disant : « Si, j'ai quelque chose, je vous le donne, parce que ma mère m'a enseigné qu'il ne fallait jamais mentir ». Le brigand qui avait du cœur fut touché, et il remit à l'enfant cinquante

pièces d'or. Celui-ci aussitôt les distribua en aumônes aux pauvres de sa caravane. El-Djilani tint ce que promettaient de si heureux débuts. Sa vie se consuma dans l'exercice de la prière et de la charité. Il acquit une réputation immense, fit une multitude de miracles, vit affluer autour de lui une foule de visiteurs dont il répandait les dons en aumônes, fut entouré de la vénération du peuple et de l'amour des pauvres. Sidi el-Djilani est de tous les musulmans celui qui aima le mieux Jésus. Son âme ouverte à la pitié comprit que en dehors de la révélation un peu sèche de l'islam, une autre révélation plus tendre était descendue plus près de la souffrance humaine. Il eut un peu l'intelligence de cette puissance d'amour qui émane du christianisme et qui est, aux yeux des foules qui ne raisonnent pas mais qui sentent et qui souffrent, le signe éternellement clair de sa divinité. Aujourd'hui Sidi el-Djilani a dans l'islam des milliers de mosquées et de chapelles ; de tous les points du monde musulman on vient fléchir le genou sous les sept coupoles dorées qui entourent son tombeau ; partout, du Maroc à la Perse, les pauvres

connaissent son nom, et quand ils demandent l'aumône, c'est en l'invoquant et en répétant le geste des mains qu'il faisait dans la prière. Cette voix des pauvres, c'est un hommage indirect à la charité du Christ qui s'est, en sa personne, réflétée dans l'islam.

Les excès dans lesquels sont tombés la plupart des saints et des ordres musulmans prouvent ensemble la faiblesse de leur doctrine mystique ou l'insuffisance des ressources dont ils disposaient pour la vie intérieure. Beaucoup de ces grands chefs d'ordre inclinèrent vers le panthéisme, et Djilani lui-même ne paraît pas avoir été exempt de cette erreur. De grands mystiques musulmans de l'Inde se rapprochèrent du brahmanisme au point d'être après leur mort vénérés également par les musulmans et par les Hindous. C'est ce qui arriva à Pir Kobéïr mort au xve siècle au royaume d'Aoude. Brahmes et derviches voulaient avoir son corps, ceux-là pour le brûler, ceux-ci pour l'enterrer. Afin de clore la dispute, le cadavre, dit-on, disparut. Le fondateur de l'ordre des Madrya voit aussi sa fête célébrée à la fois par les Musulmans et par les Brahmanes. Bedaoui

qui convertit une pécheresse devint après sa mort l'objet d'un culte superstitieux analogue à celui d'Astarté. Par contre l'on doit rappeler que plus d'une fois dans la Syrie du moyen âge, les fêtes chrétiennes de la Vierge ont attiré les Musulmans.

La plupart de ces mystiques se sont laissés entraîner aussi dans une recherche systématique des divers états d'extase. Seherourdi, fameux mystique persan, arriva dans cette voie à des excès pareils à ceux des Brahmes. Khelouati, en Egypte, poussa l'austérité à ses limites extrêmes, préconisa la vie solitaire, dont le mérite est contesté par d'autres chefs d'ordres. Il donna les règles de la vie intérieure ; il enseigna aux âmes à passer par sept états qui paraissent bien n'être que différentes phases d'hystérie. Le mystique qui suit sa méthode voit, à la suite des prières et des macérations, la vérité se manifester à lui sous la forme d'arbres ou d'animaux bizarres, puis sous la figure de son supérieur. S'il ne meurt pas de ces premières visions, il en a une série d'autres dans lesquelles il voit des lumières, des milliers de lumières, lumières ternes, puis rouges, puis blanches, puis bleues, et il

parvient enfin au septième état où il voit les lumières cachées qui éclairent les attributs de Dieu. C'est l'état de la béatitude. Il n'appartient alors plus à ce monde, et les choses terrestres disparaissent pour lui.

Beaucoup de mystiques enfin tombèrent dans le fanatisme. Pour parvenir au bien-être extatique ils employèrent des moyens horribles ; ils eurent des convulsions pour obtenir la paix de l'âme. L'ordre fameux des Aïssaouah fut fondé au XVIe siècle. Cet ordre imitant d'autres confréries plus anciennes, forme des fanatiques qui mangent des pierres, du verre pilé, des serpents venimeux, des charbons embrasés. Ils se jettent sur des dards, se percent de pieux, se cognent aux murs, se roulent sur des brasiers. Ces Aïssaouah fanatiques pareils aux fakirs, ont trouvé dans ces exercices, outre le moyen de s'assurer des demeures célestes, celui de gagner leur pain ici bas. Ils vont dans les maisons au chevet des malades, et se chargent de leurs souffrances ; ils se montrent aux voyageurs et ils voyagent pour se montrer.

Non moins célèbres, les Réfayah hurlent cent

et cent fois la prière de leur ordre, rejetant le corps en avant et en arrière, aspirant avec fureur le nom de Dieu ; la sueur leur ruisselle du front ; les heurts du corps engourdissent leur esprit ; une fatigue hystérique s'empare de leur être ; ils tombent. Des cheïkhs les frappent avec les masses, les percent avec les fers qui ornent leur sanctuaire. Engourdis, ils s'étendent sur le sol, l un contre l'autre, et leur cheïkh marchent sur leur corps. De pieux fidèles, des garçons, des fillettes, assistent avec dévotion à cet affreux spectacle. Quelques-uns parfois se lèvent et vont se coucher sur les nattes, croyant que Dieu donne ses grâces à ceux que le cheïkh foule aux pieds.

Mieux valent les ordres plus doux où les suavités de l'extase sont demandées à la mélopée musicale et au rythme de la danse. Sur les parquets des salles au haut desquelles se déroulent, dans le fond des tribunes, les phrases toujours recommençantes des luts et des citares, vous voyez danser les mystiques, tournant toujours, les bras étendus, les mains refoulant l'air. Leurs têtes s'inclinent sur leurs épaules. Leurs longues robes vertes ou blanches s'entrouvrent

UNIV. OF CALIFORNIA

et s'élargissent en cônes ; et leurs pieds nus sans se lasser répètent le pas d'une valse indéfinie. Tandis qu'ils tournent, enfin l'extase s'empare d'eux, et leurs fronts alourdis rêvent de joies édéniques. C'est un joli symbole de félicité éternelle que ces êtres semblant ailés, qui dansent sans fin au son des lyres.

Nous sommes déjà parvenu très loin de notre point de départ, et il faut que nous nous arrêtions ici pour formuler quelques conclusions, avant d'entrer plus pleinement dans ce qui doit être le sujet de notre seconde partie. L Islam, né du génie sémitique, nous apparait dès maintenant comme ayant eu une destinée plus vaste que son génie. En politique, en législation, en philosophie, en mystique, nous l'avons vu toujours sollicité par des besoins auxquels il ne pouvait répondre, et en lutte contre l'introduction des facteurs étrangers par lesquels il y eût satisfait. Devenu maître d'un immense empire, il ne sut pas poser les principes essentiels de son organisation. Prétendant fonder une légis-

UNIVERSITY OF MICHIGAN

lation qui fût universelle, il la lia si étroitement à son dogme qu'il ne peut presque plus la modifier sans se détruire. Il se laissa séduire quelque temps par les spéculations de la philosophie grecque ; puis effrayé des dégâts qu'elles causaient en lui, il imposa silence à la pensée. Enfin il reconnut la nécessité de répondre aux aspirations mystiques des âmes ; mais la mystique qu'il leur offrit était étrangère et contraire à son propre esprit.

Le fondateur du mahométisme, né dans une race dont la civilisation était inférieure à celle de la plupart des nations voisines, paraît grand par rapport à sa race ; mais si l'on compare sa pensée et son œuvre aux institutions existant alors dans les autres états, on les juge presque barbares. Son défaut principal, comme celui de l'islam, fut de laisser en toutes choses trop d'empire à la force. Il la prit, au lieu de principes moraux, pour fondement de la légitimité ; il s'en servit, au lieu de motifs rationnels, pour établir la vérité ; la religion qu'il apporta au monde manqua d'amour et de tendresse. L'islam, semblable à la terre où il a pris naissance, a la

simplicité du désert et Dieu y est brillant comme le soleil ; c'est un lieu plein de majesté qui commande la foi et imposc l'adoration ; mais on peut se plaindre qu'il y manque des fontaines, au milieu des roches et des sables secs.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

LA RÉACTION ARYENNE

Et il ne réussit pas à s'emparer de cette Gloire qui appartient aux peuples Aryens nés et à naître et au saint Zarathustra.

ZEND-AVESTA ; *Zamyad Yasht*, VIII, 64.

Et maintenant elles vont dans le chemin de longue révolution jusqu'à ce qu'elles atteignent dans leur cercle l'instant du bon Renouveau.

ZEND AVESTA ; *Farvardin Yasht*, XVI, 58.

DEUXIÈME PARTIE

LA RÉACTION ARYENNE

Les origines aryennes de l'idée Mahdiste. — Ali et le Chiisme. — Les Ismaëliens. — Les Druzes. — Le soufisme et l'idée madhiste orthodoxe. — Le Babisme.

I

La Perse fut prise par les Musulmans dix ans après la mort de Mahomet sous le second Khalife Omar. Sad, le principal vainqueur des Perses, entra dans Médaïn, capitale des Chosroès, dont le palais superbe était compté parmi les Merveilles du monde. Le dernier prince de la dynastie vaincue, Yezdedjerd, fils de Chehriar, s'en alla mourir, dénué de tout, dans la ville de Merw où l'archevêque chrétien lui fit l'aumône d'un tombeau. L'empire des Perses Sassanides qui

s'écroulait ainsi après quatre siècles de durée, avait été une monarchie puissante et glorieuse dont les armées avaient tenu en échec celles des Byzantins[1]. La race persane appartenait à la grande famille des races Aryennes qui comprend

[1] La dynastie persane des Chosroës a été fondée en l'an 226 de J.-C. par Ardéchir qui mit fin à l'anarchie qui régnait alors en Perse et refit l'unité de l'empire. Ardéchir restaura la religion de Zoroastre. Il fit aussi restaurer le livre saint de cette religion, l'Avesta, c'est-à-dire qu'il en fit rétablir par conjecture et coordonner les fragments ; l'ancien Avesta avait été détruit lors de l'invasion d'Alexandre le Grand.

Les Chosroës furent souvent en guerre avec l'empire romain puis avec l'empire byzantin. Au temps même de la prédication de Mahomet un général de Chosroës, Eberwiz, assiégea Constantinople qui fut sauvée par Héraclius. C'est à l'occasion de cette guerre que Mahomet fit une prophétie relatée dans le Coran et digne par son caractère amphibologique d'être comparée aux oracles antiques ; elle porte ces mots : « les Grecs ont été vaincus, mais ensuite ils vaincront,» qui, étant données les règles de la conjugaison et de la vocalisation arabe, peuvent aussi être lus : « Les Grecs ont vaincu, mais ensuite ils seront vaincus. »

Une assez grande anarchie régna dans l'empire perse à la fin de la vie de Mahomet. Le dernier des Chosroës, Yezdedjerd III, monta sur le trône en 632 et régna vingt ans. L'histoire des Perses demanderait une bibliogra-

les Indiens, les Persans, les Grecs, les Latins et nous-mêmes. La religion que les Persans avaient pratiquée pendant toute la durée de l'empire Sassanide, avait été le magisme ou religion de Zoroastre.

La religion de Zoroastre, appartient à cette vaste classe de systèmes philosophiques ou religieux, tels que le gnosticisme, le dualisme, le brahmanisme, dans lesquels la production du monde est attribuée non à un Dieu unique et personnel, mais à plusieurs principes éternels, et où la divinité est reliée à l'humanité par une série de substances où d'êtres intermédiaires. Autant Dieu est distinct du monde, autant il est volontaire, puissant et personnel dans le judaïsme et dans l'islamisme, autant, au contraire, dans ces systèmes indiens, persans et grecs, il est impuissant, vague, inconsistant et multiple.

phie spéciale ; citons seulement le *Zend-Avesta* traduit par J. Darmesteter (*Annales du Musée Guimet*, 3 vol. 1892-93), et des extraits du célèbre historien arabe Tabari traduits par Nöldeke : *Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sasaniden, aus der arabischen Chronik des Tabari*, 1879.

Dans la religion de Zoroastre, Dieu se divise en deux principes opposés, Ormuzd, le bon, Ahriman, le mauvais, et en d'autres divinités secondaires auxquelles viennent se joindre les troupes innombrables des génies. A la fin des temps Ahriman doit être vaincu, et les êtres devront rentrer sous la domination universelle d'Ormuzd, le principe bon.

Dans le gnosticisme, la divinité tombe d'émanation en émanation, jusqu'aux âmes humaines encloses dans la matière ; puis les âmes, avec l'aide de la Raison divine incarnée en un Messie, se dégagent de la matière impure et remontent de degré en degré vers la divinité.

Dans le brahmanisme, l'âme venant de la divinité inconnaissable descend jusqu'à ce monde le long d'une chaîne de principes. Elle y subit des transmigrations qui la plongent dans l'Océan mobile des existences, et au terme desquelles, s'étant purifiée enfin, elle se soustrait à l'illusion des choses passagères et rentre dans l'essence immuable de Dieu.

Ces vastes spéculations de la pensée aryenne étaient en opposition frappante avec l'intuition

simpliste de la pensée mahométane et juive. Dès le le moment où la conquête eut introduit en Perse l'élément arabe, cette opposition se manifesta. La Perse accepta l'islam en apparence ; mais elle garda au fond son propre esprit ; la lutte entre son génie aryen et le génie sémitique des Arabes commença. Dans ce long combat l'islamisme ne fut pas toujours vainqueur; la pureté de sa doctrine s'altéra ; son unité fut scindée par les schismes, et de puissantes hérésies naquirent autour de lui.

Mahomet, en se considérant comme un prophète supérieur à Moïse et à Jésus, envoyé pour compléter leurs deux révélations, avait implicitement admis qu'aucun autre prophète ne paraîtrait plus après lui, qu'il était lui même le dernier et le plus grand des prophètes, le sceau de la révélation. C'est l'opinion qui fut reçue dans l'islamisme orthodoxe. Mahomet y fut même quelquefois pris pour celui que Jésus le Messie avait annoncé sous le nom de Paraclet. C'était le Consolateur qui devait venir pour éclairer toutes choses. Par lui, la religion était rendue parfaite et l'ère des révélations était close.

Mais la période de conquêtes et de guerre civiles qui s'ouvrit avec l'hégire, ne parut sans doute pas à quelques esprits celle de la vérité complète et du bonheur parfait, et fort peu de temps après l'hégire on vit s'introduire dans l'islam l'idée qu'un autre prophète paraîtrait encore pour ouvrir enfin la période millénaire pendant laquelle l'homme serait bon et le monde heureux. Ce prophète sauveur fut appelé le *Mahdi*, c'est-à-dire le dirigé ou celui que Dieu dirige. La croyance au Mahdi était fournie par la Perse. Elle n'était qu'une variante de cette croyance des Perses à un prophète fils de Zoroastre qui devait apparaître à la fin des temps pour assurer la victoire du bien sur le mal, d'Ormuzd sur Ahriman. Tel fut le fondement théologique de la secte des Chiites ou chismatiques musulmans dont nous allons maintenant étudier les origines politiques.

II

Ali, le gendre de Mahomet, le quatrième Khalife, l'auteur involontaire du schisme musulman, fut un homme malheureux. Héroïque dans le combat et fort au physique comme Samson, il fut timide dans le conseil et faible dans le gouvernement; possédant les plus grands droits au Khalifat, il fut trois fois écarté du pouvoir, et il n'y arriva que pour déchaîner la guerre civile et mourir assassiné ; croyant très pieux et très humble, attaché plus qu'aucun autre à la doctrine du prophète, il fut cause du plus grand schisme qui désola l'islam, et son nom servit de signe de ralliement à toutes les hérésies.

Ali fils de l'oncle de Mahomet Abou Talib, naquit à la Mecque dans l'enceinte de la Kabah[1].

[1] Il va sans dire que l'histoire d'Ali peut être étudiée

Très jeune il subit l'influence de Mahomet et embrassa l'islam. Il émigra à Médine avec le prophète, et deux ans après l'hégire il épousa sa

dans tous les historiens arabes qui ont traité des origines de l'islam. Les plus grands de ces historiens sont assez impartiaux ; ils donnent à Ali une physionomie à peu près constante ; cette identité d'appréciation est très remarquable, si on la compare à la diversité des traitements que la mémoire de ce personnage a subi de la part des théologiens, les uns l'anathématisant, les autres l'exaltant sans mesure. Je ne sache pas qu'il existe, à l'état isolé, de vie d'Ali qui doive être signalée. L'histoire des débuts du Chiisme a été traitée par les Orientalistes qui ont écrit sur le Khalifat, par exemple par Weil, *Geschichte der Chalifen*, 3 vol. 1846-51, et par Muir, *The Caliphate, its rise, decline and fall*, 2eme éd. 1892. Le Cte de Gobineau a consacré une étude spéciale au Chiisme dans son bel ouvrage : *Religions et Philosophies dans l'Asie centrale*, 2eme éd. 1866. — Les Chiites ont eux-mêmes exposé leur foi dans différents livres, entre autres dans le *Akâïd ech-Chiat*, les préceptes du chiisme, imprimé à Téhéran, et dans le *Hakk el-yakin*, la vérité certaine, imprimé à Ispahan.

Quelques personnes trouveront peut-être que nous avons donné une bien grande extension au sens du mot *gnostique*. Nous ne pouvons discuter ici ce qu'il faut entendre exactement par ce mot. Mais nous croyons qu'il existe dans les philosophies et religions de l'orient un ensemble de systèmes qui, ayant beaucoup de carac-

fille Fatimah. Il eut d'elle deux enfants, dont les noms sont célèbres dans l'histoire de l'islam, Haçan et Hoçeïn.

Ali se battit en héros à côté du prophète. Il fit d'extraordinaires exploits. A Bedr, âgé de vingt ans, il fendait en deux d'un coup de sabre les cavaliers Koréïchites; à Ohod, armé de l'épée du Prophète, Dou'l-Fakar, il tranchait les casques et trouait les cuirasses; à l'attaque des châteaux juifs de Khaïbar, il ébranlait de sa main une énorme porte de fer et l'agitait au-dessus de sa tête en guise de bouclier. Le Prophète l'aimait et lui témoignait beaucoup de confiance. Un jour même il avait dit en désignant Ali : « quiconque m'a pour maître l'a lui aussi pour maître. »

Cependant, dès l'instant de la mort de Mahomet, la faiblesse politique de cet honnête homme et de ce héros se manifesta. Mahomet ne laissait point d'autre enfant que sa fille Fatimah, la femme d'Ali. Ali, d'ailleurs, était cousin germain de Mahomet. Il avait donc à sa succes-

tères communs, constituent une même famille ; si le nom de gnostique ne peut servir à les nommer tous, il resterait à choisir un autre terme.

sion les plus grands droits. Il ne sut point les faire valoir et Abou Bekr, comme nous l'avons dit, l'évinça du pouvoir. Ali ressentit un grand chagrin de la mort du prophète ; c'est lui qui lava son corps, l'ensevelit et le mit au tombeau. Bientôt après, il fut frappé encore d'une plus vive douleur par la perte de Fatimah ; elle ne survécut que quelques semaines à Mahomet son père et mourut âgée d'environ trente ans. Ali qui était poète, exhala sa peine dans ces vers : « L'union de ceux qui s'aiment finit toujours par une brisure ; tout ce qu'atteint la mort est peu de chose. J'ai perdu Fatimah, j'ai perdu Mohammed ; je vois que l'amitié ne peut-être éternelle. »

Ali reconnut les deux premiers khalifes Abou Bekr et Omar ; mais son caractère parut s'assombrir lorsque, une troisième fois, le pouvoir lui fut ôté des mains par l'élection d'Otman. Il fut pourtant fidèle à ce Khalife, et lorsque, dans la dernière partie de ce règne, l'islam commença à être tourmenté par les luttes intestines, il ne voulut pas tenir compte de la facilité qu'il y eût eu pour lui-même à se former un parti et à con-

quérir le pouvoir. Otman devint odieux à beaucoup d'Arabes, jaloux des prérogatives des Koréïchites. Des émeutes eurent lieu à Médine. Les émeutiers furent à la fin assez puissants pour cerner le Khalife dans son propre palais. Quand Ali vit le Khalife en danger, il envoya auprès de lui ses deux fils, Haçan et Hoçeïn, et une troupe de jeunes gens. Deux d'entre eux ayant été tués, les autres se cachèrent. Les émeutiers envahirent le palais et Otman fut immolé. Haçan et Hoçéïn reparurent aux cris poussés par la femme d'Otman ; Ali, arrivant vers le même instant apprit le meurtre et fut consterné ; puis, il se répandit en lamentations et en injures, souffleta Haçan, donna à Hocéïn un coup de pied dans la poitrine, en s'écriant; « Se peut-il que l'émir des croyants ait été tué quand vous défendiez l'entrée de sa demeure ? »

L'anarchie dura six jours à Médine après la mort d'Otman. Puis Ali fut proclamé. La vue des dissensions qui tourmentaient l'islam, peut-être le dépit que lui avait fait éprouver une si longue méconnaissance de ses droits, semblait lui avoir ôté le désir du pouvoir. A peine s'en fut-il saisi

que l'unité de l'islam se rompit. Il voulut changer les gouverneurs de provinces. Moawiah, gouverneur tout puissant de Syrie, refusa de quitter son poste et se révolta. Ayéchah, la veuve du prophète, qu'une ancienne haine animait contre Ali, trouva qu'il n'avait pas assez vengé les meurtriers d'Otman, et s'y fit conduire à la Mecque pour y fomenter la révolte [1].

[1] Voici le petit fait, important dans les traditions de l'islam, qui donna lieu à la brouille entre Ayéchah et Ali. Lors d'une expédition, à laquelle prit part Ayéchah dans la cinquième année de l'hégire, la colonne, vers le soir ayant fait halte, Ayéchah sortit de sa litière pour se promener. Elle dépassa l'armée, puis voyant qu'il était tard, elle voulut revenir ; mais elle s'aperçut à ce moment qu'un collier d'onyx qu'elle portait s'était détaché ; elle resta en arrière pour le rechercher et s'attarda longtemps. Quand elle revint, l'armée était repartie. Les hommes avaient rechargé sa litière, croyant qu'elle s'y trouvait; elle était en ce temps-là très jeune et très légère car elle ne mangeait pas de viande. Elle cria, on ne répondit pas ; elle s'assit sur le chemin, puis tomba endormie. Le chef de l'arrière garde vint à passer la reconnut, la souleva dans ses bras et la prit sur sa selle ; toute confuse, elle fut rendue le lendemain matin au prophète. — Ayéchah fut à cette occasion en butte à certaines calomnies, et Ali, sans prendre parti pour les calomniateurs, la défendit assez mal. Elle lui en voulut toute sa vie.

Le centre des luttes qui suivirent fut le bassin inférieur du Tigre et de l'Euphrate, où beaucoup d'Arabes s'étaient transportés et avaient fondé les deux villes de Koufah et de Bassorah [1]. La guerre

De son côté Fatimah était brouillée avec Abou Bekr. La mésintelligence entre eux avait été amenée par des contestations relatives à l'héritage du prophète. Abou Bekr prétendait faire revenir à la communauté musulmane certaines terre prises sur les Juifs, que Fatimah considérait comme étant la propriété personnelle de son père. Elle mourut sans avoir voulu revoir le Khalife, et ce n'est qu'après sa mort qu'Ali reconnut Abou Bekr.

[1] Je commets dans ce récit, à dessein, une inexactitude : j'emploie, pour plus de simplicité, le mot *Perse*, où je devrais employer le mot *Irak*. Tout le pays arrosé par la moitié inférieure des cours du Tigre et de l'Euphrate et par le Chott el-Arab, s'appelle l'Irak Arabi ou Irak des Arabes ; la vraie Perse est plus à l'est et porte, chez les Arabes, le nom de Irak Adjémi ou Irak des non-Arabes. En réalité c'est de l'Irak Arabi qu'il s'agit dans les guerres du Khalifat d'Ali. Ce pays avait, d'ailleurs été conquis sur les Perses qui y avaient leur capitale, el-Médaïn, non loin de Bagdad, sur le Tigre. Koufah, la capitale d'Ali, était située à quelque distance de la rive droite de l'Euphrate, non loin de l'emplacement de l'ancienne Babylone ; et Bassorah, sur le Chott el-Arab. En somme cette région correspondait à l'ancienne Chaldée. Les Arabes y avaient immigré de bonne heure, vers le IIe siècle de notre

n'était plus alors la même qu'aux premiers temps de l'islam ; ce n'était plus une rencontre de petites tribus, au milieu d'une marche de deux ou trois semaines ; dans l'islam qui avait alors l'étendue de quatre royaumes, la guerre avait pris l'importance de luttes entre nations. Ali, à la tête de plusieurs milliers d'hommes, arriva devant Bassorah. Ses puissants escadrons défilèrent mouvant des forêts de lance, brillant de l'éclat des cuirasses, des glaives, des masses, des arcs portés par les cavaliers sur l'épaule ; chaque corps était précédé d'un chef en vêtement clair qui tenait l'étendard, et les bonnets des soldats couverts d'étoffes de couleurs variées jetaient mille taches entre les lances. L'armée ennemie vint de la Mecque, formée sous l'impulsion d'Ayéchah. L'impétueuse matrone se tenait au milieu, portée sur un chameau dans une litière blindée de cuir et de mailles de fer. Ali, à la vue de ces bataillons tournés contre lui où tant de

ère, pense-t-on. Ils s'y transportèrent en assez grand nombre, ainsi que nous l'avons dit, dès le commencement de l'expansion de l'islam. Ils fondèrent Bassorah et Koufah en l'an 16 ou 17 de l'hégire, après la prise d'el-Médaïn.

chefs avaient été naguère ses amis et ses compagnons d'armes, à la vue de tous ces Arabes de Koréïch, hommes de sa patrie et de sa famille, de cette litière où s'enfermait une femme rendue vénérable par l'affection du prophète, éprouva l'horreur de la guerre et hésita à combattre. Des traits partis du camp d'Ayéchah vinrent tuer deux hommes de l'armée d'Ali. Ali chassa ses scrupules et lança ses escadrons. Comme un de ses fils chargeait mollement, il lui arracha l'étendard des mains, se jeta en avant au milieu des lances et de la grêle des traits et dispersa devant lui les ennemis comme de la poussière. Le combat fut le plus acharné autour du chameau qui portait Ayéchah. Soixante-dix hommes qui se relayèrent pour en tenir la bride, eurent la main coupée. A la fin le chameau tomba ; on déposa à terre la litière criblée de flèches et l'on trouva Ayéchah saine et sauve. Ali vainqueur rentra dans Bassorah et intima à Ayéchah l'ordre de retourner à Médine. Cette bataille est célèbre dans l'histoire sous le nom de journée du Chameau.

Mais cette victoire accumula des haines contre Ali et ne lui donna point la paix. Moawiah, à la

tête de toutes les forces des Musulmans de Syrie, vint camper à Siffin. Ali s'avança à la tête des Musulmans de Perse. L'islam n'était plus seulement contristé par la révolte ; il était déchiré par le schisme. Cette bataille de Siffin eut des proportions gigantesques. Les Syriens étaient 150 mille, les Persans 120 mille. La bataille dura cent dix jours et se composa de quatre-vingt-dix combats. L'héroïque Ali tua de sa main cinq cents hommes en un jour ; mais sa tristesse était grande, et son âme croyante ne se consolait pas de cette guerre qui faisait tant de ravages dans la religion de Dieu. On le voyait charger sur sa mule grise en récitant des vers : « quel jour fuirai-je la mort ? disait-il ; ni le jour où elle doit m'épargner ni celui où elle m'est destinée. Je frappe, mais je ne vois pas Moawiah, l'homme aux yeux bridés, au gros ventre. » Moawiah, en effet, redoutait les coups d'Ali ; celui-ci lui proposa de se battre en combat singulier ; il refusa. C'était en ruse plutôt qu'en courage qu'excellait Moawiah. Voyant qu'enfin la victoire lui échappait, il ordonna à ses soldats de porter en haut de leurs lances des exemplaires

du Coran, tandis que plusieurs crieraient : « Que le livre de Dieu s'élève entre nous ! Qui défendra la Syrie contre les infidèles si l'armée syrienne est détruite ; qui défendra la Perse, si l'armée de Perse est exterminée ? » Ali reconnut la ruse et voulut quand même achever sa victoire : « ils invoquent le Livre de Dieu, dit-il, et ils n'en observent pas les préceptes. » Ses généraux, d'un esprit plus étroit que le sien, craignirent le sacrilège et le menacèrent de mort.

Alors Moawiah proposa de remettre le différend au jugement de deux arbitres. Ali accepta l'offre pour le bien de l'islam. Mais cette mesure qui semblait devoir procurer la paix, ne fit que fortifier le schisme et prolonger la guerre. Dans l'armée d'Ali, de purs théocrates soutinrent que son droit au Khalifat venant de Dieu, ne pouvait pas être l'objet d'un arbitrage, et ils se séparèrent de lui. Ces hommes formèrent une secte qui devint puissante dans l'islam[1]. Les deux arbitres

[1] Les théocrates purs qui ne voulurent pas admettre qu'Ali soumît ses droits à un arbitrage, sont appelés dans l'islam les Kharidjites c'est-à-dire *les sortant*, nom que l'on a traduit assez improprement par hérétique. Leur

représentant le parti d'Ali et celui de Moawiah se réunirent sur un certain point des frontières syriennes. Après une longue discussion, le représentant de Moawiah qui était le fameux Amrou fils d'el-As, le conquérant de l'Egypte, homme dur et sans scrupules, dit au représentant d'Ali : « convenons de déposer ensemble Ali et Moawiah et remettons au peuple le soin d'élire un autre Khalife. » Ils en convinrent et tous deux sortirent de leur tente pour annoncer leur décision au peuple. Amrou supplia le repré-

parti fut nombreux ; ils commirent dans l'Irak beaucoup de cruautés. Ali dut leur livrer bataille ; ils les écrasa à Nehrewan. La Secte renaquit, et elle provoqua jusqu'au quatrième siècle de l'hégire des révoltes que les Khalifes eurent parfois grand peine à vaincre. Extirpée enfin de l'Irak, elle subsista par ses branches en Arabie et en Afrique. Il y eut parmi les Berbères, beaucoup de Kharidjites de la branche des Ibadites, qui luttèrent longtemps et avec avantage contre les Arabes. Il subsiste encore de ces Ibadites en Algérie, dans le Mzab. Ce sont des puritains ; ils voudraient pour tout l'islam un Khalife unique élu par la communauté, comme à l'origine ; mais ils ne croient pas ce désir réalisable actuellement. On dit qu'ils ont grand peur de verser le sang ; ce en quoi ils se distingueraient des anciens Kharidjites. Brünnow a écrit une thèse sur les Kharidjites (*Die Charidschiten*, 1884).

sentant d'Ali de parler le premier ; celui-ci alors ôtant son turban dit : « comme je dépose ce turban de dessus ma tête, ainsi je dépose Ali du Khalifat ». A quoi Amrou, enfilant son anneau à son doigt, répondit : « et moi, comme j'entoure mon doigt de cet anneau, ainsi j'investis Moawiah du Khalifat ». Les partisans d'Ali étaient joués ; ils s'en allèrent forts irrités et le schisme continua. Moawiah rentra en Syrie ; Ali s'établit en Perse ; Amrou détacha l'Egypte d'Ali et la reprit pour Moawiah ; il y eut comme deux Khalifes dans l'islam et le monde musulman fut coupé en deux parts.

Les théocrates purs qui avaient abandonné le parti d'Ali jugèrent qu'une situation aussi contraire à la pensée mahométane ne devait point se prolonger et ils décidèrent d'y mettre fin en assassinant à la fois Ali, Moawiah et Amrou. Plusieurs fanatiques se disputèrent l'honneur d'exécuter ce plan. Trois d'entre eux partirent le même jour pour l'Egypte, la Syrie et la Perse. L'attentat contre Amrou échoua ; Moawiah fut blessé et ne mourut point ; mais Ali qui était à Koufah, au moment où il sortait pour se rendre à la prière du matin, fut frappé d'un coup à la

tête. On dit qu'il avait pressenti sa mort ; comme il se levait pour sortir, des oies s'étant mises à crier, il défendit qu'on les chassât en disant : « laissez-les crier, ce sont les pleureuses de mes funérailles ». Il survécut deux jours. On lui demanda s'il fallait élire à sa place son fils Haçan ; il répondit : « vous en déciderez vous-même. » Il appela Haçan et Hoçein et leur dit : « Gardez la crainte du Dieu unique ; si le monde est injuste envers vous, ne soyez pas injustes envers le monde. Ne vous affligez pas au sujet des biens temporels. Dites la vérité, secourez l'orphelin, assistez l'infirme. Combattez l'oppresseur et aidez l'opprimé ». Ali expira dans la nuit du 21 ramadan de l'an 40 de l'hégire, et il fut inhumé à Koufah ou près de cette ville, en un lieu que l'on ne connaît pas [1].

[1] L'emplacement exact de la sépulture d'Ali est resté ignoré, disons-nous Aussi les Chiites vénèrent-ils surtout celle de Hoçéïn à Kerbelah, ainsi que d'autres sépultures des princes de la famille d'Ali. Le voyageur arabe Ibn Batoutah (*Voyages d'Ibn Batoutah*, texte et traduction par Defrémery et Sanguinetti, 4 vol., t. Ier, 3eme tirage, 1893, page 415) parle de la ville de Mechhed Ali (le lieu du martyr d'Ali), située à quelque distance de

La malheureuse destinée qui avait poursuivie Ali acheva de s'abattre sur la personne de ses deux enfants. Haçan l'aîné, prince incapable, qui passait son temps à se marier et à divorcer, fut appelé au pouvoir, trembla devant Moawiah,

Koufah, où l'on visitait un tombeau que l'on croyait être celui d'Ali : « Nous visitâmes ensuite, dit-il, la porte d'Alhadhrah, où se trouve le tombeau qu'on croit être celui d'Aly.... On entre par la porte d'Alhadhrah dans un grand collège, habité par les étudiants et les soûfis de la secte d'Aly. Tous ceux qui s'y rendent reçoivent, pendant trois jours, du pain, de la viande et des dattes deux fois dans la journée. De ce collège on va à la porte de la chapelle, où se tiennent les chambellans, les chefs et les eunuques. Lorsqu'un visiteur arrive, l'un d'eux, quelquefois même tous, se lèvent et vont à sa rencontre, et cela en raison de son rang. Ils se tiennent avec lui sur le seuil et demandent la permission de l'indroduire, en disant : « Avec votre permission, ô prince des croyants, ce « faible mortel demande à entrer dans le sublime « mausolée, si vous y consentez ; sinon, il s'en « retournera ; et s'il n'est pas digne d'une telle faveur « certes, vous êtes un esprit généreux et tutélaire ». Cela dit, ils lui ordonnent de baiser le seuil, qui est en argent, ainsi que les deux poteaux ou montants de la porte. Il entre ensuite dans la chapelle, dont le pavé est couvert de différentes sortes de tapis de soie, etc. On y voit des lampes d'or et d'argent, tant grandes que petites. Au milieu de la coupole il existe une estrade

abdiqua. Il retourna vivre à Médine et fut empoisonné. Moawiah, devenu, par cette renonciation d'Haçan à ses droits, le maître de tout l'islam, fut reconnu Khalife uuiversel, et fonda la dynastie orthodoxe des Omeyades

carrée couverte en bois sur lequel sont des plaques d'or ciselé, artistement travaillées et fixées avec des clous d'argent. Elles masquent complètement le bois de sorte qu'on n'en découvre aucune portion. La hauteur de l'estrade n'atteint pas la taille d'un homme ordinaire, et sur elle sont trois tombeaux dont l'un est censé être celui d'Adam, l'autre celui de Noé, et le troisième le sépulcre d'Aly. Entre ces tombes se trouvent des bassins d'or et d'argent qui contiennent de l'eau de rose, du musc et différentes sortes de parfums. Le visiteur y plonge la main et s'en oint le visage pour se sanctifier. La coupole a une autre porte dont le seuil est aussi d'argent, et qui a des rideaux de soie de couleur. Elle conduit à une mosquée recouverte de beaux tapis, et dont les murs et le plafond sont tendus de rideaux de soie. Les portes sont au nombre de quatre, dont le seuil est d'argent, et elles sont garnies également de rideaux de soie. Les habitants de cette ville sont tous de la secte d'Aly, et le mausolée que nous avons décrit a opéré des miracles nombreux, lesquels font croire fermement à ces gens qu'il contient le sépulcre d'Aly.

« Un de ces prodiges c'est que dans la nuit du 27 du mois de radjab, laquelle a reçu chez eux le nom de *nuit de la vie*, on amène à ce mausolée tous les perclus des

Hoçéïn, le second fils d'Ali, vécut à la Mecque tout le temps du règne de Moawiah. Moawiah, étant mort, Hocéïn refusa de reconnaître comme Khalife son fils Yézid et se révolta. Les gens de Koufah l'appelèrent et lui promirent de le proclamer ; mais tous les parents et amis d'Hoçéïn le dissuadèrent d'accepter cette offre, en disant : « On sait ce que vaut la parole de ces gens-là ; ils ont été avec Ali ton père et avec Haçan ton frère et ils les ont abandonnés, ils t'abandonneront de même ; » mais Hoçéïn répondit : « Mieux vaut mourir où que ce soit que de continuer à

deux Irâk, du Khorâçân, de la Perside et du pays de Roum. Il s'en rassemble ainsi trente ou quarante à peu près. Après la dernière prière du soir, on les place sur le saint tombeau, et les assistants attendent le moment où ces paralytiques vont tous se lever. Les uns prient, les autres chantent les louanges de Dieu ; il y en a qui lisent et il y en a qui contemplent le mausolée. Quand la moitié ou les deux-tiers de la nuit, ou a peu près cela, sont passés, tous ces infirmes se lèvent parfaitement sains et n'ayant plus aucun mal. Ils s'écrient alors : « Il n'y a « point d'autre Dieu qu'Allah, Mohammed est son pro- « phète, et Aly est l'ami de Dieu ».

Ce tombeau est en réalité celui du huitième imam, Ali Riza, empoisonné sous le règne d'Al-Mamoun. Les Persans le visitent encore aujourd'hui.

vivre sans honneur à la Mecque. » Il partit donc avec une petite troupe composée de ses proches et de ses serviteurs, pour aller se faire proclamer à Koufah. En route il apprit que les gens de Koufah avaient déja abandonné son parti et accepté le gouverneur nommé par le Khalife Yézid. Il voulut néanmoins avancer, pour se venger des traîtres ou pour mourir. Un escadron de cavaliers de Koufah, envoyé contre lui l'arrêta. Il recula jusqu'au village de Kerbela, et, se voyant écrasé par le nombre, il lutta désespérément. « Que le Seigneur, s'écria-t il, juge entre ces hommes et nous ; après avoir promis de nous défendre, ils tirent contre nous leurs glaives ! » Hoçéïn succomba, frappé de trente-trois coups de lance et de trente-quatre coups de sabre. Son corps fut foulé aux pieds des chevaux, sa tête envoyée à Yézid. Un grand nombre de proches parents d'Ali reçurent la mort à ses côtés. Tel fut l'ensemble des drames où souffrirent et périrent Ali, Haçan et Hoçéïn et qui constituent, si j'ose ainsi parler, la passion des trois grands martyrs que vénèrent les musulmans Chiites.

Ces drames eurent dans l'islam un long retentissement. L'islamisme orthodoxe avait admis que le droit au Khalifat venait de l'élection ou de la proclamation du Khalife par le peuple et non de la naissance. Après la mort d Ali et de ses deux fils, les hommes qui avaient été leurs partisans affirmèrent avec force l'idée contraire, que le droit de la naissance prime le droit de l'élection, et ils érigèrent cette opinion en dogme. La dynastie régnante fut regardée par eux comme illégitime, et ils crurent que Ali, ses deux fils et leurs descendants étaient, par droit divin, les chefs légitimes, les souverains, les *imams* de la communauté musulmane. Cette doctrine rallia tous ceux qui, pour des motifs quelconques, voulurent s'écarter des dynasties orthodoxes, c'est-à-dire tous les schismatiques ou Chiites de l'islam, et la croyance au droit divin, résidant dans Ali et dans sa race, devint le fondement politique du chiisme.

Mais bientôt aux passions politiques se joignirent les aspirations religieuses. Les vieux systèmes délaissés firent alliance avec les familles vaincues. L'esprit de l'ancienne Perse se répandit

parmi les musulmans partisans des droits d'Ali. Les rêves et les espérances du Zoroastrisme écrasé passèrent dans l'âme des Chiites persécutés, et le génie persan réclama ses droits contre le génie arabe, en même temps que les fils d'Ali réclamèrent les leurs contre les dynasties orthodoxes.

Alors la croyance à un Mahdi ou sauveur futur, que nous avons expliquée, s'unit à la croyance en la légitimité des descendants d'Ali, et de ces deux théories soudées sortit ce dogme que le mahdi attendu serait l'un des princes ou imams de la race d'Ali. Cette opinion achevait de constituer la doctrine essentielle du chiisme.

Le chiisme fut à peu près établi en l'état que je viens de dire vers la fin du premier siècle de l'hégire. Or on voit qu'il y avait dans cette théorie assez étrange un point obscur. On annonçait un mahdi qui devrait paraître dans la lignée légitime des descendants d'Ali ; mais on ne disait pas qui serait ce mahdi, à quels signes on le reconnaîtrait, en quel temps il se manifesterait. Il importait cependant aux Chiites de connaître certaines marques de son avènement, afin qu'ils pussent

croire en lui lorsqu'il viendrait prêcher la religion parfaite, et aussi afin qu'ils pussent savoir jusqu'à quel terme il leur convenait d'ajourner leurs espérances politiques. Les esprits travaillèrent sur cette question. On réunit tout ce que l'on put trouver de traditions prophétiques, de signes astrologiques, de pronostics divers, capables de faire connaître en quel temps une ère de bonheur s'ouvrirait pour le monde. Il y eut dans l'islam un mouvement analogue à celui qui se produisit aux origines du christianisme, alors que tous les esprits, comme s'ils étaient déjà las de l'ère nouvelle qui venait de s'ouvrir, en supputaient la durée, rêvaient de la fin des temps et créaient des apocalypses.

Mais sur ce terrain des sciences prophétiques et occultes, les Chiites, pas plus que d'autres, ne parvinrent à s'entendre. Il n'y eut pas d'accord entre eux sur la manière de reconnaître le mahdi ; et, s'étant désunis sur ce point fondamental de leur doctrine, ils se divisèrent en une multitude de sectes qui s'attachèrent à différents mahdis.

Parmi toutes ces sectes, celle qui prévalut fut la secte qui admit que le droit divin n'était trans-

missible, dans la race d'Ali, qu'à douze princes ou imams seulement et que le dernier de ces imams devait être le mahdi. C'est encore la doctrine admise aujourd'hui. Onze de ces imams parurent ; chacun d'eux tenta quelque effort contre les dynasties orthodoxes et tous, par ordre des Khalifes, périrent empoisonnés. Le douzième naquit à son tour ; et, en l'an 940, se trouvant dans la ville de Sorra-men-Râ, sur le Tigre, et étant encore fort jeune, il disparut. Cette mort mystérieuse d'un jeune homme sur lequel s'étaient amassées de si grandes espérances, qui devait amener au pouvoir les partisans d'Ali, parfaire la religion et conquérir le monde, laissa les Chiites dans un état d'esprit singulier. Ils ne voulurent pas croire à la ruine de leurs ambitions et à l'effondrement de leur système, et ils imaginèrent que le Mahdi n'était pas mort, qu'il était seulement caché dans quelque montagne inconnue et qu'il en ressortirait au jour fixé par Dieu, avec une grande puissance et une grande gloire. Cette idée devint un nouveau dogme des Chiites et elle se perpétua à travers les siècles.

Peut-être des lecteurs trouveront-ils étrange que des hommes raisonnables aient pu ainsi croire qu'un prétendant né trop tôt soit allé s'assoupir dans une caverne, pour y attendre un autre siècle dans lequel il aurait plus de chances de parvenir. Mais il faut considérer que nous traitons ici une matière qui est autant religieuse que politique, et que la foi religieuse a des hardiesses que la foi politique seule n'aurait pas. Il faut remarquer aussi que des croyances tout-à-fait semblables à celles-là existaient dans l'ancienne Perse, et enfin il faut reconnaître que chez nous-mêmes de telles croyances ont eu cours. L'Evangile ne dit-il pas en parlant de Saint-Jean : Le bruit se répandit que ce disciple ne mourrait pas?

— Dans un autre cycle d'idées, le roi Artus, le roi de la Table Ronde. n'est pas mort. Blessé mortellement à la bataille de Salebière, il ordonna au chevalier Giflet de jeter dans la mer sa bonne épée Escalibur ; alors parut sur les flots pâles une nef précédée de belles fées vêtues de robes blanches, qui vint aborder le rivage. Les fées entourèrent le roi mourant, le déposèrent dans la nef, et l'emportèrent dans l'île d'Avallon.

— Frédéric Barberousse, monarque moins légendaire, se noya dans le Cydnus; mais tout le monde ne crut pas à sa mort. Des pâtres dirent l'avoir vu dans une grotte de la montagne de Kaiserslautern. Le vieil empereur, tout armé, dormait accoudé à une table de marbre; sa barbe blanche avait démesurément cru, et des larmes lentes coulaient de ses yeux.

Cependant, comme le sommeil du Mahdi menaçait de durer longtemps, on lui choisit une demeure plus habitable qu'une caverne. On enseigne qu'il réside dans les villes mythiques de Jabulka et de Jabulsa. Ce sont deux villes situées à l'Orient et à l'Occident du monde, qui ne sont pas éclairées par la lumière du soleil ni par celle de la lune, mais par une lumière spéciale, chaude et douce ; elles sont très vastes ; elles ont cent portes ; elles abondent en fruits, en trésors, en biens de toutes sortes, et elles ont une population de génies qui vivent dans la pratique des vertus musulmanes. Lorsque, au temps fixé, le mahdi sortira de ces villes mythiques pour apparaître de nouveau dans le monde, semblable au Christ en son second

avènement, il sera précédé par de faux prophètes et par un antéchrist. Il viendra un cavalier monstrueux, de la race de l'usurpateur Moawiah qui paraîtra dans un désert d'Arabie à la tête d'une puissante armée, qui dévastera la région de Bagdad et s'emparera de la Syrie. L'Antéchrist à son tour se lèvera ; sorte de titan ou de dragon déchaîné, il livrera bataille au mahdi, jettera l'épouvante parmi les croyants et, à la fin, sera vaincu et écrasé [1]. Le mahdi, réalisant

[1] Les Chiites admettent le second avènement du Messie. Jésus doit réapparaître un peu avant le Mahdi, et lui préparer les voies.

Il est évident que l'idée madhiste n'est pas sans rapport avec l'idée messianique. Si nous n'avons pas indiqué ce rapport dans le texte de notre étude, c'est en vue d'une plus grande clarté. Nous croyons d'ailleurs que l'idée mahdiste, quels que soient ses rapports avec l'idée messianique, est entrée dans l'islam en venant de la Perse et sous une forme persane; c'est là ce qu'il importait avant tout d'expliquer. Mais il peut être utile d'ajouter ici que l'existence de l'idée messianique chez les Juifs a dû faciliter l'introduction de l'idée mahdiste dans l'islam. Sous le règne d'Otman, au moment où l'opposition contre ce Khalife commençait à se faire jour, un juif du nom d'Abd Allah fils de Sauda, converti à l'islam, prêcha que Mahomet aurait un second avène-

alors le rêve panislamique, se rendra maître de toute la terre de l'Occident à l'Orient.

Les destinées historiques du chiisme furent variables. Le chiisme représentant l'opposition sous les Khalifes Omeyades et Abbassides fut le plus souvent persécuté par les princes de ces deux dynasties. Cependant beaucoup d'esprits d'élite, même dans l'islamisme orthodoxe avaient

ment ; il s'appuyait sur ce texte du Coran : « Celui qui t'a donné le Coran te fera revenir à ton ancien séjour », (XXVIII, 85). C'était appliquer à Mahomet une idée qui généralement se rapportait au Messie, et c'était ouvrir les voies à l'idée mahdiste.

Le premier personnage qui fut pris pour Mahdi fut un fils d'Ali, Mohammed fils de la Hanéfite, né d'une autre mère que Fatimah. Ses partisans le crurent, après sa mort, caché dans la vallée de Radwa près Médine. Le nombre des faux mahdis depuis l'origine de l'islam jusqu'à nos jours fut très nombreux. J. Darmesteter a étudié les manifestations de l'idée mahdiste dans l'histoire, et, le premier, mis en pleine lumière ses origines persanes, dans une conférence faite à la Sorbonne en 1885, intitulée : *Le Mahdi, depuis les origines jusqu'à nos jours*. Voyez aussi sur la théorie de l'imam les *Prolegomènes d'Ibn Khaldoun*, traduits par de Slane, 3 vol. 1862-65.

des sympathies chiites. Le chiisme influencé par l'esprit persan, souffrait davantage les libres et profondes spéculations de la pensée, que l'orthodoxie qui gardait le caractère simpliste de l'esprit sémitique. D'ailleurs la plupart des hommes sincères devaient juger, au fond de leur âme, que la cause d'Ali et de ses descendants était juste. Tant que le choix des Khalifes avait été dévolu au peuple, comme cela avait eu lieu pour les trois premiers Khalifes, les droits qu'Ali tenait de la naissance pouvaient être considérés comme fictifs ; mais du moment où il s'était constitué des dynasties dans lesquelles le pouvoir se transmettait, à peu près régulièrement, par ordre de primogéniture, il devenait évident que le droit de la naissance était un dro t réel. Or selon ce droit, la légitimité reposait dans la famille d'Ali. En somme, dans l'islamisme, l'orthodoxie se trouvait opposée à la légitimité, au contraire de chez nous, qui avons toujours vu l'orthodoxie alliée à la légitimité, au moins jusqu'à ces derniers temps. L'un des plus célèbres Khalifes abbassides, le lettré Al-Mamoun, eut si bien le senti-

ment de cette situation qu'il tenta d'enlever le pouvoir à sa propre famille pour le rendre à la famille d'Ali ; l'opposition l'empêcha de réaliser son dessein.

Les Chiites et les descendants d'Ali témoignèrent dans le cours de l'histoire d'une ténacité rare. Leurs révoltes toujours renouvelées entretinrent l'inquiétude chez les khalifes orthodoxes, et elles furent parfois couronnées de succès. C'est ainsi qu'ils parvinrent à fonder la célèbre dynastie des Fatimides en Egypte, la petite dynastie des Bouyides à Bagdad, et d'autres moins connues, à la Mecque et dans l'Yémen. C'est un prince de la dynastie Bouyide qui institua la grande fête d'Achoura, encore célébrée de nos jours par les Chiites. Cette fête était destinée à commémorer la mort de Hoçeïn le fils d'Ali, massacré à Kerbela. C'était un jour de deuil ; les boutiques étaient fermées et les marchés déserts ; les hommes vêtus de noir se lamentaient dans les rues ; des cortèges de pleureuses y passaient, chantant des vers et faisant entendre de longs gémissements. Le soir les plus fanatiques Chiites marchaient en procession à la

lueur des torches, le front nu, les vêtements en lambeaux, et, entre les hurlements, ils se frappaient du glaive la tête et les épaules pour mêler leur sang à celui du martyr.

Le chiisme fut persécuté avec une grande violence sous les derniers Abbassides. S'il était vrai, comme on l'a dit, que l'islam n'a jamais persécuté les chrétiens, opinion que malheureusement l'histoire ne confirme pas, il faudrait pourtant reconnaître qu'il a persécuté ses propres sectes avec un grand acharnement. Le dernier Khalife abbasside de Bagdad spolia les Chiites, prit leurs biens, ravagea leurs terres, réduisit leurs femmes et leurs enfants en esclavage. Le résultat de cette persécution fut celui qui se produit souvent à la suite de l'oppression des minorités : la secte persécutée appela l'étranger. Il y avait à ce moment-là un envahisseur à la porte de Bagdad ; c'était Houlagou à la tête de ses Mongols. Il se jeta sur la proie qu'on lui offrait, renversa le trône chancelant du dernier Abbasside, et mit son empire à feu et à sang.

De la longue anarchie qui suivit l'invasion

mongole sortirent, au XVIe siècle, deux grands empires : la Turquie Ottomane et la Perse moderne. Shah Ismaïl Erdebely, fondateur de l'empire de Perse, embrassa la doctrine des Chiites. Les Sultans Ottomans, demeurèrent fidèles à celle des Orthodoxes. Une grande guerre politique et religieuse éclata entre les deux puissances. Sultan Sélim vainqueur s'empara de l'Egypte et des villes saintes et fit reconnaître universellement sa dynastie comme la continuatrice des dynasties orthodoxes. La dynastie persane, au contraire, resta attachée au chiisme. Les deux empires se partagèrent l'Orient musulman, et le schisme s'y établit à peu près en l'état où nous le voyons encore aujourd'hui.

Il y a de grands aspects dans cette histoire du chiisme : c'est la lutte de l'instinct profond d'une race contre la doctrine d'une race conquérante ; la lutte d'une pensée libre et large contre une orthodoxie étroite et inflexible ; la lutte d'un droit politique fondé sur des principes moraux contre un pouvoir victorieux fondé sur

la force brute. On ne trouverait peut-être pas dans l'histoire un plus grand exemple du sentiment de la légitimité et de la permanence des espérances d'une famille vaincue que celui qu'offre la famille d'Ali. Cet exemple a d'ailleurs l'avantage d'être orné de toutes les terreurs de la tragédie : Ali assassiné, Haçan empoisonné, Hoçeïn massacré, et dix de leurs descendants, de génération en génération, périssant par le poison, c'est un spectacle qu'aucune autre famille n'offrirait dans l'histoire ; et si le génie dramatique des poètes orientaux qui ont travaillé sur ce thème, avait pu approcher de la puissance du génie grec, il en eut tiré une intensité d'horreur supérieure encore à celle que le théâtre grec a tiré de l'histoire des Atrides. Mais le sentiment de l'espérance toujours vivante parmi les crimes, la conviction que le droit cent fois violé sera enfin reconnu et que la justice cent fois déniée sera un jour enfin rendue, c'est là une beauté propre à la tragédie du chiisme et qui n'existe point dans tout le drame antique. L'idée du Mahdi, quelque fantastique qu'elle puisse paraître, est belle si on la considère

comme un symbole de cette longue espérance ; et le mahdi lui-même, sortant des villes mythiques, semble vivant, si l'on veut voir en lui l'image du succès réparateur qui se lève toujours, au terme des justes luttes fortement soutenues, et des nobles espoirs pendant longtemps gardés.

III

La divergence d'avec l'islamisme orthodoxe et le retour aux anciennes idées persanes s'accentuèrent dans une secte importante et fort curieuse, séparée de bonne heure du chiisme et que l'on appelle la secte des Ismaëliens. Cette sorte, ou du moins une de ses branches, est restée fameuse dans notre propre histoire à cause des relations qu'elle eut avec les croisés ; mais elle y est plutôt désignée par un autre nom que j'aurai l'occasion d'indiquer tout à l'heure. Je dois d'abord parler de sa doctrine [1].

Les Ismaëliens étaient des Chiites qui ne reconnaissaient que sept princes légitimes ou imams

[1] La doctrine et l'histoire des Ismaëliens ont été étudiées d'après les sources arabes et persanes par plusieurs orientalistes. Citons : Rousseau, *Mémoire sur les trois plus fameuses sectes du musulmanisme, les wahabis, les*

descendants d'Ali, au lieu de douze, à savoir, les six premiers imams, qu'admet la généralité des Chiites, et un septième qui devait être l'un des fils du sixième et porter le nom d'Ismaël. Ce septième imam était pour eux le mahdi. Leur doctrine fut achevée à la fin du IXe siècle par un homme du nom d'Abd Allah fils de Maïmoun, personnage fort versé dans la science des philosophies et des religions. Cette doctrine était enseignée aux adhérents, dans une initiation à neuf degrès, par des missionnnaires répandus dans les diverses provinces ; et la secte formait une société secrète admirablement organisée.

Tout d'abord le missionnaire mettait en garde le sujet contre l'interprétation littérale du Coran, lui disant que la religion est chose haute et subtile à quoi peuvent seuls atteindre les esprits doués des lumières de Dieu. Puis il éblouissait son auditeur en lui posant des questions difficiles et d'apparence profonde, et il lui faisait entrevoir sous le texte de l'écriture de merveilleux

nosaïris et les ismaélis, 1818. — Silvestre de Sacy, *Introduction à la religion des Druzes*, 1838. — St. Guyard, *Fragments relatifs à la doctrine des Ismaélis*, 1874.

secrets ; mais avant de les lui révéler, il exigeait de lui un engagement. Lorsque l'auditeur s'était livré par serment à la direction du missionnaire, celui-ci lui présentait l'idée de l'évolution des religions. Les hommes, expliquait-il, ne peuvent parvenir par eux-mêmes à la connaissance de la vérité ; mais Dieu supplée à leur ignorance en leur envoyant des prophètes. Il y a eu six de ces prophètes qui ont fondé des religions de plus en plus parfaites. Le premier est Adam ; les autres sont Noé, Abraham, Moïse, Jésus et Mahomet. Le septième et dernier prophète est encore à venir. C'est le septième imam de la race d'Ali, le Mahdi, celui qu'on appelle le *chef du siècle* ou le *maître de l'heure*. C'est lui qui mettra le sceau à la religion, en substituant à l'interprétation littérale des livres saints, la science du sens intérieur et mystique. On éloignait ensuite l'initié de la pratique de la religion. Toutes les pratiques religieuses, lui disait-on, ne sont que des formes et des signes allégoriques ; elles servent d'ailleurs à entretenir le bon ordre dans les foules ; mais elles ne sauraient être obligatoires pour le savant. C'était là une façon très

moderne de comprendre la religion ; mais ce qui suit est plus étonnant encore. On apprenait à l'initié un peu de philosophie ; on lui faisait connaître les principaux auteurs, Aristote, Platon, les dualistes et d'autres. Puis on lui suggérait que les philosophes étaient en réalité les véritables prophètes, qu'ils étaient les hommes les plus voisins de Dieu par la science, les plus capables d'augmenter dans le monde la connaissance de la vérité, et que les personnages auxquels on donnait d'ordinaire le titre de prophète n'étaient que les ministres des philosophes dont ils avaient réduit les systèmes en religions pour l'usage du vulgaire. Ne croirait-on pas rêver ? Cette doctrine, enseignée dans une société secrète du IXe siècle, qui place les philosophes au-dessus des prophètes et qui considère la science comme la vraie et unique religion, c'est celle même qui, après avoir dominé toute la seconde moitié de notre siècle et procuré la gloire de plusieurs grands penseurs, s'est heurtée récemment à la bruyante opposition des moralistes qui croient que la science, en tant que religion, a fait faillite à ses promesses. Mais il

ne faut pas s'étonner de tels rapprochements. Ces idées ne sont pas nouvelles : elles remontent au moins à la grande fermentation philosophique qui eut lieu autour du premier siècle de notre ère ; les Ismaëliens les ont eux-mêmes reçues ; et si nous les jugeons neuves, c'est que nous nous soucions peu d'approfondir l'histoire de la philosophie, ou que, pour retrouver le charme des surprises, nous avons voulu l'oublier.

L'initié ismaëlien, parvenu à ce point, était rationaliste et impie ; il n'avait plus rien à apprendre, et il pouvait se choisir un système à son gré. Cependant une certaine doctrine dominait dans la secte. C'était une sorte de système gnostique qui subit avec le temps et les personnes diverses variations. Dieu, selon ce système, était hors de l'esprit humain, inconnaissable, ineffable, incapable de créer. Il avait produit par un acte mystérieux deux principes éternels, dont l'un était antérieur à l'autre : la Raison universelle et l'âme universelle ; ces deux principes en avaient produit trois autres : l'espace, le temps et la matière. L'âme universelle descendait dans le monde de la matière en s'y divisant

en une multitude d'âmes individuelles qui sont nos âmes, et la Raison universelle envoyait vers chacune de ces âmes individuelles une effusion qui la pénétrait et lui communiquait l'intelligence. Ces petits fragments de l'âme et de la raison divine, enfoncés dans la matière, devaient s'en dégager apres plusieurs existences. Pour les aider dans cette œuvre de salut, la Raison et l'âme universelle à la fois s'incarnaient de temps en temps en un homme ; grâce à cette incarnation les âmes particulières pouvaient connaître la Raison universelle et finalement se réunir à elle. On le voit donc, l'initiation ismaëlienne qui avait pris le sujet dans l'Islam, l'avait de degré en degré reporté en plein gnosticisme.

La secte des Ismaëliens n'est pas moins curieuse au point de vue politique qu'au point de vue religieux. Comme le chiisme, elle eut pour objectif la destruction du Khalifat abasside de Bagdad et la préparation du règne du Mahdi. Elle n atteignit pas tout à fait ce but ; mais l'effet qu'elle produisit dans l'Islam fut considérable, et son histoire est un très bel exemple

de la puissance que peuvent acquérir les sociétés secrètes, lorsqu'elles possèdent une organisation forte et une discipline stricte, mais aussi, il faut l ajouter, lorsqu'elles ont à leur service l'impiété et le crime.

La secte resta d'abord tout à fait secrète pendant vingt-cinq ans. Elle travailla pendant ce temps à répandre ses missionnaires, d abord du côté de la Perse, puis en Syrie, en Arabie et jusqu'en Afrique. Le fondateur, son fils et son petit-fils, qui furent les trois premiers grands maîtres, vivaient cachés dans un petit bourg de Syrie d'où ils dirigeaient la propagande. Les missionnaires obtenaient de grands succès. Leur méthode graduée et souple, capable d'être adaptée aux esprits les plus divers, d'étonner sans heurter de front les croyances reçues et de séduire en flattant au fond toutes les passions, leur amenait de nombreux adhérents. Ils plaisaient surtout aux Perses, auxquels ils disaient que Dieu avait pris en haine les Arabes parce qu'ils avaient tué Hoçéïn, le fils d'Ali. Ils usaient de certains prestiges qui éblouissaient les esprits simples. Ils avaient organisé la poste aux

pigeons, qui était inconnue de l'administration officielle ; ils avaient des colombiers dans Bagdad même ; cela leur permettait de connaître les nouvelles plusieurs jours avant l'arrivée des courriers, et les gens qui les voyaient si bien informés ne doutaient pas de leurs rapports avec les êtres invisibles.

Un missionnaire en particulier acquit une grande puissance dans la partie de l'Arabie qui avoisine le golfe persique et que l'on appelle le Bahréïn [1] ; — c'est une région connue pour ses

[1] Les Ismaëliens du Bahréïn appartiennent à la branche dite des Karmates ; ce nom vient de celui d'un missionnaire qui s'appelait Hamdan Karmat. C'était un propriétaire des environs de Koufah qui, ayant donné l'hospitalité à un fils d'Abd Allah le grand maître, envoyé pour travailler à la propagande dans cette région, avait été converti par lui. Karmat se fixa dans l'Irak ; il envoya au Bahréïn un de ses lieutenants, Abou Saïd Djennabi, qui conquit cette région. Le chef Karmate qui prit la Mecque et fit trembler Bagdad s'appelle Abou Tahir Soleïman. L'histoire fort curieuse des Karmates du Bahréïn a été étudiée par M. J. de Goeje dans son *Mémoire sur les Carmathes du Bahréïn et les Fatimides*, 1886, complété par un article paru dans le *Journal Asiatique* : *La fin de l'empire des Carmathes du Bahréïn*, 1895.

pêcheries de perles. — Ce missionnaire établit le socialisme parmi ses adhérents au moyen d'un système d'impôt progressif fort ingénieux. Il commença par imposer à ses adhérents une contribution d'une pièce d'argent destinée à être envoyée au grand maître de la secte pour l'aider à préparer l'avènement du mahdi. L'année sui-

Nous extrayons de ce mémoire (page 160) une satire composée contre la doctrine des Karmates par un musulman de l'Yémen, qui montre assez quel genre de séduction savaient exercer ces sectaires :

« Prends, ô ma belle ! ton tambourin et frappe le vivement.

Chante tes chansons et livre toi à la joie !

Le prophète des Bénou Hachim (Mahomet) a disparu ;

En voici un autre des Bénou Yarob.

Chaque prophète a sa loi,

Et voici la loi de ce nouveau prophète :

Il vous apporte la dispense des commandements de la prière,

Il abolit le jeûne et n'est point rigoureux.

« Quand les hommes se disposent à la prière, ne te lève pas avec eux ;

« Mange et bois librement quand ils jeûnent ;

« Ne cherche pas à prendre part à la course d'as-Safâ (au pélerinage)

« Et ne rends point visite au tombeau de Mahomet à Médine.

vante il leur demanda une pièce d'or; il porta ensuite l'impôt à trois pièces d'or; puis il exigea le cinquième du revenu; enfin il ordonna aux gens de la secte de se grouper dans chaque village et de mettre tous leurs biens en commun. Un homme de confiance était envoyé dans le village et recevait tous les biens des Ismaëliens, tous leurs revenus en argent et en nature, les blés que coupaient les hommes, les étoffes que tissaient les femmes, même les salaires que touchaient les petits garçons pour écarter les oiseaux des moissons. En revanche cet homme

« Ne te refuse pas non plus aux fiancés
« Appartenant à ta famille et à tes proches parents ;
« Pourquoi te serait-il permis d'épouser tel ou tel étranger
« Et défendu d'appartenir à ton père ?
« Le rejeton n'est-il pas à celui qui l'a cultivé
« Et qui l'a arrosé dans le temps de la sécheresse ?
« Et bois le vin sans crainte de perdre ta pureté,
« Car, d'après ma doctrine, le vin est permis comme l'eau du ciel ».
O mon Dieu, continue tes faveurs à Mahomet
Et couvre de honte la souris de Yarob !
Interdis lui les jardins de la béatitude,
Car, sans garder de réserve, il prêche ouvertement l'impiété ! »

donnait de quoi vivre aux membres de la communauté et il veillait à ce qu'aucun d'eux n'eût à souffrir sans être secouru, ni de la faim, ni de la nudité, ni d'aucun autre mal. Quand le missionnaire eut laissé quelque temps les choses en cet état, il ordonna, dit-on, à ses adhérents de se rassembler dans chaque groupe, et il acheva d'établir parmi eux une union aussi complète que peut l'imaginer le délire d'un anarchiste.

Après vingt-cinq ans de cette propagande occulte, les Ismaëliens se trouvèrent assez forts pour agir. Ils prirent les armes en Syrie, en Arabie et en Perse, et le pouvoir de Bagdad apprit à la fois leur existence, leur révolte et leur force. Ils conquirent le Bahréïn, ils firent trembler la Mecque, ils prirent des villes en Syrie, ils répandirent l'effroi tout le long du cours inférieur de l'Euphrate et du Tigre et jusque dans Bagdad. Le grand maître Obéïd Allah, petit-fils du fondateur de la secte, alla en Afrique, s'y tailla un royaume et fonda une dynastie fameuse qui peu après conquit l'Egypte. Il disait descendre d'Ali et de Fatimah et sa dynastie s'appela, à cause de cette origine,

dynastie des Fatimides. Il se fit passer lui-même pour le Mahdi. Cette prétention écarta de lui plusieurs chefs de la secte qui ne reconnurent pas en lui les signes, les vertus, la puissance surnaturelle qui devaient résider dans un Mahdi ; néanmoins il continua à diriger de haut tout le mouvement de propagande et toute l'action militaire de la secte.

Les Ismaëliens du Bahréïn, après avoir défait les armées du Khalife et coupé pendant trois ans aux pèlerins de Perse la route de la Mecque, mirent le comble à la désolation des Musulmans en commettant le plus audacieux sacrilège que l'on ait jamais vu dans l'islam. En l'an 928, au moment où les caravanes de pèlerins venaient d'arriver à la Mecque et où commençaient les cérémonies, quinze cents Ismaëliens, fantassins et cavaliers, se présentèrent en armes aux portes de la ville. Une extrême émotion s'empara de la foule. L'émir de la Mecque à la tête de milliers d'hommes, pèlerins et Mecquois, vint supplier les envahisseurs de ne pas porter le meurtre et la guerre sur le territoire sacré, dans des jours voués à la paix. Il leur offrit une

forte rançon, des présents, des trésors, des sommes considérables; les Ismaëliens répondirent en tirant le glaive et en couchant morts à leurs pieds quelques-uns des plus vénérables émirs ; puis ils s'ouvrirent avec le fer une route à travers la foule, et se dirigèrent droit sur la sainte Kabah. L'effroi du peuple fut indescriptible. L'angoisse de la mort, l'horreur du sacrilège saisirent ensemble les âmes ; les pieux fakihs, les derviches affaiblis par l'âge s'accrochaient en gémissant aux tentures qui couvraient la Kabah ; les femmes, affolées, couraient çà et là dans la foule. Les envahisseurs écrasaient ces masses désarmées, jetaient l'un contre l'autre les corps tachés de sang ; ils remplirent de carnage la cour de la Kabah, et ils souillèrent de meurtres les murs mêmes et le sol de l'oratoire sacré. Ils pillèrent tous les trésors du temple, vases, lampes ciselées, mihrabs d'onyx noir, lambris et gouttières d or, tapis et voiles de soie ; ils prirent la pierre noire, encastrée dans le mur. Huit jours durant ils saccagèrent la Mecque ; ils chargèrent sur cent mille bêtes de somme tout cet immense butin ; puis arrêtés

dans les défilés des montagnes, criblés de flèches parties de derrière les rochers, hésitant en leur ignorance des chemins, ils laissèrent mortes beaucoup de bêtes et furent heureux de se sauver. Mais ils gardèrent la pierre et parmi d'autres trésors ils l'emportèrent au Bahréïn dans leur capitale el-Ahsa.

La pierre noire resta 22 ans au Bahréïn ; après ce temps, sur l'ordre de leur grand maître, les Ismaëliens la reportèrent à la Mecque. L'islam ne fut pas aussi troublé qu'on eût pu l'attendre par l'enlèvement de son fétiche. Néanmoins le coup était rude. Les Ismaëliens qui l'avaient porté n'avaient point frappé au hasard. Persuadés que l'heure approchait où il devenait possible de détruire l'ancien islam afin d'y substituer une religion rationnelle, ces hommes vraiment hardis n'en avaient pas trouvé de moyen plus direct, que de saccager la ville sainte, et d'en emporter la pierre noire pour la mettre dans leur Musée.

Les Ismaëliens comptaient que leur triomphe complet aurait lieu en l'an 317 de l hégire ou 929 du Christ ; car, cette année-là, les deux

planètes Jupiter et Saturne devaient se rencontrer dans le signe du Sagittaire, ce qui signifiait l'avènement de la religion blanche, c'est-à-dire de leur religion. Cette année s'étant passée sans amener d'événement décisif, les Ismaëliens perdirent de leur audace et leur fortune décrut.

A l'époque des Croisades il y avait en Syrie une branche importante de la secte ismaëlienne que l'on appelait les Hâchichi, Assacis ou Assassins [1]. Leur nom qui n'est devenu que trop commun dans la langue française, venait de l'habitude qu'ils avaient de se griser de hachich. Le hachich leur donnait des hallucinations et les entretenait dans une sorte de folie sous l'empire de laquelle ils se vouaient facilement à la mort. Le chef de la secte leur commandait alors divers assassinats politiques, après lesquels il était presque certain qu'ils seraient massacrés ou

[1] Parmi les ouvrages occidentaux traitant des Ismaëliens de la branche des Assassins, il faut citer les mémoires de Defrèmery : *Recherches* et *Nouvelles recherches sur les Ismaëliens de Syrie, Journal Asiatique*, 4e série, t. XIII, 5e série, t. II, III, V, VIII et XV, (années 1849 à 60) ; — St. Guyard, *Un grand maître des Assassins au temps de Saladin*, 1877.

livrés aux pires supplices. Le hachich était extrait de la feuille ou de la graine du chanvre indien ; on l'absorbait sous forme de poudres, de pâtes ou de liquides, obtenus par différentes préparations dont on pourrait retrouver le secret.

Ces Ismaëliens résidaient dans des bourgs, dans les montagnes de Syrie, et ils possédaient dans les sites les plus pittoresques et les mieux défendus, d'immenses châteaux, contenant de hautes salles et de vastes cours, avec une multitude de chambres et de réduits et un ensemble compliqué de défenses : tours et machicoulis, chemins de ronde, chemins couverts, herses, fossés et puits, tout le savant système des fortifications médiévales. Ces châteaux élevés sur des rocs escarpés dominaient de grands horizons de montagnes, ou se dressaient au bord de fiévreux marais dans l'ombre des monts noirs vêtus de cèdres. Le chef de la secte habitait le château de Kehf, forteresse élevée au centre du district montagneux de Somac, dans un pays qui n'est, dit la légende, arrosé que par l'eau du ciel et qui produit pourtant en abondance les froments,

les fruits et les fleurs. On appelait cet homme le Vieux de la Montagne ; son vrai nom était Rachid ed-Dîn Sinân. Sinân n'était d'abord qu'un missionnaire de la secte ismaëlienne. Né à Bassorah, il avait grandi dans l'étude ; il s'était nourri des livres des philosophes et des mystiques persans. Le grand maître des Ismaëliens qui résidait alors à Alamout en Perse, l'avait envoyé en Syrie, et Sinân s'était fait remarquer par l'affectation d'une dévotion sombre, et d'une rigoureuse austérité. Il avait des allures bizarres. Lorsqu'il prêchait, il s'asseyait sur un roc et restait lui-même immobile comme un roc. Cette étrangeté frappait ses auditeurs, et l'on en vint, selon la doctrine de la secte, à le considérer comme une incarnation de la raison divine. Sinân, suivant l'esprit de l'initiation ismaëlienne, dégagea ses adhérents de toutes les obligations extérieures de l'islam, du jeûne, de la prière, de l'aumône légale, et il établit entre eux, comme on l'avait fait naguère au Bahréïn, le communisme et une licence sans frein. Il se fortifia ensuite dans les régions montagneuses de Syrie ; il éleva des châteaux ; il en répara d'autres ; de

dieu qu'il était, il devint potentat. Le grand maître de la secte le jugea trop indépendant. Il envoya de Perse des agents pour le tuer. Sinân comprit leur dessin ; il en mit plusieurs à mort, et il s'attacha les autres. Sa réputation grandit ; il se fit redouter des souverains en Orient et jusqu'en Occident. Il était dur, astucieux, grand inventeur de prestiges. Ceux qui l'ont pris pour Dieu ont laissé des récits de ses miracles ; les autres ont dit qu'il exécutait d'étonnantes jongleries. Il répondait aux messages qu'on lui apportait, avant de les avoir lus ; il ordonnait à ses hommes de se tuer en se jetant en bas, du haut des créneaux de son château, et ils s'y jetaient sur le champ. Le comte Henri de Champagne qui visita son successeur fut témoin d'un pareil fait [1] ; il en resta émerveillé ; le Vieux lui dit : « Sire, vos hommes ne feraient pas pour vous autant que les miens font pour moi. — Sire, dit le comte, ce peut bien être. — Sire,

[1] La visite du comte Henri de Champagne au grand maître des Assassins, Sinân II, est racontée par le continuateur de Guillaume de Tyr ; voyez Michaud, *Bibliothèque des Croisades* 1, 372

reprit le Vieux, si vous voulez, tous ceux qui sont là-haut vont aussi se jeter en bas ». — Le bon comte répondit : « Nenni ». Mais il est probable que ces hommes tombaient dans l'eau.

La plupart des meurtres politiques survenus dans cette époque troublée ont eu pour auteurs les émissaires du Vieux de la Montagne. Les princes n'échappaient à leurs poignards qu'en lui payant tribut. L'illustre Saladin, l'adversaire de Richard Cœur-de-Lion, fut deux fois en butte à leurs attaques ; il acheta de Sinân la permission de vivre. Le plus connu de ces meurtres est celui du marquis de Montferrat. Le marquis Conrad de Montferrat, prince de Tyr, prétendant au royaume de Jérusalem contre Guy de Lusignan, avait été l'un des plus rudes adversaires de Saladin. Il avait infligé au prince musulman un sanglant outrage, en massacrant sous ses yeux, devant le camp des croisés, les prisonniers qu'il avait faits sur lui. Saladin chargea Sinân de sa vengeance : il lui promit dix mille pièces d'or pour le meurtre du marquis de Montferrat. Deux émissaires de Sinân se rendirent à Tyr auprès du marquis, embrassèrent le

christianisme, prirent le froc ; ils vécurent en fort bons moines, donnèrent à tous beaucoup d'édification et inspirèrent au marquis la plus tendre affection ; il ne pouvait plus se passer d'eux. Mais un soir, comme il sortait de dîner chez l'évêque, les deux moines se jetèrent sur lui et le poignardèrent. L'un d'eux se sauva dans une église voisine ; par un malheureux hasard, Conrad blessé fut porté dans la même église ; l'assassin le voyant, s'élança de nouveau sur lui et l'acheva. Il fut aussitôt massacré.

Plus d'un demi-siècle après ce fait, en l'an 1250, le roi Saint-Louis, sortant de captivité, débarqua à Saint-Jean-d'Acre. Des ambassadeurs du Vieux de la Montagne, qui était alors un successeur de Sinân, se présentèrent devant le roi. Ils lui demandèrent de payer un tribut à leur maître, comme le faisaient, prétendaient-ils, l'empereur d'Allemagne, le roi de Hongrie, le sultan du Caire, pour que leur maître les laissât vivre, ou bien de les décharger du tribut qu'ils payaient annuellement aux chevaliers de l'Hôpital et du Temple. En effet les Templiers avaient fait essuyer jadis une grave défaite aux

Ismaëliens de Syrie et ceux-ci, depuis lors, leur payaient tribut. Mais le Sire de Joinville, qui raconte cette ambassade [1], dit que les Assassins rendaient hommage au Temple et à l'Hôpital, sachant bien qu'ils n'auraient rien à gagner à tuer les maîtres de ces ordres, parce que « s'ils en tuaient un, on en remettrait tantôt un autre tout aussi bon ». Le roi donna le lendemain une seconde audience aux ambassadeurs. Il laissa parler les maîtres du Temple et de l'Hôpital assis à ses côtés, et ceux-ci leur firent cette fière réponse . « Si ce n'était pour l'honneur du roi, vers lequel vous êtes venus, nous vous aurions fait noyer dans la mer d'Acre, en dépit de votre seigneur ; mais nous vous commandons que vous vous en retourniez auprès de votre seigneur, et que dans une quinzaine vous reveniez ici, apportant de sa part des lettres et des joyaux, dont notre roi se tienne content et apaisé. » Le Vieux de la Montagne obéit à l'ordre du roi de France. Il lui envoya dans la quinzaine « son

[1] Joinville parle de l'ambassade du Vieux de la Montagne à Saint-Louis, aux chapitres LXXXIX et XC de son histoire (édition de Wailly, p. 189).

anneau d'or gravé, de jolis objets d'art en cristal avec des incrustations d'ambre et des vignettes d'or fin, parmi lesquels il y avait un éléphant de cristal moult bien fait et une beste que l'on appelle orafle, c'est à-dire une girafe, également en cristal ».

La puissance des Ismaëliens de Syrie fut détruite, peu de temps après le passage de Saint-Louis, par le sultan d'Egypte Béïbars. Il subsiste encore quelques Ismaëliens dans cette région. Ils font toujours, dit-on, le métier d'assassins [1].

[1] Une branche d'Ismaëliens appelés les Nosaïris est encore nombreuse en Perse. Les Nosaïris ont existé aussi dans le Liban où ils ont été les ennemis des Druzes. Un renégat de cette secte a publié à Beyrouth un traité de sa doctrine : *Kitâb fi Kachfi asrâri ed-diânati en-Nosaïriati*, livre sur la découverte des secrets de la religion nosaïrite. Ce traité a été analysé par E. Salisbury dans le *Journal of the American oriental Society*, 1866.

IV

Il n'est point de phénomène religieux plus singulier que celui qu'offre la religion des Druzes. Cette religion, dérivée de la doctrine des Ismaëliens, a pris pour Dieu, non plus seulement un homme bizarre et criminel comme Sinân, mais l'homme le plus horriblement cruel et le plus étrangement fou qui jamais ait existé. Lorsque, partant du grand soleil de l'islamisme, on parvient, par la série des transformations que nous avons étudiées, jusqu'aux ténèbres du Druzisme, on a l'impression qu'on pénètre dans un milieu qui serait infesté d'influences sataniques.

Le dieu du Druzisme est le Khalife Hakem, sixième Khalife fatimide, descendant d'Obéïd Allah, le troisième grand maître de la secte ismaëlienne et le fondateur de la dynastie

fatimide. En l'an 996, à l'âge de onze ans, Hakem-biamr-illah se trouva, par la mort de son père, en possession d'un magnifique empire comprenant l'Egypte, la Syrie et d'autres provinces et ayant pour capitale la ville nouvelle du Caire [1].

Le jeune prince voulut bientôt être majeur. Après avoir fait périr les ministres qui le tenaient en tutelle, il se rendit maître de ses actes et se mit à régner d'une manière joyeuse. Il ne songea d'abord qu'à entretenir autour de lui une fête perpétuelle. Chaque nuit il se promenait à cheval dans les rues de la ville, suivi d'un gai cortège.

[1] Les bibliothèques européennes possèdent un certain nombre d'écrits des Druzes, notamment la Bibliothèque de Paris (Voyez le catalogue des manuscrits arabes) et celle du Vatican. C'est d'après ces écrits et d'après les ouvrages des historiens arabes que S. de Sacy a composé son magistral *Exposé de la religion des Druzes* (2 vol. 1838). Il convient de citer sur le même sujet : Guys, *Théogonie des Druzes*, traduite de l'Arabe, 1863.

Les historiens orientaux ont été divisés sur le point de savoir si les prétentions des Fatimides touchant leur descendance d'Ali et de Fatimah, étaient justes. Makrizi, le grand historien arabe de l'Egypte, a pensé qu'elle l'étaient. Al-Birouni, le savant auteur de la *Chronologie des nations anciennes* (traduction anglaise par Sachau,

Les maisons s'illuminaient sur son passage ; le Nil coulait sous les lumières, et tous les quartiers s'emplissaient du bruit des chansons et des danses.

Ce régime heureux dura peu de temps. Hakem fut pris de dévotion chiite. Il devint austère et humble, ne voulut plus qu'on lui dit : « notre Maître ». Un homme ayant affirmé qu'il ne connaissait point Ali, il le condamna à mort. Il en fit traîner par la ville un autre qui avait parlé avec trop de respect d'Abou Bekr et d'Omar, puis il le fit décapiter. Il n'y eut pas de délicatesse dont il n'usât envers la mémoire d'Ali, ni d'outrage qu'il n'infligeât à celle d'Ayéchah et des Khalifes orthodoxes. Il défendit sous peine de

1879) l'a nié. S. de Sacy a suivi l'opinion de Makrizi ; M. de Goeje s'est rangé à celle d'Al-Birouni, qui est celle aussi que nous croyons devoir recommander.

Le grand père de Hakem conquit l'Egypte et la Syrie ; c'était Moïzz li Din ellah, le quatrième Khalife Fatimide ; il y fonda le nouveau Caire. Fostat, le vieux Caire avait été fondé par Amrou fils d'el-As, le premier conquérant musulman de l'Egypte. Pendant le cours de son règne, Hakem reçut la soumission de La Mecque. La puissance des Fatimides s'accroissait ainsi à la faveur de l'anarchie qui régnait dans l'islam, pendant le long déclin du Khalifat de Bagdad. Cette puissance dura 270 ans

mort de manger de la roquette, parce que l'usage de cette plante avait été introduit par Ayéchah ; de se nourrir de méloukiah, parce que ce légume était le mets favori Moawiah ; de fabriquer de la bière, parce qu'Ali ne l'aimait pas. Sur les portes des maisons et sur celles des boutiques il fit mettre des inscriptions en or et en couleur, contenant des anathèmes contre les personnages orthodoxes ; et il en plaça de semblables aux portes des mosquées et jusque sur celles des cimetières.

Poussé par le même zèle qui le portait à vexer les orthodoxes, Hakem persécuta les chrétiens et les juifs. A cette époque, les chrétiens tenaient un rang important en Egypte ; beaucoup d'entre eux étaient employés dans les ministères ; quelques-uns avaient des fonctions équivalentes à celles de secrétaire d'Etat. Soutenu en cela par l'opinion de la population musulmane, Hakem déchaîna contre ces chrétiens une persécution violente. Il les obligea à porter dans leurs vêtements une marque distinctive, et il voulut que cette marque fut le bonnet noir, parce que le noir étant la couleur des Abbassides, il

semblait ainsi recouvrir l'infamie d'être fidèle au Christ par celle d'être fidèle aux Khalifes orthodoxes. Il destitua et spolia un grand nombre de chrétiens. Il en fit arrêter dix qui occupaient des fonctions supérieures, et il voulut les obliger à l'apostasie. — L'un de ces dix ministres, nommé Abou Nedjah, subit le martyre avec un courage particulièrement digne d'être rappelé. En vain le Khalife usa envers lui de toutes les séductions, en vain il lui offrit le poste de principal vizir pour le décider à renier sa foi. Abou Nedjah se contenta de demander un jour pour réfléchir ; puis, s'étant rendu auprès des siens, il leur dit : « Je n'hésite point à mourir ; si j'ai demandé un délai, c'est seulement afin de vous faire mes adieux. Ne recherchons point la gloire qui passe au prix de la gloire éternelle. Jésus-Christ qui nous a rassasiés des biens du monde nous appelle maintenant à jouir de ceux du ciel : fortifions donc nos cœurs. » Il retourna ensuite se mettre à la disposition du Khalife. Celui-ci ne pouvant le vaincre, commanda qu'on l'attachât entre deux poteaux et le fit flageller. La chair du martyre vola en lambeaux ; tout son corps ruissela de

sang. Après qu'il eut reçu cinq cents coups, il demanda à boire. Les bourreaux se rendirent auprès de Hakem pour savoir s'il permettait qu'on le désaltérât. Quand ils revinrent, apportant de l'eau, le martyre leur dit : « Je n'ai plus soif. Jésus-Christ, qui est le plus grand roi, est venu à moi et m'a lui-même donné à boire » ; et, à ces mots, il expira.

Vers la douzième année de son règne, Hakem qui était fort jeune encore, — il n'avait pas vingt-cinq ans, — acheva de manifester son caractère étrange, sa piété cruelle et fantasque. Il voulut que la nuit régnât toujours dans son palais, et il n'y vécut plus qu'à la lueur des bougies. Il fit de longues promenades nocturnes dans le Caire, presque sans suite, parlant aux gens du peuple, montant le plus souvent un âne, par humilité. Il établit dans les maisons l'espionnage par les femmes, afin de contenir les mœurs des Egyptiens qu'il trouvait relâchées. Dans la même pensée, il interdit les fêtes qui, chaque année depuis l'antiquité païenne, se célébraient au bord du Nil. Il fit sévir avec recrudescence la persécution commencée contre les Juifs et les

Chrétiens. Au bonnet noir que ces derniers portaient comme signe distinctif, il ajouta une lourde croix de bois d'une coudée de long, qu'il les obligea de suspendre à leur cou sans la jamais quitter, fût-ce dans les bains publics. Au-dessus des églises chrétiennes, il fit bâtir des petites mosquées avec des minarets, d'où l'on chanta l'appel à la prière. Surtout il fit ruiner une quantité d'églises. Depuis le commencement de la persécution, c'est-à-dire depuis l'an 1005 jusqu'en l'an 1014, pendant l'espace de neuf ans, trente mille églises chrétiennes furent par son ordre ruinées et spoliées, en Egypte et en Syrie. Il donna aussi l'ordre de détruire l'église de la Résurrection à Jérusalem ; mais cet ordre ne fut point exécuté.

Contre les musulmans orthodoxes, il dirigea un attentat singulier. Il imagina d'enlever secrètement les corps d'Abou Bekr et d'Omar de leurs sépulcres à Médine. Les affidés chargés d'accomplir le sacrilège s'entendirent avec un chiite dont la maison était contigüe à l'enclos de la sépulture ; cet homme leur permit d'ouvrir dans son mur une brèche par où, la nuit, on

passerait les cercueils. Comme ils étaient occupés à ce travail, un orage éclata. Plusieurs pèlerins se refugièrent dans la maison du chiite. Voyant la brèche, ils l'interrogèrent avec étonnement. Le malheureux, déjà troublé par l'orage, avoua son crime, et les agents de Hakem, saisis aussi de remords, renièrent leur maître et se convertirent.

Sous ce gouvernement détestable, l'Egypte souffrait. Des révoltes éclatèrent et furent réprimées impitoyablement. La faiblesse des crues du Nil pendant deux années consécutives provoqua la famine ; la misère et la peste se répandirent parmi le peuple.

Mais la dévotion de Hakem ne faisait que s'accroître. Il consacra des sommes énormes à embellir les mosquées, à remplir de lampadaires en or et de riches tapis la grande mosquée du Caire. Il affecta des fonds à l'entretien des lecteurs du Coran et aux pauvres. Les vendredis il fit en personne le prône et la prière. En même temps il veillait avec un soin jaloux à l'observation de toutes ses prescriptions. Les tourments et la mort châtiaient les moindres fautes. On

mourait pour avoir mangé du raisin sec, vendu du poisson sans écaille, ou pour s'être attardé le soir aux bains publics. Dans ses promenades nocturnes à travers le Caire, Hakem rendait lui-même une justice expéditive. On trouvait le matin des hommes pendus à leurs portes pour des vols commis la veille ; les corps de plusieurs flottaient sur le Nil, d'autres dans les rues gisaient égorgés. Hakem, véritable Gilles de Rais, tuait de sa main ses pages pour son plaisir.

La surveillance que depuis longtemps il exerçait sur les femmes, fut sanctionnée par une ordonnance d'une sévérité inouïe : il fut défendu aux femmes, sous les peines les plus sévères, de jamais sortir de leurs maisons ; les cordonniers n'eurent plus le droit de leur vendre des chaussures ; et si quelqu'une regardait aux portes ou aux fenêtres de sa maison ou du haut de sa terrasse, elle était passible de mort. Cette loi fut appliquée sept ans.

Un homme à qui le monde permettait de donner un pareil spectacle de folie, devait enfin, par déduction logique, se croire Dieu. C'est la prétention que Hakem émit en l'an 1016 ; mais

ce qui doit nous sembler plus étrange que cette prétention même, c'est qu'il se trouva des docteurs pour la réduire en système et pour faire de cet insensé le pivot d'une théologie. La doctrine de la secte ismaëlienne, à laquelle d'ailleurs appartenait Hakem, rendit possible cette déification. Un missionnaire ismaëlien du nom de Hamzah, fils d'Ahmed, vint de Perse au Caire et se chargea de démontrer à Hakem qu'il était Dieu. On arrivait à ce résultat, sans s'écarter beaucoup de la doctrine ismaëlienne, si l'on supposait que Hakem était une incarnation de la Raison divine. Cette Raison incarnée dans Adam, avait, disait-on, passé dans Ali et d'Ali dans Hakem qui s'en disait le descendant. Probablement la religion nouvelle se présenta tout d'abord sous cette forme ; mais plus tard elle varia et tomba dans des excès par lesquels elle se sépara nettement de la doctrine ismaëlienne.

Tandis que Hamzah élaborait en secret cette croyance, un autre missionnaire ismaëlien, persan aussi ou peut-être turc, du nom de Darazi, tenta prématurément de la rendre

publique. Il écrivit un livre où il l'exposa et il donna à Hakem, en présence même du peuple, des qualificatifs réservés à Dieu seul. Ces hommages charmèrent le Khalife, mais ils indignèrent la foule ; un grand tumulte s'éleva et Darazi faillit être écharpé. Il s'enfuit du Caire et il passa secrètement en Syrie, pour y travailler à l'établissement de la religion nouvelle. Hamzah, demeuré au Caire, y obtint d'assez grands succès ; Darazi en obtint en Syrie. Ces deux missionnaires mettaient en œuvre les moyens de séduction employés dans l'initiation ismaëlienne : ils piquaient la curiosité de l'esprit ; sous prétexte de dévoiler le sens de la loi, ils en abolissaient la pratique ; et feignant de vouloir libérer les âmes, ils ôtaient le frein aux passions et autorisaient toutes les licences. La nouvelle religion, bien qu'elle eût été élaborée surtout par Hamzah, garda le nom de Darazi, d'où vient celui de Druze. Elle eut au reste en Syrie une destinée un peu plus brillante qu'en Egypte. Les Druzes de Syrie habitèrent une région montagneuse qu'occupaient déjà les Chrétiens Maronites. Ils se répandirent aussi autour de

Beyrouth et tout le long des côtes. Ils eurent peu de commerce et peu d'histoire. L'un des principaux faits de leur histoire est le massacre qu'ils firent des Maronites en 1860 et la répression qui le suivit. Cette circonstance où les Maronites trouvèrent un appui dans une nation amie des opprimés et gardienne de l'honneur du nom chrétien, est encore présente aux mémoires françaises.

Hakem donc devint dieu ; mais il n'en devint pas moins fou. Les chrétiens seuls tirèrent de son élévation quelque avantage ; car le sentiment de sa propre divinité le rendit tolérant à l'égard des autres dieux : il se contenta de les mépriser et ne les persécuta plus. Mais sa folie meurtrière continua à sévir sur les hommes. Le nombre de ceux qu'il faisait périr pour des motifs futiles ou qu'il tuait par plaisir s'accroissait sans cesse. Les femmes du Caire souffraient avec impatience leur réclusion. Quelques-unes d'entre elles parvinrent à s'entendre ; elles eurent l'idée de construire un mannequin en forme de femme qu'elles firent dresser dehors sur le chemin de Hakem, avec un placet dans la

main. Hakem, voyant cette femme dans la rue, donnait déjà l'ordre de la frapper, quand il reconnut sa méprise. Il prit le placet et le lut : il n'y trouva que des outrages. Sa colère fut extrême ; il lança ses gens sur le peuple, et il leur livra pendant plusieurs jours la ville où ils commirent d'affreuses violences.

Le châtiment devait fatalement venir expier tant de crimes. Hakem le rencontra enfin. Une nuit, selon son habitude, il sortit à âne, accompagné de deux esclaves ; après s'être promené dans la ville, il s en alla vers la montagne et il ne revint plus. On trouva le lendemain l'âne, les jarrets coupés ; on découvrit les corps des deux esclaves qui avaient été égorgés ; mais on ne vit pas le corps de Hakem.

On doit le deviner, selon la logique commune à tous ces systèmes, les partisans de la divinité de Hakem lui appliquèrent l'idée mahdiste. Ils ne crurent pas à sa mort ; ils pensèrent seulement que le temps de son occultation était arrivé, et ils se mirent à prédire et à attendre son retour. Hakem, selon eux, aura un second avènement à la fin des temps. Mais si étrange que puisse

sembler le désir de voir revenir un pareil monstre, ce n'est pas encore là le sentiment le plus original auquel la disparition de cet homme extraordinaire donna lieu. Beaucoup de chrétiens eurent une autre pensée : ils crurent que Jésus-Christ avait, sur le chemin, foudroyé Hakem, comme autrefois saint Paul, et que le persécuteur, converti soudain, était allé finir ses jours dans un couvent.

La doctrine des Druzes dans l'état où la laissa Hamzah est encore un système gnostique ; mais c'est du gnosticisme mal compris, car au lieu de reléguer la Divinité dans le mystère impénétrable de son essence, Hamzah l'incarne ; Hakem est, selon lui, l'incarnation de Dieu lui-même, et non pas celle de l'un des principes sortis de Dieu, tels que la Raison universelle, comme l'avait probablement été Sinân. Hamzah s'est donné lui-même pour l'incarnation du premier de ces principes, qu'il appelle l'Intelligence ; et c'est sans doute pour se réserver cette haute dignité qu'il a élevé Hakem jusqu'à faire de lui l'incarnation de l'essence même de Dieu. Son système, fort compliqué d'ailleurs, présente une

combinaison de principes éternels analogue à celle que nous avons trouvée dans la doctrine ismaëlienne, mais avec une tendance plus marquée au dualisme, et un plus grand abus des réincarnations et de la métempsycose. Le dualisme s'y manifeste en ce que l'Ame, second principe sorti de Dieu, donne naissance, dans un mouvement d'orgueil et d'admiration d'elle-même, à un principe mauvais qu'on nomme le Rival ; et en ce que tous les autres principes primaires et secondaires, formés après ceux-là, sont imaginés en vue de secourir et de sauver l'Ame dans sa lutte contre le Rival. Les principes, selon la pensée des Ismaëliens, avaient plus immédiatement pour fonction la production et l'organisation du monde. Tous ces principes issus de Dieu, dans le Druzisme, s'incarnent et transmigrent avec une grande facilité. Il n'est guère d'époque où ils n'apparaissent sous les figures de différents hommes, en sorte que tout le monde des abstractions théologiques du Druzisme, loin de demeurer lointain et invisible, est presque constamment représenté sur terre.

Cette doctrine abstruse ne saurait être com-

prise par tous les adeptes du Druzisme ; elle fait encore aujourd'hui l'objet d'un enseignement à plusieurs degrés ; et les initiés seuls en pénètrent les profondeurs.

V

Nous avons dit dans les précédents paragraphes comment la pensée persane tendit à altérer et presque à détruire l'Islam ; il est intéressant de rechercher maintenant dans quelle mesure elle contribua d'autre part à élargir et à compléter son orthodoxie. Nous allons voir sous quelle forme pénétrèrent dans l'islamisme orthodoxe la théorique mystique persane ou même indienne, appelée Soufisme, et, avec elle l'idée mahdiste.

Le Soufisme, auquel nous avons déjà fait allusion en traitant des ordres religieux musulmans, apparut de bonne heure dans l'Islam [1].

[1] Outre les ouvrages des auteurs mystiques que j'ai nommés, et de beaucoup d'autres dont je n'ai point parlé, il existe en arabe une histoire du Soufisme depuis son origine jusqu'au ve siècle de l'hégire par Abd el-Kérim el-Kocheïri. Parmi les livres européens on peut consulter

Il s'y présenta d'abord sous l'aspect d'une secte. C'est à la fin de notre VIIIe siècle, soit au milieu du IIe de l'hégire, que des docteurs originaires des parties de la Perse qui confinent à l'Inde, fondèrent la doctrine du Soufisme et en inaugurèrent la pratique. La société qu'ils formèrent resta pendant longtemps secrète ou du moins peu connue, et elle s'allia, semble-t-il, au début, plutôt avec les hérésies qu'avec l'orthodoxie. Elle ne joua pourtant pas de rôle politique ; c'était une société de dévots et de mystiques, enclins au panthéisme, occupés seulement à voir Dieu en toutes choses, et dont le but était de s'approcher de lui par le détachement et l'extase jusqu'à se fondre et à se perdre en lui.

Un jour, l'un de ces premiers soufis vint trouver le Khalife abbasside Al-Mamoun. Il s'avança vers lui au milieu des courtisans, à peu près comme un yogi devant un roi de l'Inde ; il portait une robe de bure blanche retroussée

à ce sujet les deux ouvrages de Rinn et de Le Chatelier déjà cités (Note de la page 87), ainsi qu'une intéressante monographie de l'abbé Bargès : *Vie du célèbre marabout Cidi Abou Médien*, 1884.

dans sa ceinture ; il salua le prince et puis l'apostropha : « de qui, dit il, tiens-tu ce trône où tu t'asseois ? Est-ce le peuple qui te l'a procuré, ou est-ce la violence ? » Mamoun lui répondit avec assez d'habileté. Il ne tenait son pouvoir, dit-il, ni du peuple ni de la violence ; mais son père avait autrefois reçu le serment des pèlerins rassemblés à Médine, qui s'étaient engagés à reconnaître, après lui, son fils pour son successeur ; il avait donc pris le pouvoir, ne croyant pas qu'il dût troubler un ordre de succession établi sur la foi d'un serment. La réponse contenta le soufi ; il sortit et alla rapporter les paroles du prince à quelques uns de ses confrères réunis dans une mosquée voisine. Al-Mamoun envoya un de ses courtisans, pour écouter ce que diraient ces gens ; et, sur le rapport de cet émissaire, il conclut que les soufis étaient d'inoffensifs dévots.

Le Soufisme, cependant, grandit, et il donna lieu, dès la fin du IXe siècle, à des travaux importants. Un célèbre docteur du nom de Taïfour, né dans la ville de Bestam, en Perse, et dont les ancêtres s'étaient illustrés dans le zoroas-

trisme, exposa dans de nombreux traités, les divers aspects scientifiques, moraux et mystiques de la nouvelle doctrine. La mémoire de ce docteur resta en grande vénération parmi le peuple. Il fut pourtant accusé par quelques-uns de ses successeurs d'avoir penché trop avant du côté du panthéisme. Le grand Al-Gazali vint après lui parfaire le Soufisme et l'Islam. Al-Gazali dont nous avons déjà parlé, qui, selon ce que nous avons dit, limita et régla le rôle du péripatétisme dans l'Islam orthodoxe, fut aussi celui qui réussit à y donner droit de cité au Soufisme. Il imposa à cette doctrine certains freins, grâce auxquels, étant tenue assez éloignée du panthéisme, elle pût être sans danger pour la foi alliée à l'orthodoxie. Après l'époque de ce grand homme, le Soufisme devint la formule presque universelle de l'ascétisme musulman. Quand les ordres se développèrent, son expansion suivit la leur. Le Soufisme trouva alors son expression la plus complète dans les œuvres d'un grand mystique persan, Suhrawerdi; et il fut enfin introduit en Occident par Cidi Abou Médian, l'ermite de Tlemcen.

L'une des théories par lesquelles cette doctrine se rapproche le plus des systèmes persans, c'est celle de la classification des saints. Le Soufisme enseigne qu'il y a toujours sur la terre un nombre déterminé de saints, et il les répartit entre plusieurs classes. A chaque classe, il fait incomber quelqu'une des fonctions que les saints sont appelés à remplir dans l'ordre mystique, et il suppose que cette classe possède en retour certains privilèges tels que le don de l'extase, celui des révélations, ou celui des miracles. Lorsqu'un personnage d'une de ces classes meurt, un autre du degré inférieur est promu pour le remplacer. Ainsi est constituée une sorte de représentation toujours complète des diverses forces et fonctions mystiques sur la terre ; c'est là un système tout à fait analogue à cette représentation des principes éternels ou des attributs divins que nous avons vu obtenue par les Ismaëliens et par les Druzes au moyen de la métempsycose. Le Soufisme n'a sans doute pas cherché à faire entrer la théorie de la métempsycose dans la théologie orthodoxe ; mais l'on voit bien que son propre esprit n'est

nullement incompatible avec cette croyance ; il est d'ailleurs probable qu'il a existé plusieurs formes hétérodoxes du Soufisme et que des variantes de cette doctrine, comportant la métempsycose, ont été reçues chez les Ismaëliens. Le Soufisme avait encore ceci de commun avec les doctrines ismaëliennes, qu'il se plaisait à rechercher un sens allégorique sous les paroles de la révélation. C'était, en somme, un système qui tenait de ses origines un penchant marqué pour toutes les croyances hétérodoxes venues de la Perse ou de l'Inde : pour le panthéisme, pour la métempsycose, pour les incarnations des attributs divins, pour l'interprétation ésotérique des textes ; et il a fallu que l'Islamisme orthodoxe eût un bien grand besoin de s'élargir et de se vivifier, ou plus simplement qu'il y ait été forcé par les tendances toujours renaissantes de certaines races vaincues, pour qu'il ait pu tolérer l'intrusion en lui d'une doctrine aussi manifestement contraire à son esprit originel.

Les classes des saints que comptent les Soufis sont au nombre de sept. La plus haute n'est composée que d'un seul hommme que l'on appelle

le *Pôle* ou le *Secours :* le Pôle, pour signifier qu'il est comme le pivot autour duquel tourne le monde, et le Secours, pour exprimer qu'il aide les hommes à obtenir les faveurs de Dieu ou qu'il détourne d'eux l'effet de sa colère. Une jolie croyance répandue parmi les Soufis enseigne que chaque année, dans le mois de Safar, Dieu envoie au monde de douloureux fléaux ; il veut par eux châtier les pêcheurs et les purifier de leurs fautes. Mais si lourde serait la peine causée par ces fléaux que les pêcheurs ne pourraient la porter. Alors les saints s'en chargent ; ils en prennent pour eux la plus grande part. Le premier d'eux tous, le Pôle ou le Secours, prend à sa charge les trois quarts des fléaux. Ses assistants des ordres inférieurs s'en partagent le huitième, et ce qui reste retombe sur les hommes. On reconnaît là, exprimée sous une forme imagée et frappante, le dogme catholique de la Communion des Saints.

Dans le cours de l'histoire, le Soufisme a rendu de très grands services à l'Islam ; en lui donnant des saints, il lui a fourni des agents pour l'éducation des foules ; en contribuant à

l'établissement et à l'expansion de ses ordres religieux, il lui a formé des organes très puissants de propagande. Il a adouci sa conception de la Divinité ; il a fait descendre son Dieu plus près de l'homme et fait monter ses croyants plus près de Dieu. Il lui a enfin communiqué un pouvoir de toucher les cœurs et de pénétrer les âmes, beaucoup plus grand que celui que l'Islam tenait de ses origines. Il y aurait une longue étude à faire de la part prise à la propagation de l'Islam par les mystiques et par les ordres dans les diverses contrées. Telles populations dont la conversion n'eût pu être achevée par la force ont cédé devant les exhortations des ascètes et le prestige de la sainteté. La confrérie des Nakcchabendia a converti jadis les Tartares Uzbeks ; les grands ordres du Magreb ont conjuré la révolte des Berbères. De nos jours encore, les progrès de l'Islamisme dans l'Inde et en Chine sont dus surtout aux grandes confréries. En Afrique, celles des Kadria et des Tidjania étendent l'action méthodique et progressive de leurs missionnaires sur toute la limite du Soudan, dans les bassins du Sénégal, du Niger et du Nil.

Ainsi, le Soufisme, cet hôte de l'Islam, accueilli d'abord par lui avec contrainte et défaveur, a payé largement son hospitalité : il a doué l'Islam d'un charme qui lui manquait, il a introduit dans sa doctrine de la tendresse et du mystère, et il est devenu en lui un principe essentiel de force, de vie et de renouvellement.

D'un autre côté l'idée mahdiste a pénétré dans l'Islamisme orthodoxe ; bien qu'altérée et réduite, elle y a agi, de nos jours surtout, avec beaucoup de puissance. Les musulmans soumis parfois à des jougs qui leur pèsent, las de tyrans indigènes ou de maîtres étrangers, se plaisent à attendre l'homme dirigé de Dieu, le mahdi, qui doit venir dans les jours difficiles pour donner à l'Islam la terre et pour lui rendre la liberté. C'est mûs par cette pensée que nous voyons des hommes, au Soudan par exemple, qui, se donnant pour mahdi ou pour précurseurs d'un mahdi, soulèvent les peuples musulmans contre les Chrétiens ou les Turcs, défont les armées régulières, prennent des villes et fondent des empires. L'un de ces hommes, on le sait, enferma et fit mourir dans

Khartoum l'illustre anglais Gordon. Ce mahdi-là rêva, selon son rôle, la conquête de la terre. Après la chute du héros qu'il regardait comme l'Antechrist, il pensa qu'il prendrait La Mecque, Jérusalem, Constantinople même, qu'il croyait être une ville de l'Hindoustan. Ses conquêtes ne l'amenèrent pas jusque-là ; mais elles lui donnèrent un royaume et Khartoum pour capitale.

Une autre grande puissance récemment apparue dans l'Islam, celle des Sénoussis, est en partie fondée sur une idée mahdiste. L'ordre des Sénoussis, qui date de notre siècle, a repris une œuvre tentée déjà au XVIe siècle en Arabie par la secte fameuse des Wahabites. Le fondateur des Wahabites avait entrepris de ramener l'islamisme à sa pureté première, d'en ôter les apports étrangers : le mysticisme persan, le culte des saints, les pouvoirs musulmans non arabes. Il voulait rendre dans l'Islam la prééminence à l'élément arabe, au détriment des éléments ethniques persans, turcs ou autres, qui se l'étaient arrogée. Le fondateur des Sénoussis eut une pensée toute semblable. Mais, afin de fournir une image claire de ses espérances

et de montrer dans un homme l'Islam de l'avenir, l'Islam libre et vainqueur, le cheïkh Senoussi admit la conception mahdiste. Le mahdi qu'il proposa au monde était son fils. On discuta l'esprit de son ordre ; mais on le jugea à la fin orthodoxe. C'est aujourd'hui la confrérie qui représente le plus puissamment dans l'Islam la réaction arabe par rapport aux pouvoirs étrangers, la réaction panislamique. Le centre de ce grand organisme est dans l'oasis de Djegboub en Tripolitaine, et son action s'exerce sur tout le pays compris entre l'Egypte et la Tunisie, entre le Soudan et la Méditerranée, ainsi qu'en Arabie. Cette action tend à fermer le plus possible aux étrangers, à leur commerce, à leurs armées, à leurs idées, toute la partie de la terre qui est le sol propre et le domaine particulier de l'Islam, ce que l'on appelle le *Dar el-Islam*, c'est-à-dire l'Afrique saharienne, le Soudan, l'Arabie, toute la région des déserts et des sables ; elle tend aussi à entretenir et à exciter l'esprit de résistance contre l'étranger et le secret désir de la guerre sainte dans tous les pays où des peuples musulmans sont mêlés à

des non-musulmans, et où les musulmans sont soumis, soit à la domination effective, soit seulement à l influence ou à la pression des puissances européennes ; ce sont les pays que l'on appelle le domaine de la guerre, le *Dar el harb*. Que le mahdi des Senoussis paraisse et aussitôt partout la guerre sainte sera prêchée, les pouvoirs tyranniques seront renversés, les masses croyantes se jetteront contre l'étranger et le refouleront, la nation du prophète victorieuse et libre s'emparera de la terre [1].

Ainsi l'idée mahdiste contribue à entretenir

[1] J'avoue n'avoir pas su recueillir, pendant le temps que j'ai pu consacrer à la présente étude, de renseignements précis sur la situation et l'importance actuelles de l'ordre des Senoussis. Les deux livres de Rinn et de Le Chatelier, déjà anciens de quelques années, le livre spécial de Duveyrier, *La confrérie de Sid Mohammed ben Ali es-Senoussi*, 1884, donnaient sur la force et l'avenir probable des Senoussis des indications presque effrayantes. Mais comme, depuis une dizaine d'années, les Senoussis, loin de déchaîner la guerre sainte, sont restés relativement paisibles, on peut en inférer que les appréciations de ces auteurs étaient empreintes d'exagération. La même remarque m'a d'ailleurs été faite par des personnes au courant des choses d'Afrique. Malgré tout, l'importance de la confrérie des Senoussis est encore grande, et son

ou à restaurer parmi les peuples musulmans orthodoxes, une conception forte et grande : celle de la nation musulmane qui n'est d'ailleurs que l'agrandissement de la communauté musulmane primitive. Peu importe le nombre et la diversité des peuples que renferme l'Islam et l'éloignement des contrées dans lesquelles ils

fondateur mérite sans doute que nous lui consacrions ici quelques lignes :

Mohammed fils d'Ali es-Senoussi naquit en 1791 près de Mostaganem, étudia dans son pays jusqu'à l'âge de trente ans, se rendit alors à Fez où il s'acquit une grande réputation. Puis, se sentant dominé par l'attrait du mysticisme, il partit en 1829 pour La Mecque. Il fit ce voyage lentement, visitant sur son chemin les monastères et les écoles, prêchant et s'affiliant à divers ordres. Arrivé au Caire, il y fut mal vu des docteurs qu'effrayaient l'intransigeance de ses doctrines et son puritanisme, et il ne put y séjourner. Il parvint à La Mecque où il se mit sous la direction du chef de l'ordre des Khadyria. A la mort de ce saint personnage qui avait eu à subir la persécution du clergé officiel, il disputa son héritage à un autre de ses disciples, et, avec une partie des Khadyria de La Mecque, il commença à fonder un ordre distinct. Il eut un monastère près de la ville sainte. Mais son caractère un peu hautain, ses opinions inflexibles, la supériorité de son savoir et l'influence dont il jouissait déjà, le rendirent odieux aux docteurs officiels et le for-

sont dispersés. Tous ces peuples n'en sont au fond qu'un seul ; ils ont tous un caractère commun, la foi islamique, qui de tant d'individus divers fait des frères ; et toutes ces contrées sont également saintes, comme est sainte une même et unique patrie ; elles le sont de l'une de ces deux manières : ou bien elles sont terre de l'Islam et l'étranger alors ne les souillera pas ; ou bien elles sont terre mixte ; mais il viendra un jour, quand le temps sera révolu, quand le terme fixé par Dieu sera atteint, quand le Mahdi apparaîtra, où, sur ces contrées encore impures,

cèrent à s'en aller. Il passa en Tripolitaine et là son ascendant grandit très vite ; une multitude de disciples s'affilièrent à son ordre, et, en peu d'années, il devint supérieur de vingt-deux monastères répandus dans toute l'Afrique du Nord-Est, en Tunisie, en Egypte et jusqu'au Soudan. En 1855, il s'établit à Djegboub. Il y forma des missionnaires nègres pour l'Afrique centrale et il y mourut en 1859. La direction de son ordre ou mieux l'espèce de pouvoir théocratique qu'il avait fondé, passa à ses deux fils dont l'aîné, nommé le mahdi, n'avait alors que treize ans. Le Cheïkh Senoussi a laissé des écrits

Pendant longtemps inquiété ou mal vu par les autorités turques, l'ordre des Senoussis a fini par se rapprocher des sphères officielles ; il a envoyé à Constantinople un représentant.

le glaive sera tiré, où la guerre sainte sévira, où le sang des martyrs coulera, où les incroyants seront exterminés, et où, dans sa miséricorde, Dieu le Très Haut délivrera ces terres du joug des infidèles pour les donner tout entières à ses saints. C'est la forme actuelle de l'idée du mahdisme dans l'Islam orthodoxe ; elle n'est, on le voit, qu'une transposition de l'idée panislamique [1].

[1] Nous n'avions pas à notre disposition, au moment où nous avons rédigé ce paragraphe, l'ouvrage sur *Les Confréries religieuses musulmanes*, publié par MM. O. Depont et X. Coppolani, sous le patronage de M. Jules Cambon, Alger, 1897. Les lecteurs trouveront dans cet ouvrage des renseignements nouveaux, moins pourtant que l'ampleur de son volume ne le ferait espérer. Relevons-y du moins celui ci : Le cheikh el-Mahdi, le chef des Senoussis a transporté sa résidence de l'oasis de Djegboub dans celle de Koufra.

VI

La fondation en ce siècle d'une religion nouvelle issue de l'islamisme chiite et qui s'est développée au milieu de circonstances très tragiques, achèvera de nous montrer la puissance de réaction toujours agissante du sentiment aryen contre le sémitisme musulman. Nous découvrirons même dans cette religion des caractères qui la rapprochent encore plus de nos idées modernes que de celles de l'ancienne Perse. A ces titres elle aura droit de notre part à un intérêt tout spécial. Je veux parler de la religion des Babis [1].

[1] L'histoire du Babisme a été traitée de la façon la plus intéressante par le comte de Gobineau, dans son livre déjà cité *Religions et philosophies dans l'Asie centrale*, 2e éd. 1866. Il existe toute une littérature du babisme. Un livre très agréable et très renseigné est celui de Browne, *A traveller's narrative written to illustrate the episode of the Bab*, 1891. V. aussi Cl. Huart, *La religion du Bab*, 1889, et Kazem Beg, *Bab et les Babis*, 1866.

Au commencement de ce siècle il existait en Perse une secte fondée par un docteur originaire de la ville d'el-Ahsa, dans le Bahréïn, dont l'enseignement reproduisait une partie des doctrines des Ismaëliens, des Soufis ou des Druzes. Ce docteur considérait les douze imams comme des incarnations des attributs divins ; il leur donnait un pouvoir créateur et il appliquait à Ali cette parole du Coran : « Je suis le créateur du ciel et de la terre. » Il admettait aussi qu'il devait exister toujours sur la terre un homme ayant pour mission de servir de canal à la vérité, d'être le lien entre notre monde et l'imam invisible qui doit paraître à la fin des temps, d'être comme la porte qui donne accès à la retraite de l'imam. On pouvait désigner cet homme par le titre allégorique de *Porte*, en arabe *Bab*. La secte qui recevait ces doctrines était en même temps une sorte de société de philosophes ayant des tendances libérales tant au point de vue intellectuel qu'au point de vue politique. Elle favorisait la spéculation libre ; elle représentait un certain esprit de réaction contre le pouvoir autocratique et contre la

prééminence de l'élément clérical dans l'organisation politique de la Perse. Néanmoins elle ne constituait pas un parti d'opposition agissant, et elle était vue avec faveur par l'aristocratie et même par la cour, c'est-à-dire par toute cette classe élevée qui, en Perse, goûte la philosophie et aime à allier à la mysticité un peu de scepticisme. On appelait cette société la secte des Cheïkhites. C'est d'elle que le Babisme a pris naissance.

Le premier qui, sous le titre de Bab, commença à prêcher la révélation du Babisme, était un jeune homme d'une grande beauté et de haut lignage qui portait le nom de Mirza Ali Mohammed. Il était né en 1819 à Chiraz, — Chiraz, cité depuis longtemps célèbre en Perse pour le grand nombre d'ascètes, de docteurs et de poètes qu'elle a produits, patrie de deux des principaux poètes de la Perse, Hafiz et Sadi, ville boueuse aux rues étroites, située en pays montagneux, entourée de bois et de ruines, ville aux grands cyprès et aux hautes murailles, qui, ayant servi parfois de repaire aux brigands, a aussi donné asile aux rêves des sectaires et

aux traditions mourantes du vieux Zoroastrisme. — Les parents du Bab appartenaient à la descendance d'Ali et de Fatimah ; mais ils étaient pauvres et faisaient le commerce. L'enfant fut élevé dans la même occupation ; encore adolescent, il fut envoyé dans la ville maritime de Bender Busher, port de Chiraz sur le golfe Persique. Il s'y montra plus zélé pour la méditation que pour les affaires ; c'était un jeune homme très rêveur et très doux, aimant la solitude, dont l'unique distraction était d'entendre les récits des marins et des étrangers de toute provenance que leur commerce amenait en ce lieu. Lorsqu'il eut vingt ans, il alla visiter le tombeau de Hoçéïn, à Kerbéla, la ville sainte des Chiites ; il s'installa dans cette localité et il y demeura cinq ans, livré à l'ascétisme, au jeûne, à la prière ; quelquefois il suivait, quand les caprices de son humeur sauvage l'y portaient, les leçons que donnait, en cette ville, un docteur renommé, qui n'était autre que le chef de la secte des Cheïkhites : c'est à son école qu'il fit la connaissance de plusieurs de ses futurs adeptes. Sa réputation se forma. On commençait

à le considérer comme un jeune homme extraordinaire dont la vie pure et austère méritait l'admiration. Des pèlerins qui venaient de Chiraz, sa patrie, retournaient émerveillés des progrès qu'ils avaient vus en lui. « Mirza Ali, le fils du marchand, disaient-ils, fait maintenant des miracles. Il est devenu célèbre et saint. Quel honneur pour notre cité ! »

En 1844, Mirza Ali revint à Chiraz et il commença à prêcher. Il dit qu'il était le Bab. Sa parole fut écoutée. Plusieurs choses en lui séduisaient le peuple : la facilité, l'élévation, la poésie de ses discours, le charme de sa personne, la beauté de son visage pâle encadré d'une barbe noire, la pureté de sa vie et le renom que déjà il s'était acquis. Il écrivait aussi ; il composait des livres de prières et des commentaires du Coran. En dehors du temps de sa prédication, il aimait à fuir la compagnie des hommes ; il s'en allait souvent errer hors des murs de la ville, dans les monts, parmi les ruines, en proie à une sorte d'exaltation douce et mélancolique. Les gens du peuple disaient alors qu'il tombait dans le *Djezb*, et plusieurs le suivaient.

Le chef de la secte des Cheïkhites, dont le Bab avaient entendu les leçons à Kerbéla mourut. Une partie de ses disciples, instruits de la science et de la sainteté qui s'étaient manifestées dans le Bab, vinrent à Chiraz et le reconnurent pour leur maître. Mais cette élection ne fut point admise par l'unanimité des Cheïkhites. La majorité d'entre eux choisit un autre chef. La secte se scinda en deux branches qui, mutuellement, s'anathématisèrent. La branche principale continua la tradition des Cheïkhites; l'autre fut le Babisme.

Choyé de la sorte par les foules, voyant à ses pieds venir des docteurs, le Bab, jeune inspiré, s'enorgueillit. Il déclara bientôt qu'il n'était plus le *Bab*, la Porte menant à la vérité, mais qu'il était le *Point,* c'est-à-dire le lieu de la manifestation de l'essence divine dans le monde, une espèce de Verbe incarné, une expression visible de la vérité même. Il fut appelé dès lors par ses adhérents Notre-Seigneur le Très-Haut. Néanmoins son caractère resta pur, et il ne paraît pas qu'il ait conçu pour lui-même d'ambitions temporelles; ces ambitions-là vinrent à d'autres ;

plusieurs de ses adhérents commencèrent, par calcul ou par instinct, à mêler à la propagande religieuse l'action politique et à donner à la secte le caractère d'un parti. Il était clair que la religion nouvelle pouvait promouvoir dans les masses certains désirs de révolte ou de progrès social, et servir de centre aux aspirations des cœurs vers plus de charité, des esprits et des peuples vers plus de liberté. L'ère nouvelle dont le Bab était l'annonciateur pouvait être une ère d'affranchissement politique et de fraternité universelle. L'un de ceux qui comprirent le mieux le rôle social qu'aurait à jouer le Babisme fut Mullah Hoçeïn ; c'est l'un des hommes les plus remarquables que fit surgir cette crise religieuse, par sa forte intelligence, son active énergie et son courage supérieur à toute épreuve. Mullah Hoçéïn avait été le condisciple du Bab à Kerbéla ; il l'avait reconnu le premier, après la mort du chef des Cheïkhites, et il était devenu, après le Bab, le personnage le plus important de la secte. Il est à présumer que sa nature énergique et violente exerçait sur celle du Bab une sorte de pression à laquelle celui-ci ne

pouvait se soustraire ; et peut-être cette influence fatigua-t-elle le Bab, car il se décida, au moment où sa secte était dans le premier élan de sa propagation, à s'isoler et à gagner La Mecque. Il partit presque seul, en laissant Mullah Hoçéïn à la tête du Babisme.

Le gouvernement vit cet incendie naissant, et, tout en hésitant sur la manière de l'éteindre, il en conçut une vive inquiétude. Quelle était au juste la doctrine nouvelle et quelles révolutions récélaient son mystère ? Nul n'eût pu le dire. Mais il importait de bientôt le savoir. Si le Babisme était une erreur, elle devait être condamnée ; s'il constituait un danger, il fallait qu'il fût conjuré. Le Bab revint de La Mecque, les esprits étant en cet état. Quant à lui, dont la nature fine et mystique avait dû être choquée plus qu'édifiée par le déploiement un peu brutal du culte extérieur dans la capitale de l'Islam, il revenait avec une certitude plus grande d'être le possesseur et le révélateur d'une vérité non encore annoncée, l'initiateur d'une nouvelle ère. Son cœur devait être rempli d'espérance, et son imagination entrevoir tout le développement de

sa carrière de dieu. Mais les pouvoirs humains tranchèrent sa destinée.

Le Bab fut arrêté à son débarquement au port de Bender-Busher, par ordre du gouverneur de Chiraz. On le ramena à Chiraz où on le relégua dans la maison d'un notable. Sa captivité n'était pas rigoureuse : il pouvait parfois communiquer avec ses adhérents ; ceux ci venaient faire la prière avec lui, et il leur parlait. Au bout de six mois de cette réclusion, il s'échappa, favorisé dans sa fuite par un docteur d'Ispahan, ancien chrétien grégorien converti au chiisme, qui désirait le voir. Il vint à Ispahan et résida dans la maison de ce personnage. Dans le même temps Mullah Hoçéïn se rendit à Téhéran en prêchant le Babisme ; puis, chassé de Téhéran, il porta son activité sur les provinces du nord et du nord-est de la Perse, surtout sur le Mazendéran, et il obtint partout de très grands succès. D'autres missionnaires répandaient le Babisme dans le reste des provinces, principalement dans la région de Tébriz, vers la Transcaucasie. Une femme d'une noble extraction, convertie dès l'origine à la religion nouvelle à l'incitation de

Mullah Hoçéïn, partit de Kerbéla, se mit à parcourir, en prêchant, la région de Bagdad. Les autorités turques la firent reconduire à la frontière ; elle recommença, malgré l'opposition de ses proches, à prêcher en Perse, où elle produisit, par son éloquence et par sa beauté, une grande impression. En même temps qu'elle appelait les peuples à la foi du Bab, elle les invitait à l'émancipation de la femme. Ses allures, ses discours étaient un sujet de profond étonnement dans un pays où, plus qu'ailleurs, la femme est soumise et écartée des luttes de l'esprit. Les Babis eux-mêmes en furent effrayés ; ils doutèrent qu'il fût convenable pour une femme de parler publiquement devant des hommes, et d'être amenée, par la chaleur de l'action oratoire, à découvrir quelquefois son visage. Il fallut que le Bab la justifiât. Il lui donna un rang élevé dans la hiérarchie du Babisme. Elle fut dès lors tenue en grande vénération par ses coreligionnaires, et ils lui donnèrent le surnom de Kurrat el-Aïn qui signifie : « rafraîchissement de l'œil. »

Le Babisme s'étendait, et déjà le Bab lui-

même étroitement surveillé et, peu après, captif, n'en était plus que le centre mystique, quelque chose comme un sanctuaire fermé, hors duquel les prêtres parleraient à la foule. Le gouvernement restait hésitant. La doctrine du Bab était difficile à condamner en un pays où la religion officielle était l'islamisme chiite. Le Chiisme, avec son enseignement indécis, ses dogmes rares et susceptibles d'interprétations diverses, ne laisse pas commodément discerner quelles opinions sont, à son point de vue, hérétiques. Si l'on mettait le Bab en jugement, on courait le risque de se trouver impuissant à le condamner; il sortirait de l'épreuve plus fort et plus libre. On prit un moyen terme : on l'arrêta. On songea d'abord à le conduire à Téhéran ; puis, au milieu du chemin, son escorte reçut l'ordre de le mener à Tébriz. Il fut relégué dans un quartier de la ville où le peuple allait le visiter. Il y avait beaucoup de Babis dans cette région ; le Bab leur parlait et attirait la foule ; on dut le mettre au secret. Une commission de docteurs fut nommée pour l'examiner. Le président de cette commission qui fonctionna à huis clos, était le

prince royal Nasir ed-Dîn fort jeune alors, mais déjà gouverneur de la province de Tébriz et appelé à régner bientôt. Les commissaires raillèrent le Bab plutôt qu'ils ne le jugèrent ; ils lui reprochèrent ses fautes grammaticales et son manque d'éducation ; mais ne pouvant probablement découvrir contre lui aucun chef décisif d'accusation, ils se contentèrent de le faire bastonner. Après avoir reçu ce châtiment, le Bab fut transféré dans la petite ville de Makou située à l'extrême nord-ouest de la Perse, au pied de l'Ararat. Sa destinée s'assombrissait. Il la supporta avec beaucoup de douceur et de résignation. Il s'occupa, dans sa prison, à composer un grand nombre d'ouvrages. Il n'était d'ailleurs pas tout à fait sequestré ; quelques fidèles demeuraient avec lui, et le peuple qu'il séduisait le recherchait toujours.

Mohammed Shah mourut au mois d'octobre 1848, peu de temps après l'incarcération du Bab à Makou. Le trône revenait à son fils Nasir ed-Dîn ; mais cette succession ne se régla pas sans trouble. Dans de semblables circonstances où le pouvoir central est momentanément affaibli, il

arrive presque toujours en Perse, soit à Téhéran soit dans les provinces, que des ministres, des grands ou des factieux divers essaient de provoquer de l'agitation pour donner à leurs ambitions personnelles l'occasion de se satisfaire. Pour les Babis la mort de Mohammed Shah et l'avènement du jeune Nasir ed-Dîn était une circonstance favorable qui leur permettait de protester contre l'incarcération du Bab, de se prémunir contre les persécutions menaçantes et de conquérir, sur leurs voisins ou sur le pouvoir, un commencement d'indépendance. Les Babis, sur les points où ils étaient nombreux, vivaient en mauvaise intelligence avec les Chiites. Des heurts journaliers avaient excité entre eux des haines et pouvaient bientôt faire éclater des émeutes. Les Babis de la province du Mazendéran, dirigés par Mullah Hoçéïn, leur apôtre et leur organisateur, mirent à profit le temps où tous les nobles et dignitaires de l'empire avaient été à Téhéran rendre hommage au nouveau roi, pour construire une forteresse. Ils choisirent un endroit reculé, boisé et difficilement accessible dans la grande chaîne de montagnes qui longe

au sud la mer Caspienne, à quelque distance de la ville maritime de Barfurush. En ce lieu se trouvait le tombeau d'un ancien cheïkh, entouré d'un enclos ; ils firent du tombeau une citadelle, et tout autour de son enclos ils élevèrent des remparts épais flanqués de douze tours, garnis de remblais, percés d'embrasures que voilaient des branches d'arbre. Le rempart plongeait dans un fossé rempli d'eau. Deux mille Babis s'étant munis de vivres, vinrent s'enfermer dans cette forteresse. Cette attitude des Babis devait épargner des hésitations au gouvernement nouveau ; qu'ils fussent ou non des hérétiques au point de vue chiite, les Babis étaient des révoltés aux yeux du pouvoir : il fallait ou les réduire ou les exterminer.

Alors commença, de la part des Babis, sur plusieurs points de l'empire perse, une défense héroïque, au cours de laquelle plusieurs hommes parmi eux surgirent qui montrèrent d'admirables qualités de chefs militaires ou religieux et un surprenant courage. Cette éclosion de force et de génie prouve quelle vigueur et quelle fécondité existent encore dans ce peuple persan, tant

envahi, tant mêlé, tant assujetti, où le vent des révolutions a semé à travers les siècles des germes qui un jour peut-être lèveront et feront fleurir des renaissances. Les nobles et les volontaires de la province du Mazendéran firent savoir au Shah qu'ils se chargeraient de réduire eux-mêmes les Babis enfermés dans leur forteresse. C'était être bien présomptueux. A peine eurent-ils formé le siège autour du tombeau fortifié, que Mullah Hoçéïn fit contre eux une sortie et les tailla en pièces. D'autres troupes leur succédèrent ; celles-là firent preuve d'une indolence extrême et ne songèrent guère qu'à se garder du froid qui sévissait dans la montagne. Les Babis sortaient chaque nuit et renouvelaient leurs approvisionnements. Dans une de ces sorties secrètes, trois cents d'entre eux tournèrent le camp des assiégeants, incendièrent leur quartier général et rentrèrent dans la forteresse, sans avoir eu aucun mal. Ce succès fut suivi d'une autre sortie qui fut très meurtrière. L'apôtre et le chef des Babis du Mazendéran, Mullah Hoçéïn, fut blessé à mort. On le ramena expirant à l'intérieur du fort ; il eut le temps de

nommer son successeur, et il ordonna qu'on l'enterrât clandestinement. L'impulsion qu'il avait donnée à son parti se continua après sa mort ; il y eut même plus d'acharnement dans les deux camps, et l'on commença à commettre de part et d'autre des cruautés horribles. Après cet engagement où Mullah Hoçéïn avait péri, les assiégeants mutilèrent les Babis morts, hissèrent leurs têtes sur des piques, brûlèrent leurs corps ou les jetèrent aux hyènes. Ils tentèrent ensuite d'atteindre de leurs projectiles l'intérieur de la forteresse, au moyen d'une tour en bois portant de l'artillerie qu'ils dressèrent en face des remparts. Les Babis furent encore une fois assez heureux pour faire irruption dans cette tour et la réduire en cendres.

A Téhéran le souverain et les ministres étaient plus irrités à chaque nouvelle qu'ils recevaient du siège. Après ce dernier insuccès des volontaires du Mazendéran, la colère du Shah éclata : « Voilà quatre mois, écrivit-il au général qui conduisait le siège, que les troupes du Mazendéran combattent, sans pouvoir les soumettre, une poignée de rebelles enfermés dans un tombeau.

Nous croyions pourtant que sur une seule de nos paroles, nos guerriers se jetteraient dans l'eau ou dans les flammes, qu'ils affronteraient les dents des tigres et des crocodiles... » et, menaçant les troupes et toute la population du Mazendéran de les confondre dans un même châtiment avec les révoltés : « Nous saccagerons la province, s'écriait-il, nous la dévasterons au point que l'univers entier doutera que le Mazendéran ait jamais existé. » A ces éloquents reproches, il joignit l'envoi d'un nouveau général. Mais, quels que fussent désormais les assiégeants, il n'était pas possible pour les Babis de prolonger leur résistance. Ils ne se nourrirent bientôt plus que d'herbe et de chevaux morts. Bloqués avec méthode, cernés étroitement, ils comprirent que toute défense ultérieure serait vaine, et ils demandèrent à capituler. On leur promit qu'ils auraient la vie sauve. Une salle ornée fut préparée pour les recevoir ; ils y furent introduits avec honneur ; on les invita à quitter leurs cuirasses et à déposer leurs armes, et on leur offrit des mets qui chargeaient les tables. Le lendemain on semblait vouloir recommencer la

fête, lorsque soudain les Babis se virent cernés et avant qu'ils aient pu se mouvoir, appréhendés et livrés aux tortures. Deux cent seize Babis, seuls survivants des deux mille hommes qui étaient entrés dans la forteresse périrent ainsi traîtreusement. Six d'entre eux, qui étaient leurs chefs, furent tenus en réserve pour le triomphe; on les traîna parmi la foule dans les rues de Barfurusch ; puis on les fit mourir en les attachant aux gueules des canons ou dans d'autres supplices, à la demande du clergé musulman.

Il y eut des révoltes analogues sur d'autres points de la Perse. Les Babis qui habitaient le nord-ouest de l'empire se rassemblèrent dans la ville de Zendjan, située à mi-chemin entre Téhéran et Tébriz, sous la conduite d'un chef illustre dans le Babisme nommé Mullah Muhammed Ali. C'était un ancien docteur qui s'était converti soudain à la foi du Babisme, homme d'un mérite éminent en qui l'énergie de la volonté et les talents militaires égalaient la capacité intellectuelle ; il avait gagné au Babisme plusieurs milliers d'hommes dans la région; arrêté et examiné sous le précédent

règne, il avait pu s'échapper de Téhéran à la mort de Shah Mohammed, et il était venu à Zendjan. Le grand nombre des Babis amassés dans cette ville importuna les Chiites, et il y eut des rixes entre les deux partis. Un jour, le domestique d'un chef babi fut emprisonné par les autorités chiites ; son arrestation irrita les Babis qui se jetèrent sur les Chiites et en massacrèrent plusieurs. Mullah Mohammed Ali se décida à prendre l'offensive ; il se fortifia dans la ville, se munit d'approvisionnements et, étant parvenu à s'emparer de la citadelle, il songea à se constituer dans Zendjan une principauté indépendante. Un important corps de troupe fut envoyé contre Zendjan, et la ville fut soumise à un blocus très rigoureux qu'interrompaient des engagements meurtriers suivis d'exécutions cruelles. Les assiégeants détournèrent les sources qui donnaient de l'eau à la cité et ils comblèrent les puits. La défense fut opiniâtre et adroite. Les Babis capturèrent l'un des principaux chefs de l'armée impériale ; ils le firent périr dans les tortures et hissèrent sa tête sur les remparts. Le gouvernement épouvanté

envoya des renforts. Après diverses péripéties, beaucoup de Babis prirent peur et désertèrent. Mullah Mohammed Ali, l'âme de la défense, fut blessé et mourut au bout d'une semaine. Les Babis parlementèrent comme ils l'avaient fait dans le Mazendéran ; sur l'assurance qu'ils auraient la vie sauve, ils ouvrirent leurs portes aux vainqueurs. L'armée impériale entra dans la ville en triomphe ; elle déterra le corps de Mullah Mohammed Ali et le mutila, puis, au mépris de la parole donnée, elle entra dans le quartier des Babis et les fit tous mourir dans d'horribles tourments. Les femmes Babis avaient soutenu ce long siège avec une indomptable et sauvage énergie ; les vainqueurs leur firent l'honneur de les confondre avec les hommes dans le carnage. Il ne resta plus chez les Babis de Zendjan même un enfant vivant. Seuls, quelques chefs furent réservés pour de plus hauts supplices. Ce siège avait duré six mois et coûté aux assiégeants huit mille hommes. Il est le second grand fait de la guerre d'extermination dirigée par le gouvernement persan contre le Babisme.

Dans le temps que la résistance des Babis de Zendjan commençait à faiblir, les ministres, pour mettre le sceau à la politique de répression sanglante inaugurée à l'égard de la secte, décidèrent la mort du Bab. Le clergé de Tébriz reçut l'ordre de délivrer la sentence. Le Bab n'était plus alors à Makou ; il avait été transféré de cette prison lointaine dans celle de Chihrik, et il y avait continué sa vie laborieuse et souffrante. Le peuple le recherchait toujours ; il emplissait la cour de sa prison et les rues adjacentes ; et beaucoup de personnes qui ne pouvaient ni voir le visage du Bab ni entendre sa voix, s'estimaient heureuses de recueillir des lèvres de la foule quelques versets de son Coran. Le Bab fut donc ramené à Tébriz où, après un examen sommaire, la sentence de mort fut prononcée contre lui. Il était accompagné de plusieurs de ses fidèles ; deux d'entre eux, sur son ordre sans doute, le renièrent devant les juges, afin de pouvoir transmettre à la secte ses dernières volontés ; un autre, un très jeune homme, le supplia de le laisser mourir avec lui, et il y consentit. La nuit qui précéda le supplice,

le Bab pria ses compagnons de le tuer, car il lui répugnait, disait-il, de mourir de la main des soldats. Cette requête les étonna ; ils n'osèrent point y satisfaire. L'exécution eut lieu devant la prison ; une foule énorme se pressait, pour y assister, dans les rues étroites de Tébriz. Deux cordes attachées à des crochets de fer avaient été disposées contre l'escalier conduisant aux cellules. Le Bab et son compagnon parurent, pâles et calmes, vêtus seulement d'une chemise blanche ; un mouvement de pitié secoua tout le peuple. Les victimes furent liées aux cordes et suspendues. Les exécuteurs firent feu. C'était le régiment chrétien d'Ourmiah, licencié depuis, qui avait été chargé de l'exécution. Quand la fumée se fut dissipée, on vit le jeune homme mort ; mais la corde qui retenait le Bab s'était cassée, et le Bab, sans avoir eu aucun mal, était retombé sur le sol. Il tenta de fuir. Il y eut pour les troupes et le peuple un moment d'hésitation et d'angoisse. Des gardes du corps reprirent le condamné ; ils l'attachèrent de nouveau à la corde où pendait l'autre victime, et ils firent feu. Les deux corps furent criblés. Cela

se passa le 9 juillet 1850. Ce fut le triste terme de la destinée de ce jeune sectaire qui, serein dans la douleur et doux parmi les violents, fait, sans qu'on puisse s'en défendre, songer au Christ, à cause de sa pureté, de sa patience, de son martyre et du mystérieux attrait qu'il exerça sur les foules.

Le Bab étant mort, la direction de la secte échut à deux jeunes hommes qu'il avait désignés lui même et qui, dans la hiérarchie du Babisme, occupaient le rang le plus élevé après Mullah Hoçéïn et Mullah Mohammed Ali, les deux chefs tombés dans les guerres du Mazendéran et de Zendjan. C'étaient les fils d'un ministre d'état ; ils se nommaient Mirza Yahya et Mirza Hoçéïn ; mais ils étaient connus parmi les Babis sous les surnoms de Subh-i-Ezel « Matin d'éternité, » et de Béha-ullah « Beauté de Dieu. » Ces deux jeunes gens étaient doués de très grands talents. Le second surtout, Béha-ullah, s'était rendu célèbre par ses prédications à Téhéran et dans le nord de la Perse ; il avait une grande éloquence et une instruction développée ; il connaissait les philosophies et le christianisme.

Après les sanglantes exécutions que nous avons racontées, le Babisme, impuissant à agir, n'avait plus qu'un refuge : le silence ; il se forma en société secrète, et il jouit quelque temps de la tranquillité. Mais en 1852 un incident malheureux survint, qui donna lieu à des exécutions nouvelles. Le 15 août au matin le Shah Nasir ed-Dîn, étant sorti pour aller chasser aux environs de Téhéran, fut accosté par une troupe de Babis qui tirèrent contre lui trois coups de feu. Il fut à peine égratigné ; mais l'attentat lui avait fait une impression profonde. Sur le conseil de ses ministres il rentra au palais ; le lendemain il donna une réception publique ; puis il fit publier dans tout le royaume l'attentat auquel il venait d'échapper, en appelant la malédiction de Dieu sur ses auteurs. Il donna ordre à la police de Téhéran de rechercher tous les Babis résidant dans la ville, afin d'assouvir sur eux sa vengeance. La plupart de ceux qu'on arrêta furent voués au supplice ; on en laissa aller un petit nombre dont l'innocence était trop apparente. Ces malheureuses victimes furent soumises à d'abominables tortures que tous les efforts des

représentants européens ne purent leur épargner; les plus hauts personnages, ministres, nobles, ecclésiastiques et princes, les exécutèrent de leurs mains. Il régnait à ce moment sur la cour et la ville une sorte de terreur analogue à celle qui commença à se répandre parmi nous dans la période des crimes anarchistes. Les imaginations des gouvernants, frappées par l'attentat, croyaient partout voir des conspirateurs, et c'est l'imagination de ces conspirateurs inconnus qu'ils voulaient à leur tour frapper par l'horreur des supplices. L'on m'excusera de ne point détailler ces faits. Kurrat el-Aïn, l'éminente missionnaire du Babisme, était depuis longtemps retenue à Téhéran dans une demi-captivité. Le Shah, à qui on l'avait amenée naguère, avait dit en la voyant ce vers : « J'aime ses regards : déliez-la et laissez-la aller. » Après l'attentat du 15 août, on vint la sommer d'abjurer sa foi. Elle refusa. On la fit alors périr en secret. Nous ignorons le genre de son martyre ; mais il paraît qu'il fut très douloureux. La superbe héroïne subit la mort avec la même vaillance qu'elle avait apportée dans la vie.

Le Babisme, traqué de tous côtés, ne pouvait plus que secrètement subsister en Perse. Ses deux chefs, Subh-i-Ezel et Béha-ullah, étaient parvenus à s'enfuir à Bagdad, qui devint la capitale et le centre d'action de la secte. La propagande babiste continua néanmoins à se faire en Perse ; elle fut conduite principalement par Béha ullah d'une manière ouverte et avec beaucoup de bonheur, en Turquie dans tout le haut bassin du Tigre. En 1864, le Shah s'inquiéta de savoir les chefs du Babisme si proches de sa frontière ; il demanda au Sultan de les éloigner. Le Sultan les fit amener à Constantinople et, quelque temps après, il leur assigna pour résidence Andrinople, qui fut surnommé dans la phraséologie de la secte, « le pays du mystère. » Là les deux frères Subh-i-Ezel et Béha-ullah cessèrent de s'entendre et il y eut schisme dans la secte. Vers le même temps un incident survenu du fait des Babis, probablement une tentative maladroite de propagande dans Constantinople, indisposa contre eux le gouvernement turc, qui leur avait accordé une hospitalité très large et une tolérance presque sympathique.

Il fut décidé qu'on enverrait les deux frères dans un plus lointain exil. Subh-i-Ezel fut transporté dans le bourg de Famagusta en Chypre, et Béha-ullah fut relégué à Saint-Jean-d'Acre. Tous deux vieillirent dans ces résidences, y vivant pauvres et cachés au monde, mais vénérés presque comme des dieux par leurs partis respectifs. Le parti de Béha est le plus nombreux ; celui de Subh-i-Ezel conserve plus purement la tradition du Babisme. La religion du Bab s'est, dit-on, beaucoup altérée entre les mains de Béha ; elle est devenue moins sévère et la figure de Béha y a éclipsé celle du Bab. Un voyageur qui a visité les deux vieillards a loué la beauté, la majesté et la douceur de ces hommes. Il a vu près d'eux des enfants qui leur ressemblent. Béha, vieillard aux yeux perçants, au haut fez, à la longue chevelure noire, accueille avec bienveillance l'étranger[1]. Il a des mots très nobles et des pensées

[1] Voici comment Browne décrit son arrivée chez Béha-ullah (je traduis de l'anglais, page XXXIX) : « Le matin qui suivit mon installation à Behjé (la ville de Béha), l'un des plus jeunes fils de Béha entra dans la chambre

d'une inspiration large : « Bientôt, dit-il, la grande Paix va venir ; ce que nous voulons, c'est le bien du monde et le bonheur des nations ; nous voulons que tous les peuples n'aient plus qu'une seule foi et que tous les hommes deviennent comme des frères. N'est-ce pas aussi ce

où j'étais assis et me fit signe de le suivre. J'obéis et je fus conduis à travers des passages et des chambres, que j'avais à peine le temps d'entrevoir, à un grand hall pavé, autant que je puis m'en souvenir, — car j'avais alors d'autres pensées, — d'une mosaïque de marbre. Mon conducteur s'arrêta un moment devant une portière tendue au mur de cette vaste antichambre, pendant que j'ôtais mes chaussures. Puis, d'un mouvement vif, il souleva la portière, s'écarta et la remit en place après que j'eus passé. Je me trouvai dans un grand salon, où était disposé le long du mur antérieur un diwan bas, tandis que, du côté opposé à la porte, se trouvaient deux ou trois chaises. Comme j'étais embarrassé de savoir où je devais aller et ce que je devais faire, — car on ne m'avait donné aucune instruction nette, — je m'aperçus, au bout d'une ou deux secondes, avec un saisissement de surprise et de respect, que la salle n'était pas vide. Dans l'angle du diwan placé contre le mur, était assis un personnage étrange et vénérable, coiffé d'un fez en feutre de l'espèce de ceux que les derviches appellent *tay*, — mais d'une hauteur et d'une forme inusitées, — à la base duquel s'enroulait un mince turban blanc. Le visage de celui que je voyais alors est pour moi inoubliable, mais je ne

que vous recherchez en Europe ? N'est-ce pas ce que le Christ a prêché ?... » Et en effet, toute indécise et singulière qu'elle est, avec sa terminologie islamique et ses rêveries ismaëliennes, cette religion du babisme paraît bien n'être au fond qu'un effort tenté par la pensée aryenne dans

saurais le peindre. Les yeux perçants semblaient lire dans les âmes ; les sourcils épais exprimaient l'autorité et le pouvoir ; et les rides profondes du front et de la face indiquaient un âge que les cheveux d'un noir de jais et la barbe luxuriante tombant presque jusqu'au milieu du corps semblaient démentir. Je n'eus pas besoin de demander en présence de qui je me trouvais, et je m'inclinai devant un homme objet d'une dévotion et d'un amour que les rois pourraient envier et que les empereurs rechercheraient en vain.

« Une voix douce et solennelle me pria de m'asseoir, et continua en ces termes : « Dieu soit loué pour vous « avoir conduit jusqu'ici.... Vous êtes venu voir un pri- « sonnier et un exilé.... Nous ne désirons que le bien du « monde et le bonheur des nations, etc. »

Béha mourut quelque temps après la visite racontée par Browne. Subh-i-Ezel est mort aussi. La secte a continué à subsister en Turquie. J'entends dire qu'elle a refait en Perse des progrès considérables. Elle s'y reforme, semble t-il, séparée des branches turques. Depuis plusieurs années les renseignements sur ce curieux sujet font à peu près défaut.

l'Islam moderne pour se rapprocher des conceptions morales écloses chez les peuples d'Europe, et peut-être de la plus haute parmi elles toutes : le christianisme [1].

Il y a quelque tristesse à étudier l'histoire, lorsqu'on remarque qu'on n'y assiste jamais au triomphe définitif de l'une des forces qui y sont

[1]. Lorsque le Shah de Perse Nasir ed-Dîn fut assassiné l'an dernier, le bruit se répandit que le meurtre avait été commis par un babi. Mais il ne paraît pas qu'on doive tenir cette opinion pour exacte. L'instigateur du crime fut sans doute le célèbre cheïkh Djémal ed-Din, qui n'a point d'attache avec les Babis. Voici de brèves indications sur ce personnage (d'après la brochure de C. Andreas, *Die Babi's in Persien*, 1896, page 60) :

Le Cheïkh Djémal ed-Din qui a aujourd'hui environ cinquante ans est un sujet persan, originaire d'Essed-Abad en Perse. Il étudia beaucoup, dans sa jeunesse, les sciences d'Orient et celles d'Occident ; il acquit de vastes connaissances et une faculté de s'exprimer sur toutes choses d'une manière aisée et originale qui, jointe au charme de sa personne, lui valut, dans tout l'islam et en Europe même, un grand renom et une influence considérable. Le fond de ses doctrines en religion comme en politique était le libéralisme ; mais la largeur de l'esprit s'alliait en lui à l'énergie et à l'impétuosité du

en jeu, non plus qu'à la synthèse finale des éléments qui s'y combattent. Dans cette portion du monde où domine le Mahométisme avec les religions qui en sont dérivées, nous n'apercevons point encore, après tant de siècles, à qui doit rester la suprématie, du génie sémitique ou du génie aryen. L'examen auquel nous nous sommes livré fournit des résultats complexes. En Perse l'aryanisme s'est efforcé de reparaître sous les coulées de lave de l'invasion sémite ; en Afrique le sémitisme, s'il tendait à se figer,

caractère. Après la fin tragique de Gordon dans Khartoum, Djémal ed-Din menaça les Anglais, s'ils voulaient venger la mort du héros, de soulever les Musulmans de l'Inde. Peu après cette date, le Shah Nasîr ed-Dîn l'appela à sa cour. Il y demeura plusieurs années et y acquit une influence croissante. Des intrigues furent ourdies contre lui, et le Shah le disgracia. Ce fut alors qu'il jura de se venger. Il voyagea, se trouva à Leipzig en 1890 ou 91, et écrivit de là une lettre de menace au Shah. On avait grand peur de lui à Téhéran. Le sultan l'attira, fut séduit par lui et lui donna un palais à Constantinople. En pleine faveur auprès du souverain turc, il promit de ne plus songer à venger l'injure qu'il avait reçue du souverain persan. Mais des intrigues analogues à celles qui l'avaient perdu à Téhéran, se renouèrent contre lui à Constantinople. Il vit l'amitié du Sultan se refroidir peu à peu à son endroit,

est rentré en effervescence sous l'effet de certains levains aryens ; et, par une sorte d'ironie, au sommet de ce monde islamique, est montée une race qui n'est ni sémitique ni aryenne, mais touranienne, et qui, jetée à ce haut point par les hasards de la conquête, s'est trouvée dépourvue de tous les caractères dont elle eût eu besoin pour servir de liaison entre les autres races et en déterminer l'alliage.

Néanmoins, devant l'obscurité des faits et les hésitations de la destinée, le devoir des hommes n'est sans doute pas de s'abstenir. Chacun d'eux

et il sollicita la permission de quitter la ville. On ne la lui accorda pas. Il reprit alors ses projets de vengeance. La cour de Téhéran s'inquiéta ; l'ambassadeur de Perse demanda au sultan de le faire disparaître. Mais les lois de l'hospitalité qui permettaient bien de le tenir en surveillance, n'autorisaient pas à le tuer. Djémal ed-Din recevait quelques mécontents persans. Quand le meurtre du Shah fut accompli, on reconnut que l'assassin avait été, trois mois auparavant, en relations intimes avec lui. L'ambassadeur persan demanda une fois de plus l'arrestation du Cheïkh ; le Sultan, fidèle encore aux lois de l'hospitalité, ne l'octroya pas ; mais il accorda à son hôte la permission tant de fois sollicitée par lui de partir. Celui-ci en usa sur le champ et disparut.

tient, au moins par la naissance, à l'une de ces fractions en lesquelles se partage le monde. La neutralité n'est pas le fait de l'homme ; et, quelque lointain qu'apparaisse le triomphe ou fût-il même douteux, le meilleur pour nous est toujours de combattre. Aryens que nous sommes, nous devons prendre parti pour ce qui nous ressemble. Nous devrions suivre avec soin et favoriser avec zèle toutes ces rébellions, tous ces efforts, toutes ces renaissances par lesquelles nous voyons de siècle en siècle et particulièrement de nos jours, se raviver en Orient la flamme de notre propre génie. Ce serait là une œuvre de piété envers notre race et en même temps un moyen de rouvrir à notre influence des régions riches et des âmes sœurs.

Que l'on me permette, en terminant, de sortir tout à fait du sujet. Après avoir parlé des peuples aryens qui font depuis longtemps partie du grand corps de l'Islam, je veux adresser un salut à ceux qui, ayant refusé de s'y incorporer, sont maintenant foulés et écrasés par lui. Il ne s'agit point ici d'exagérer les griefs qu'ils peuvent avoir

contre leurs vainqueurs. Je m'en tiens à ce fait seul, que, fidèles à eux-mêmes, ils ont été vaincus. Nulle prudence, je pense, ni nul respect du fait accompli ne peuvent nous empêcher d'appeler de nos vœux le moment où, relevés de leur opprobre, ils renaîtront à la liberté. C'est par le glaive que leur dignité nationale et la possession de leur sol leur ont été ôtées. Or en quelque honneur qu'ait été tenue la force par le prophète de l'Islam, il n'entre pas encore, que je sache, dans notre esprit occidental, qu'elle suffise à fonder le droit. Il y a des droits qui persistent à travers les siècles, tant que ceux qui les détiennent n'y renoncent pas ; et c'est le propre de la légitimité que d'être permanente sous tous les accidents de l'histoire.

Espérons donc que les peuples aryens et de foi chrétienne assujettis à l'islam, recouvreront bientôt un degré suffisant d'indépendance et d'honneur. Dans une atmosphère calme et une condition libre, ces peuples au génie heureux se relèveront vite. Ainsi se relève l'herbe des steppes après le passage des hordes; ainsi les feuilles nouvelles d'avril qu'a contractées et

flétries la bourrasque, se rouvrent fraîches et frissonnantes aux premières touches des vents qui nettoient l'azur du ciel.

FIN

TABLE DES DIVISIONS

PREMIÈRE PARTIE

LES ORIGINES SÉMITIQUES

L'Arabie antéislamique. — Mahomet à La Mecque. — Mahomet à Médine. — Le Khalifat orthodoxe. — Le Coran, la tradition et les rites. — Le dogme et la philosophie. — La mystique et les ordres.

DEUXIÈME PARTIE

LA RÉACTION ARYENNE

Les origines aryennes de l'idée mahdiste. — Ali et le Chiisme. — Les Ismaëliens. — Les Druzes. — Le Soufisme et l'idée mahdiste orthodoxe. — Le Babisme.

118

PETITE BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE & LITTÉRAIRE

Le Père Lacordaire, par le Duc de BROGLIE *Paris*, 1888, in-12 . . . . . **3** fr. **50**

Lettres de France, de VON VIZINE à sa sœur à Moscou, traduites par une Russe, avec une Introduction par le Vicomte Melchior DE VOGUÉ, de l'Académie française. *Paris*, 1888, in-12. . . . . **3** fr. **50**

Très curieuses observations sur la France de Louis XVI, consignées dans la correspondance intime du grand poète comique de la Russie.

Le Poète Fortunat, par CH. NISARD, de l'Institut. *Paris*, 1890, in-12 . . . . . **3** fr. **50**

Ce livre, qui fut le dernier travail de M. Ch. Nisard, si connu par tous ses livres d'érudition et de critique, contient en tête une biographie charmante de ce savant si modeste et si bon. Tous ceux qui l'ont connu, et ils sont nombreux, voudront lire cette biographie pleine de détails sur la famille illustre des Nisard qui joua un rôle si considérable dans le monde universitaire. On a ajouté une bibliographie des ouvrages de Ch. Nisard, pleine de détails piquants et que seul un membre de la famille pouvait connaître.

La Journée de Rocroy, par le Duc D'AUMALE. *Paris*, 1890, in-12 . . . . . **3** fr. **50**

Cet extrait du grand livre de Monseigneur le Duc d'Aumale, sur l'histoire des Princes de la maison de Condé, renferme l'admirable récit de la bataille de Rocroy. Nul ne détaille avec plus de précision que le Duc d'Aumale les diverses phases d'une bataille : en la lisant on croirait lire le récit d'un témoin oculaire.

La Journée de Fontenoy, par le duc de BROGLIE *Paris*, 1890 in-12 . . . . . **3** fr. **50**

Le récit de la bataille de Fontenoy, du duc de Broglie, peut prendre place à côté de la bataille de Rocroy, de S. A. R le duc d'Aumale. L'auteur y égale Voltaire dont il s'est inspiré ; rien n'est plus intéressant et plus instructif que la comparaison des deux récits : elle nous montre à un siècle de distance deux grands esprits portant un jugement analogue sur un des plus beaux faits d'armes de notre histoire.

De la Formation de l'Unité française, leçon professée au Collège de France, le 4 décembre 1889, par A. LONGNON, membre de l'Institut. *Paris*, 1890, in-12. **1** fr. **50**

Discours prononcés par Mgr le Comte DE PARIS à New-York et à Québec. *Paris*, 1891, in-12. . . . **1** fr **50**

L'Agenda de Malus. Souvenirs de l'expédition d'Egypte (1798-1801), publiés et annotés par le Général THOUMAS. *Paris*, 1892, in-12 . . . . . **3** fr. **50**

Souvenirs du Général Marquis de Pimodan (1847-1849), avec une introduction et des notes par un ancien officier. *Paris*, 1891, 2 vol. in-12, portraits et cartes **10** fr.

La Sensibilité et l'Imagination chez George Sand, par MARILLIER. *Paris*, 1896, in-12 . . **3** fr. **50**

L'Elvire de Lamartine, notes sur M. et Mme Charles, par ANATOLE FRANCE. *Paris*, 1893, in-12, *fac-simile* **3** fr. **50**

Perronne. — Typ. et lith. E. QUERTIN

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
BERKELEY

Return to desk from which borrowed.
This book is DUE on the last date stamped below.

28Apr52SS
28Apr52SS

21Apr52LU

DEC 16 1969 56

REC'D LD DEC 3 '69 -8 AM

LD 21-95m-11,'50 (2877s16) 476

Y.C.100301

583110

BP
161
C3

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY